STARFIX

ISSN 0756-0559

DARIO ARGENTO:
TENEBRES



DAVID BOWIE
FURYO

MEL GIBSON
L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS

SEAN CONNERY
JAMES BOND 007

CANNES 83

M 2654 - 5 - 15 F

N° 5 - JUIN 83 - 15 F. MENSUEL
MAGAZINE CINEMA VIDEO DE L'AVENTURE, DU FANTASTIQUE ET DE LA SCIENCE-FICTION.

Marlboro





goudrons 9,6 mg.
nicotine 0,70 mg.

Lights

Leo Burnett

SOMMAIRE



COUVERTURE

Beauté et subtilité : ce pourrait être la devise de David Bowie, qui démontre avec *Furyo* sa qualité d'acteur génial. Il était déjà le plus grand chanteur du monde, c'est maintenant un des plus grands acteurs ! Avant son film de vampires, *The Hunger*, il est extraordinaire dans son étonnante composition du Major Celliers. Bowie : un prince sur la scène comme à l'écran.

STARFIX N° 5, Mensuel - Dépôt légal Mai 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 4 : 120000 exemplaires - **Directeur de publication** : Christophe Gans - **Rédacteur en chef** : Doug Headline - **Comité de rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Hervé Deplasse, Christophe Gans, Doug Headline, Fréderic Albert Levy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - Collaboration : Daniel Bouteiller, Fred Gordon, Tiger Lily - **Direction artistique/Maquette** : Katell Postic - Maquette : Marie-Noëlle Ywanoff - **Documentaliste** : Daniel Bouteiller - **Attachée de presse** : Fabienne Renault - **Dessinateur** : Jacques Terpant - Photocomposition : Photocompo 2000 - Photogravure : Renommée - Imprimé par les presses Montsouris, Massy - Siège social et bureaux de rédaction : 23, rue Vernet, 75008 Paris (Tél. : 720.50.51) - STARFIX, SARL au capital de 20000 F ; RC Paris 326.754.157 - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - Abonnements : au journal - Tarif 1 an (12 N°ˢ) : 140 F. Etranger : ajouter 25 F de port - Tout envoi de textes, documents, ou suggestions est vivement encouragé, mais nous ne répondons plus au courrier - N° de commission paritaire 64966 - **Directeur de la publicité** : Jacques Villette - Tél. : 720.50.51.

Crédits photos : Les documents photographiques sont sous copyright des compagnies de production et/ou de distribution.
Remerciements : A.A.A., Cinema International Corporation, Coline, Ginis Films, Greenwich films, P.S.O., U.G.C., Warner Columbia Films. Ainsi que : Michele Abitbol, Josée Bénabent, Simona Benzakien, Laure Blaess, Marta Carlisky, Patrick Clarisse, Michele Darmon, Claude Davy, Caroline Decriem, Marquita Doassans, Stephane Drouot, Christine Fontaine, Agnès Goldman, Sophie Herr, Alan Howart, Jean-François Meyer, Claude Miller, Jean-Pierre Mouette, Eric Moulard, Jasmine Ruzza, Irène Silberman, Barbara Soulie, Jean-Pierre Vincent. **Remerciements Vidéo** : René Chateau Vidéo, GCR, Marc Moran, MPM, RCV, VIP. Ainsi que : Bernadette Ikovic, Bernadette Jeandet, Françoise Picherot, Francine Poussart, Yvette Calmel Rougerie, Flora Taupenot



"Betty Page Comics" © Dave Stevens 1981

EDITO

On sort à peine du festival de Cannes, où il a été possible de voir deux très grands films : *Furyo* et *L'Année de tous les dangers*. Pas que c'étaient les seuls grands films vus là-bas, mais ce sont les deux qui m'intéressent pour servir mon propos.
J'écoute une musique de circonstance : "Tokyo Joe" de Bryan Ferry. Je porte une chemise hawaïenne. Des oiseaux multicolores volètent autour de moi. Je fume d'incroyables petits cigares odorants rapportés de Bornéo. L'air est imprégné de parfums subtils et variés. Ne manque que les danseuses balinaises...
L'exotisme, vous connaissez?
Pas l'érotisme, ça on le garde pour plus tard ; je dis : l'exotisme.
C'est ce qui va comme un gant à l'homme d'action, journaliste à l'étranger, correspondant de guerre, soldat exilé, aventurier de fortune.
C'est le charme grisant d'autres univers : animaux monstrueux ou rebelles farouches, créatures de rêve aux yeux miroitants, paysages étranges, enfers et paradis.
C'est l'Indonésie, Java en 1965, les émeutes et les hurlements, la foule qui s'agite et les bars tranquilles, sous l'air moite brassé par un ventilateur vétuste, les palais hollandais en ruines et les cultures en terrasse, visions si belles qu'on s'y arrêterait une vie entière.
C'est un camp de prisonniers en Malaisie vers 1942, les tourments de la chaleur et les brimades des officiers japonais, un iguane qui rampe tout près, des fleurs rouges et le danger si proche...
Le lieu fait l'exotisme : Sumatra, Kenya, Guadalcanal ou Pékin, l'Amazonie ou les Indes, les jungles et les déserts.
Mais c'est aussi l'homme qui crée l'exotisme : chasseur de fauves *(Hatari)*, mercenaire *(Les Chiens de guerre)*, agent secret *(Malaya)*, bagarreur *(La Taverne de l'Irlandais)* ou marin *(Le Roi des Iles)*, voilà quelques-uns des classiques primordiaux de l'exotisme. Il y en a beaucoup d'autres.
Et puis tout ça revient à dire que l'exotisme est affaire de décor, de circonstances, et de héros. Un David Bowie/Jack Celliers ou un Bogart/Harry Dawes restent avant tout des hommes exemplaires, lucides la plupart du temps, inconscients quand les événements les mettent en face de la mort. Bravoure ou folie? Ça dépend de la température, peut-être.
Et je m'aperçois qu'on nous a pratiquement interdit l'exotisme. Paraît qu'on ne peut guère plus se permettre qu'un minuscule voyage par an. C'est gai. Plus d'Indonésie, plus de Congo, plus d'oiseaux bariolés et de filles en sarong, plus de panthères noires ni de palmiers agités par la brise tropicale...
Entre nous, je crois qu'il va vraiment falloir commencer à s'agiter un peu. Eh oui, ou on transporte l'exotisme ici, chez nous, ce qui va nécessiter pas mal de changements, vous en conviendez, ou alors on abat les frontières une bonne fois pour toutes.
Dans les deux cas, ça me va. Ça me rappellera le temps où j'étais correspondant du *Day* en Equateur pendant la révolte de 19... _ D.H. ■







LA VIE EST UN ROMAN
... Et l'harmonie un film.

Peu de défenseurs d'Alain Resnais dans *Starfix.* Dommage. Il serait grand temps pourtant de réaliser que ce cinéaste évolue et qu'entre *Hiroshima mon Amour* et *La Vie est un Roman* il y a 24 ans. Un abîme.

Son dernier film est magnifique. Réellement magnifique.

Brièvement, je peux vous dire qu'il est décomposé en trois époques, trois "espaces temporels" différents. A ces trois périodes correspondent trois fictions. Un seul dénominateur commun : un fabuleux château. C'est là que tout se passe. Le "colloque sur l'imagination" de 1982, les expériences de Forbek, le richissime utopiste, constructeur du château, qui, en 1914, désirait créer une nouvelle race d'hommes, et les conflits féeriques d'un pays de légendes.

On devine, dès lecture du résumé, les dangers qui guettent le film : l'éparpillement, le manque de structure, l'ennui. Mais il n'en est rien. Chaque monde est régi par ses propres lois, son propre rythme, ses propres éclairages (sublime photo du grand Bruno Nuytten) et ses propres décors (incroyable travail de Jacques Saulnier et... Enki Bilal, le prodigieux dessinateur de *La Foire aux Immortels!*). Mais jamais n'apparaît la cacophonie, le désordre ou la dispersion.

Pourquoi? Parce que justement, cette Harmonie qui est le but ultime de tous les personnages, leur raison d'être, est le propre du film. Rien ne choque, ne heurte ou ne brise l'envoutement. Tout y est admirablement réuni, nécessaire et juste. Indépendant et complémentaire tout à la fois.

Pour peu que l'on ne parte pas contre, *La Vie est un Roman* est un grand film.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

LA VIE EST UN ROMAN. France. 1983. 110 mn. R : Alain Resnais. SC : Jean Gruault. PH : Bruno Nuytten. MUS : M. Philippe-Gérard. DEC : Jacques Saulnier et Enki Bilal. MONT : Albert Jurgenson, Jean-Pierre Besnard. DIST : AAA (20/3). Avec : Vittorio Gassman (Walter Guarini), Ruggero Raimondi (Michel Forbek), Géraldine Chaplin (Nora Winkle), Fanny Ardant (Livia Cerasquier), Sabine Azema (Elizabeth Rousseau), Pierre Arditi (Robert Dufresne), André Dussolier, Robert Manuel, Martine Kelly, Samson Fainsilber, Véronique Silver.

LA FLAMBEUSE
Réfrigérante

Il est désolant de devoir parler d'un film de Don Siegel alors qu'il y a si peu à en dire... Lui qui a toujours montré une prédilection pour le cinéma d'action, polar ou western, ou angoisse (genres auxquels il délivra pas mal de chefs-d'œuvre, de *l'Inspecteur Harry* au *Dernier des Géants,* sans oublier nos bons vieux "profanateurs"), se trouve ici patauger en pleine comédie macabre. Malheureusement, ce n'est vraiment pas son domaine. Déjà, *Le Lion sort ses Griffes,* qu'il n'avait pas entièrement réalisé, était raté. *La Flambeuse* l'est encore plus.
Si quelques séquences sont amusantes et prêtent à *sourire* (mais pas à *rire*), cela tient plus aux tentatives de performance des interprètes qu'à Siegel. Ses qualités de *director* s'accomodent plutôt mal à ce genre et son style, plus incisif et moins machiavélique (peut-être, encore que *Charley Varrick...*) dépasse de loin le propos de ce film-ci. Bette Midler essaie de nous faire croire que son registre de jeu est aussi étendu que son registre vocal. Elle n'y parvient guère trop, mais c'est tout à son honneur d'avoir tenté de transgresser son état de gros veau répugnant. Manque de pot, ça lui est impossible. Il paraît que, sur le plateau, elle et Ken Wahl (grandiose dans *Les Seigneurs* de Phil Kaufman, et qui attend toujours de retrouver un rôle de ce calibre) n'arrêtaient pas de s'engueuler. Le pauvre, il a du souffrir. Dans *La Flambeuse,* il se donne des allures d'"American Gigolo" tandis qui Rip Torn joue un numéro de vilain macho auquel personne ne croit énormément. Bref, tous cabotinent tant et si bien que ça ne peut pas quelque part avoir été fait exprès. Ce qui d'ailleurs n'excuse rien. Et si tout ça est fort bien filmé et photographié, il est intéressant et significatif de constater que les deux meilleures séquences sont celles du "duel" Ken Wahl/Rip Torn à la table de jeu. Ce n'est pas tout à fait *Le Kid de Cincinnati,* mais là, on reconnaît vraiment la griffe du grand Siegel...

DANIEL BOUTEILLER & DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

LA FLAMBEUSE (Jinxed) U.S.A. 1982. 102 mn PR : Herb Jaffe. R : Don Siegel. SC : Bert Blessing. PH : Vilmos Zscigmond, A.S.C. MONT : Douglas Stewart. MUS : Bruce Roberts, Miles Goodman. DEC : Ted Haworth. MAQ : Richard R. Blair. Avec : Bette Midler (Bonita Firml), Ken Wahl (Willie Brodax), Rip Torn (Harold Benson), Val Avery (Milt Hawkins), Jack Elam (Otto), Benson Fong (M. Wing), F. William Parker (Art), Ian Wolfe (Morley), Don Siegel (propriétaire de la librairie).

CHICANOS STORY

Zoot Suit est le nom donné aux vestes amples longues portées par les Chicanos, eux, sont les immigrés latins établis aux Etats-Unis et en particulier dans les "barrios" de Los Angeles. Sujets aux tracasseries et agressions de toutes sortes, ils se referment sur eux-mêmes et il s'ensuit comme d'habitude des conflits raciaux extrêmement pénibles. Pour en revenir aux vestes, elles représentent l'apanage du "Chicanos' way of life", le moyen d'affirmer son existence par une attitude vestimentaire originale, comme souvent dans les minorités. Quant au conflit, la pièce et le film tiré de celle-ci sont inspirés d'un fait divers de 1942 qui provoqua de graves émeutes et une répression démesurée. Notre héros, Henry Reyna, évolue au milieu du drame comme un poisson sur le béton, l'air ahuri et l'esprit encombré, constamment interpellé par sa conscience "Chicanos", matérialisée sous les traits d'un gusse qui doit être le frère d'August Darnell (chanteur de Kid Créole) et par les avocats blancs du comité de soutien. Eh oui, le brave est accusé injustement de meurtre. Le film restitue la pièce, composée de plateaux différents, entrecoupé de séquences tournées en studio. Le tout arrosé de quelques intermèdes musicaux et dansants qui voudraient nous faire prendre ceci pour un nouveau "West Side Story" et des vessies pour des lanternes.

Pour résumer, le sujet semblait intéressant, mais la mise en scène et l'interprétation étant d'une platitude monumentale, il n'en résulte qu'un ennui profond. Il paraît qu'une grande partie de la troupe se produisit auparavant dans *"Grease"*, c'est vous dire l'état des plans chantés et dansés. Seul Edward James Olmos (le flic porto-ricain de *Blade Runner*) parvient à amuser avec son accent à couper à la faux et ses allures de dandy zonard. That's all.

HERVÉ DEPLASSE ■

FICHE TECHNIQUE :

CHICANOS STORY (Zoot suit) U.S.A. 1982 Universal R : Luis Valdez. MUS : Daniel Valdez. PR : Peter Burrel. PH : David Myers. Avec : Edward James Olmes (El Pachuco), Daniel Valdez (Henry Reyna), Tyne Daly (Alice Bloanfield), Charles Aidmon, John Anderson.

TABLEAU DE COTATIONS

	N.B.	D.B.	F.C.	H.D.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.
L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS					3	4	3	
ATOMIC CAFE					3	2		
LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE		1		– 2	– 2	2		
CREEPSHOW	3	2	1	2	4	3	1	3
DARK CRYSTAL	3	3	3		3	3	3	3
DAR L'INVINCIBLE	2	2	1	3	3	2	2	3
LE DERNIER COMBAT	4	3	4	3	2		3	
LA FLAMBEUSE	0	1				0		
FURYO				3	3	4	3	
LA LUNE DANS LE CANIVEAU	4	4						
J'AURAI TA PEAU		2		2		2	2	2
MORTELLE RANDONNEE	4	3	3	4	3	3		
PIEGE MORTEL		2	3	3	2		2	3
48 HEURES	3				1	3		3
ROLLING STONES		2		3	3	3		
TENEBRES	4	3	2	1	4	3	3	3
T'ES FOU JERRY	2	0			1			2
LA VALSE DES PANTINS		3			3	2		
LA VIE EST UN ROMAN	3				– 1	3		
ZOMBIE	4	4	4	4	4	4	2	4

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.

N.B. : Nicolas Boukrief. D.B. : Daniel Bouteiller. F.C. : François Cognard. H.D. : Hervé Deplasse. C.G. : Christophe Gans. D.H. : Doug Headline. F.A.L. : Frédéric Albert Lévy. D.M. : Dominique Monrocq.

SORTIES PRÉVUES

JUIN

WALSE DES PANTINS (King of Comedy) de Mar- :Scorsese, avec Jerry Lewis, Robert De Niro, ithnne Abbott. L'ouverture de Cannes 83 et un imd dossier p. 34.

ILLING STONES (Let's spend the Night To- ther) de Hal Ashby. Filmé en 70 mm Dolby-stéréo. ec les Beatles, euh non, Kiss. Non plus. Ben je si plus...

MIE RIDER de William Dear, avec Belinda Bauer, ... Jones, Ed Lauter et Peter Coyote. Bip-bip !

COMME DE LA RIVIERE D'ARGENT (The Man m Snowy River) de George Miller (pas celui de *cd Max*), avec Kirk Douglas, Jack Thompson, m Burlinson, Sigrid Thornton. Le nouveau wes- n de Douglas, australien en plus.

RIADE DE PRINTEMPS *(Easter Parade)* de arles Walters, avec Judy Garland, Fred Astaire et er Lawford. La réédition d'un très grand classi- de la comédie musicale M.G.M.

NKY TONK MAN de et avec le beau Clint East- od. Headline se pâme déjà...

GUERRE DU FER (The Iron Master) de Umberto zzi, avec George Eastman. Dan Brady exulte.

NITENCIER DE FEMMES de Vincent Dawn, avec briele Tinti et Laura Gemser. Ça y est, Brady ee, maintenant...

LIE AU COLLEGE (National Lampoon's Class Reunion) de Michael Miller, avec Gerrit Graham, Michael Lerner. On ne sait toujours pas ce que ça vaut...

LES MONUMENTS DE L'EPOUVANTE : Deux titres à rajouter à ceux annoncés le mois dernier : *Le Fils de Frankenstein* et l'inédit *The Climax*, tous deux avec Karloff. Ça nous fait sept beaux classiques de l'Age d'Or Universal qui ressortent !

CREEPSHOW (Starfix N° 1). Ça y est, ce coup-ci il paraît qu'il sort ! Vers le 15 juin...

LOOKER (Starfix N°2). Dans la grande série "Je suis annoncé, mais je sors plus tard"... Enfin, même si on n'y croit plus trop, ça devrait être juin ou septembre.

FLESH de Andy Warhol, avec Joe D'Alessandro. La première de toute une série de rééditions des œuvres du "pape de l'underground".

OUTLAND de Peter Hyams, avec Sean Connery, Peter Boyle, Cloris Leachman. Souhaitons que ce magnifique remake spatial du *Train Sifflera Trois Fois* marche mieux que lors de sa première sortie.

L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS (The Year of Living Dangerously) de Peter Weir, avec Mel Gibson et la belle Sigourney Weaver. Lisez vite la page 44 pour savoir si elle porte la même tenue légère que dans *Alien*.

MONTY PYTHON : THE MEANING OF LIFE de Terry Jones. Au cas où vous ne l'auriez pas deviné, il s'agit du dernier film des Monty Python. Enfin, pour le moment...

JUILLET

LONESOME COWBOY. Le deuxième de la série Warhol à ressortir. Pour ceux qui aiment...

CUJO de Lewis Teague, avec William Sanderson, Dee Wallace. Teague, après les alligators méchants, s'attaque aux toutous hargneux. D'après Stephen King. Ouah ! ouah !

L'EXECUTEUR DE HONG-KONG (Forced Vengeance) de James Fargo, avec Chuck Norris, Mary-Louise Weller, Camilla Griggs. Un "Karaté" pas raté paraît-il.

SPARTACUS de Stanley Kubrick, avec Kirk Douglas, Tony Curtis, Laurence Olivier. Aimez-vous les films de gladiateurs ? Etes-vous déjà allé au bain Turc ?

THE UNGER de Tony Scott, avec Catherine Deneuve, David Bowie, Susan Sarandon. Premier film du petit frère de Ridley Scott, avec d'impressionnants maquillages

OU EST PASSEE MON IDOLE ?(My Favorite year)de Richard Benjamin avec Peter O'Toole, Jessica Harper, Joseph Bologna. Mystère !

PSYCHO II de Richard Franklyn, avec Antony Perkins, Vera Miles. La suite du célèbre *Psychose* d'Hitchcock, par le réalisateur de *Patrick*. Toujours d'après Robert Bloch.

DR JIVAGO de David Lean, avec Omar Sharif, Julie Christie, Tom Courtenay, Geraldine Chaplin. Inutile de vous le présenter.

LES GUERRIERS DE LA NUIT (Warriors) de Walter Hill. Enfin en version intégrale, ce beau film incompréhensiblement amputé par la censure.


L'ANN



EE DE TOUS LES DANGERS

Mad Max l'annonçait déjà : le cinéma australien a réinventé tout ce que le cinéma américain ne sait plus faire. Construire une histoire, utiliser un décor, évoquer une ambiance. Faire battre les cœurs et monter la tension. On retrouve enfin la vérité du cinéma dans un contexte neuf, avec des règles différentes de celles, trop éreintées, des films américains. La pensée australienne, forgée d'éléments distinctifs, autonomes, est aux antipodes de la Californie par sa sensibilité autant que par sa géographie.

Hollywood a presque perdu de vue le côté instinctif du cinéma. Tout ce qui sort des grands studios est trop bien manufacturé, trop calculé. On peut adorer Spielberg ou Lucas, mais où est leur naïveté, où est le regard candide, sans second degré, d'artistes qui ont construit toute leur œuvre sur des références et des clins d'œil?

Aucun de ces enfants prodiges des Etats-Unis (à une ou deux exceptions près) n'est totalement pur, et aucun n'a donc la franchise d'esprit des Australiens. Ces "enfants de bagnards" exilés sur une terre peu généreuse ont engendré un des cinémas les plus personnels et les plus intéressants du monde. Vierges de la trop grande expérience des américains, ils se sont lancés dans l'aventure du cinéma actuel à petits pas. Et maintenant, ils frappent de plus en plus fort.

Le nouveau film de Peter Weir, déjà auteur de *Picnic at Hanging Rock* et de *La Dernière Vague*, est pour nous l'occasion de chanter les louanges d'un cinéma encore minoritaire, mais qui ne saurait le rester. Chaque œuvre marquante venue d'Australie renforce la position de ces auteurs étonnants que sont Weir, George Miller, ou Bruce Beresford, par exemple.

L'Année de tous les dangers, plus qu'aucun autre film australien, retrouve la grandeur et l'intelligence du Hollywood d'antan. Avec ce récit violent d'une période peu connue de l'histoire contemporaine, on replonge dans l'exaltation d'*Autant en emporte le vent* et de *La Mousson*. Et pourtant, on est loin des excès romantiques de ces classiques imposants. Ici, tout est juste, véridique, palpable.

Le cadre de l'action est flou pour la mémoire occidentale : l'Indonésie en 1965. Moments troubles dans l'évolution d'un continent en perpétuel bouillonnement. Le terrain : Djarkarta et ses intrigues politiques, sa populace qui vit dans la misère, les extrêmes d'un pays qui oscille au bord du gouffre de la guerre civile.

Déchiré entre les vestiges d'une ancienne domination européenne et les avances trop pressantes de la Chine Communiste, un monde chavire...

Dans la tourmente, quelques personnages passionnés : Guy Hamilton, le correspondant de presse australien, Billy Kwan, le cameraman nain au savoir immense, Pete Curtis, le reporter du Washington Post, Wally O'Sullivan et tous les autres journalistes blancs, et Jill Bryant, l'attachée d'ambassade anglaise... Tous seront précipités vers un destin imprévisible et chaotique, fétus de paille dans le tourbillon de l'histoire.

L'Année de tous les dangers prouve que le cinéma intelligent existe encore, et du côté de l'Australie. Il suffit de scruter le regard de Mel Gibson pour en être convaincu...

■ Pas de fausse nouvelle brève ce mois-ci. C'est fini, on arrête. Raison : Trop de lettres contre ce petit jeu paraît-il trop difficile...

■ *Michael Cimino* enfin de retour ! Il dirigerait **THE YELLOW JERSEY** avec *Dustin Hoffman* dans le rôle principal. C'est un vieux projet de Cimino, qui remonte à avant VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER, et ça se tournera en France en 1984. C'est long.

■ Plus de 40 000 fanatiques de la célèbre série anglaise "DR WHO" se sont rassemblés lors du week-end de Pâques pour célébrer le vingtième anniversaire de leur héros. Les *Daleks* auraient-ils réussi à infiltrer ce meeting ?

■ Deux nouveaux projets annoncés par la firme Cannon : **THE AMBASSADOR** avec *Charlton Heston*, et THE ULTIMATE SOLUTION OF GRACE QUIGLY, avec *Katherine Hepburn*. On devient respectable, chez Cannon...

■ *George Romero* en litige avec les différentes parties qui ont annoncé la mise en chantier de **RETURN OF THE LIVING DEAD** (Orion Pictures, Hemdale, *Tobe Hooper, Tom Fox*). Romero désire éviter toute confusion entre ce projet en relief et son propre film DAY OF THE DEAD qu'il prépare et qui devrait être la conclusion de sa trilogie des morts-vivants.

■ "Une Histoire d'Amour au Viet-Nam" c'est le sous-titre de **PURPLE HEARTS**, le prochain film de *Sidney J. Furie* (L'EMPRISE) qu'il tourne aux Philippines avec *Ken Wahl* (LES SEIGNEURS) et *Cheryl Ladd* ("Drôles de Dames"). Enfin un rôle digne de l'inoubliable Ken ?

■ *Francis Coppola* réussit son grand retour en grâce auprès des financiers. Son nouveau film **OUTSIDERS**, ballade nostalgique de l'adolescence d'après *S.E. Hinton*, est un succès phénoménal et tient le haut du box-office américain.



■ Ça y est ! On sait comment ça s'appelle ! **INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DEATH !** avec face à *Harrison Ford*, la petite *Kate Capshaw* (A LITTLE SEX).

■ *Mark Rydell* (THE ROSE) prépare un film sur la vie et les tourments du fermier américain : THE RIVER.

■ Après LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS, *Ken Wiederhorn* s'apprête à réaliser **DARK TOWER** (La Tour Noire) pour le producteur Sandy Howard.

■ Pour la version des **MUTINES DU BOUNTY** *Dino De Laurentiis* en association avec Orion Picture, c'est *Mel Gibson (Mad Max*, of course) qui interprétera *Fletcher Christian*, prenant ainsi la suite de *Clark Gable* et *Marlon Brando*. Le tournage se déroulera à Londres, Tahiti, au Cap Horn et en Nouvelle-Zélande, sous la direction de *Roger Donaldson* (SMASH PALACE).

■ **PHILADELPHIA EXPERIMENT** est un projet qui aura fait du chemin. Après être passé entre les mains de *Joe Dante*, puis de *John Carpenter*, c'est *Harley Cokliss* (LE CAMION DE LA MORT) qui le réaliserait. Le film serait produit par la New World Pictures pour un budget de 9 millions de dollars, et Carpenter, l'un des auteurs du script original, en serait le producteur exécutif. En bref : deux hommes disparaissent d'un navire américain en pleine seconde guerre mondiale et réapparaissent en 1983. Paradoxe temporel et recherche scientifique peuvent-ils coexister ? Hum.

■ Comment appelle-t-on les petites unités de mesure de stockage d'information par ordinateurs ? Les **BYTES !** C'est aussi le titre d'un film parodique sur les méfaits du microprocesseur produit par *Doug Curtis* pour près de 7 000 000 $.

■ *Rita Coolidge* chantera le thème du nouveau *James Bond* avec *Roger Moore*, **OCTOPUSSY**. Titre du morceau : "All Time High".

■ **SECOND CHANCE** marque une nouvelle apparition à l'écran de *John Travolta* aux côtés d'*Olivia Newton-John* sous la direction de *John Herzfeld*. Tournage prévu à New York en mai.

■ *Shirley Mac Laine, Debra Winger, Jack Nicholson* sont à l'affiche dans **TERMS OF ENDEARMENT** écrit et réalisé par *James I. Brooks*.

■ Et *John Carradine* continue de tourner ! Cette fois-ci, c'est **ICE PIRATES** (Pirates de la glace) de *Stewart Raffill* (LES RISQUES DE L'AVENTURE), où il y a aussi *Robert Urich* ("Vegas"), *Mary Crosby*, et *Anjelica Huston*, la fille de John. Quant à Carradine, après avoir péri au cinéma une bonne centaine de fois, il semble bien être devenu indestructible...

■ *Paul McCartney* et madame (Linda), plus *Ringo Starr* et madame *(Barbara Bach)*, plus *Bryan Brown* et *Tracey Ullman*, tous dans un grand film musical, **GIVE MY REGARDS TO BROAD STREET**. Apparemment, Ringo et Paul restent très liés puisqu'ils avaient déjà joué ensemble dans THE COOLER une comédie loufoque restée inédite en France.

■ Le nouveau *Walter Hill* (n'arrête pas non plus, celui-là) s'appelle **STREETS OF FIRE**. C'est écrit par le réalisateur et *Larry Gross*, et joué par *Diane Lane, Michael Pare, Amy Madigan* et le groupe rock des *Blasters*. Tout ça est bien étrange...

■ **LES BOSTONIENNES** d'après *Henry James* va être porté à l'écran par *James Ivory* et *Ismaïl Merchant*, son producteur. Les deux partenaires de longue date ont engagé la célèbre star du muet *Lilian Gish* (LA NUIT DU CHASSEUR).

■ Je continue la saga des mutins : l'infâme Capitaine Bligh sera *Anthony Hopkins*, et l'amiral Hood, *Laurence Olivier*, tous deux aux prises avec les fortes têtes du **BOUNTY !**

■ **SPACE HUNTER** bénéficiera d'une bande musicale composée par le talentueux *Elmer Bernstein* (7 MERCENAIRES, LA GRANDE EVASION, etc.). Du grandiose en perspective.



■ *Golan et Globus* de chez Cannon viennent de s'offrir les droits de "The Naked Face" de *Sidney Sheldon* (BLOODLINE). Ils seraient en pourparlers avec *Roger Moore* pour le rôle principal.

■ *Steve Kanaly*, alias Ray Krebbs dans "Dallas", a profité de conflits intérieurs à la série, pour aller à Tucson jouer dans **FEAR IN A HANDFUL OF DUST** (La peur dans une poignée de poussière) sous la direction de *George Gage*.

■ Les Nouvelles Brèves de Starfix : le seul endroit au monde où l'information se dépasse elle-même ! Le film dont je vous parlais il y a un instant, avec *Travolta* et *Olivia*, a changé de titre. En fait, il n'en a plus du tout ! Mais par contre, *Oliver Reed* et *Charles Durning* ont rejoint les ex-vedettes de GREASE dans le casting. Restez avec nous, ce n'est sûrement pas fini !

■ *Jane Seymour* (QUELQUE PART DANS LE TEMPS) sera-t-elle toujours aussi belle dans **THE HAUNTING PASSION**, un téléfilm de classe que va lancer la chaîne NBC ? Ce qui me rappelle qu'on ne verra probablement jamais la version d'A L'EST D'EDEN où elle a tenu la vedette il y a quelque temps. Misère !

■ Le 27 avril, *Joe Dante* est sorti de chez lui. Il a pris sa caméra et a crié "Action !". Et le tournage de **GREMLINS** a commencé, pour 10 semaines, et pour le compte de la Warner. Go, Joe, go !

■ Des suites incroyables en projet plus ou moins vagues : KRAMER CONTRE KRAMER II ; GEANT II, avec des scènes inédites filmées du vivant de James Dean ; TARA : La suite d'AUTANT EN EMPORTE LE VENT ; TALES OF THE SECRET EMPIRE : L'EPEE SAUVAGE 2 ; AIRPORT 5, avec encore et toujours *George Kennedy* ; LOVE AT SECOND BITE, la séquelle du VAMPIRE DE CES DAMES ; et **JOLLY ROGER : LE FILS DU CORSAIRE ROUGE**, avec éventuellement *Burt Lancaster* qui reprendrait du service. Tout ça est assez dévastateur.

■ Box office encore : **DIVA** risque bien d'être le film étranger qui aura gardé l'affiche le plus longtemps et accompli la meilleure recette pour une sortie unique sur New York.

■ Le nouveau *Juan Lopez Moctezuma* (LA MANSION DE LA LOCURA) vient d'être mis en boîte. Que nous réserve encore le cinéaste mexicain le plus inconnu des cinéphiles français ?..

■ Il existe pas un, ni deux, mais trois vidéo-clips tirés du dernier maxi-single de *Roxy Musique*, dont on vous disait grand bien le mois passé. En verra-t-on un seul ici ?

■ *Roger Corman* vient d'acquérir les droits d'une version cinématographique de **SPIDERMAN**, L'Homme-Araignée, célèbre personnage créé par *Stan Lee* et déjà vedette d'une série télévisée, diffusée chez nous en films de cinéma.

■ **YOUNG WARRIORS** annoncé dans ces colonnes le mois dernier comportera trois séquences d'animation dues à *Adam Slater*.

■ *Steve Martin* sera le héros solitaire de **LONELY GUY**, filmé à New York par *Arthur Hiller*.

■ WOW ! On l'a vu, le **BLUE THUNDER** (Tonnerre de Feu) ! Et il est incroyable ! Je n'ai pas été aussi haletant et rivé à mon siège, la langue pendante, depuis un sacré bout de temps ! Et à côté de moi, l'équipe entière de la rédaction trépignait et se rongeait les ongles. BLUE THUNDER : un film formidable.



■ Le nouveau film de *Jonathan Kaplan* (LA ROUTE DE LA VIOLENCE) est l'histoire vraie de la première femme pilote de course automobile, *Shirley Muldowney*. On y verra *Bonnie Bedelia, Beau Bridges* (UN TUEUR DANS LA FOULE), et même le metteur en scène *Paul Bartel* (EATING RAOUL) dans le rôle d'un chef cuisinier. Ça s'appelle HEART ON WHEELS.

■ Après avoir fait sensation dans BLADE RUNNER, la troublante *Sean Young* sera une des vedettes de **DUNE** réalisé par *David Lynch* (ELEPHANT MAN).

■ Un psycho-killer de plus, **MADMAN** de *Joe Giannone*. Rien qu'à lire le résumé on peut vous assurer de la nullité du produit.



■ Il était prévu de placer un gigantesque King Kong en plastique gonflable au sommet de l'Empire State Building pour couronner le 50e anniversaire du classique de *Schoedsack et Cooper*. Mais **KING KONG** a été la victime de vents défavorables, et sa silhouette haute de près de 30 mètres et pesant environ 1,5 tonne a failli être emportée par la brise. Rassurez-vous, ce n'est que partie remise !

■ La bande sonore originale de **DOCTOR DETROIT** comportera des morceaux interprétés par *Dan Aykroyd* (c'est la vedette du film !) et *James Brown, DEVO, Patty Brooks, T.K. Carter*.

■ Après HULK, le producteur-réalisateur *Kenneth Johnson* va adapter le super-héros de *Bill Everett* **SUB-MARINER**, Alias Namor, le Prince des mers. Méfiance et masques de plongée, les gamins !

■ *Powers Boothe* (SANS RETOUR) va incarner Philip Marlowe, le plus grand détective privé du monde, créé par *Raymond Chandler*, dans une série de télévision pour la chaîne par câble HBO, mise en scène par *David Wickes*.

■ Hep ! *Jane Seymour* encore, aux côtés de *Tom Selleck* ce coup-ci, dans **LASSITER** de *Roger Young*, qui s'annonce comme une aventure romantique avec des Nazis, des limousines, et un charme rétro évident.

■ Snake Plissken, reviens ! J'apprends que *Kurt Russell* est parti tourner une comédie avec *Goldie Hawn* (LA BIDASSE), **SWING SHIFT**. Reprends tes esprits, Kurt ! Fais-leur avaler ce scénario imbécile à coups de mitrailleuse et retourne à New York, bon sang !

■ Il y a la femme d'un sénateur américain qui a raconté des tas de choses qu'elle n'aurait pas dû sur les magouilles politico-maritales de Washington, puis qui s'est montré à poil dans Playboy. Elle s'appelle *Rita Jenrette*, et maintenant elle tourne dans un film, **THE PICNIC**. Un peu l'inverse de *Ronald Reagan*, quoi.

■ Les scénaristes deviennent fous ! *Robert Towne* (YAKUZA) avait écrit pour la firme Rastar une histoire de sirène que devait interpréter *Warren Beatty* (Pas dans le rôle de la sirène, bande d'idiots !). Mais les studios Disney l'ont pris de vitesse et viennent de mettre en route **SPLASH !**, une autre histoire d'amour entre un humain et une sirène, qui sera réalisée par *Ron Howard*. C'est *Daryl Hannah* (BLADE RUNNER) qui jouera la femme-poisson. Je veux bien me laisser pousser des nageoires si je peux la rejoindre.

■ Un téléfilm de *Delbert Mann* avec *Lee Remick* et *Angela Lansbury* qui s'appelle **THE SILENT STARS GO BY** sera bientôt tourné pour CBS. S'agit-il de vieilles gloires du cinéma muet ou de constellations galactiques ?

■ Non ! Ça devient ridicule. *Jane Seymour* joue dans une nouvelle adaptation télévisée du *Mouron rouge* ("The Scarlet Pimpernel") de la *Baronne Orczy*. C'est pour la TV anglaise que ça a été fait, vers la fin de l'année dernière. 142 minutes de Jane Seymour en décolleté XVIIIe siècle, et on ne les verra encore pas de sitôt ! J'enrage !

■ *Tom De Simone* (HELL NIGHT) va commencer le tournage de **SAVAGE STREETS** à Los Angeles ce mois-ci !

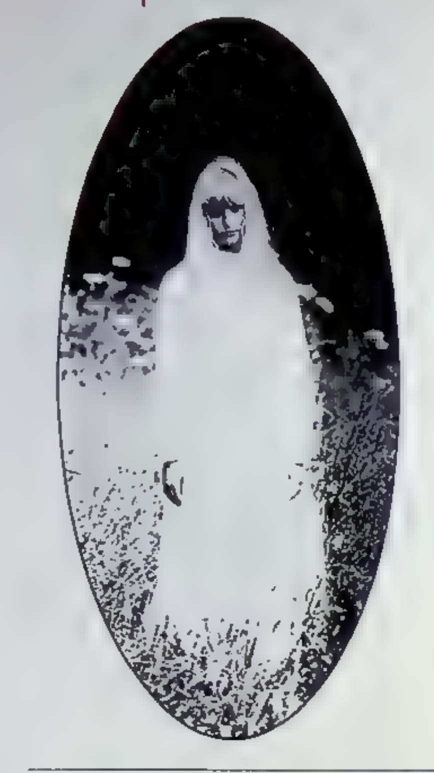
■ *Richard Chamberlain, Rachel Ward, Christopher Plummer, Bryan Brown, Barbara Stanwyck*, tous dans **THE THORN BIRDS**, une série télévisée de neuf heures sur l'itinéraire amoureux d'un prêtre catholique du début du siècle à trente ans plus tard, en Australie et partout ailleurs. C'est l'adaptation du best-seller de *Colleen McCullough* "Les Oiseaux se cachent pour mourir". Et nous qui n'avons même pas encore eu SHOGUN à la TV...

■ Et une bonne nouvelle pour les amateurs de science-fiction (si elle se réalise, on n'est jamais trop prudent...) : Le producteur *Jack Schwartzman* qui termine tout juste NEVER SAY NEVER AGAIN avec *Sean Connery* va mettre en chantier l'adaptation de **TERMINUS LES ETOILES**, classique d'*Alfred Bester*. C'est *Lorenzo Semple* qui écrit le scénario, et *John Carpenter* serait intéressé par la mise en scène...

ZONE Z

DANS LES DEDALES DU CINEMA-BIS.

Les actrices de cinéma-bis ne sortent plus les soirs de pleine lune...
Dans les années 60, Barbara Steele (celle aux longs cheveux noirs et aux yeux de Gorgone...) ou Véronica Carlson, l'égérie de la *Hammer Films,* se disputaient les faveurs des initiés Midi-Minuistes, traînant dans l'ombre de leurs capes les reines plantureuses des péplums, sous-James Bond et Contes horrifiques italiens. Marisa Mell dans *Danger Diabolik,* Rossana Podesta dans *La Vierge de Nuremberg* ou Sylla Gabel dans *Le Moulin des Supplices :* visions douces et tenaces. D'ailleurs, grâce à la vidéo, les fanatiques nostalgiques continuent de se prendre les doigts dans les toiles d'araignées fluorescentes qui tenaient lieu de chemises de nuit à ces silhouettes furtives, prêtes à se dénuder au moindre bruit suspect...
Hélas, depuis quelque temps, les besogneux du bis abordent la féminité tout autrement. On ne se contente plus d'effleurer ou d'épier : on charcute. C'est le triomphe de l'érotisme Olida, de la sensualité emballée sous vide. L'écran se met à ressembler à une devanture pisseuse des boucheries Bernard, et les dates de fraîcheur ne sont plus respectées. Servant de pâture au premier cannibale venu, ou castrant des prisonniers juifs en plein camp nazi, comme la grosse *Ilsa,* les pauvres créatures parviennent difficilement à dégager plus de sex-appeal qu'une garniture de Big Mac. On assiste impuissant à une progression insensée dans le déshabillage : avant, on ôtait un vêtement pour dévoiler un sein, maintenant, on perce un ventre pour en déballer les intestins. Et les victimes qui se pâmaient à la moindre bretelle de soutien-gorge dégrafée, de se contortionner comme des souris de laboratoire lorsqu'un sadique leur trifouille les tripes. Beuh ! Beuh !
Les jeunes premières dégueulent des viscères fumants (ben mon colon !) sur les genoux de leurs petits copains attendris *(Frayeurs* de Fulci*)* ou expulsent de force un fœtus glauque sous la poussée monstrueuse d'un gros ogre vérolé, visiblement peu doué pour les césariennes *(Anthropophagous* de D'Amato*).* Alors forcément, ça débande sec sur les strapontins, et les ouvreuses repoussent à coups de Mikos, les assauts furieux des obsédés frustrés. Même les héroïnes des guignolades d'Heroic-Fantasy à la *Ator,* remuent leurs doudounes de travers...
Pourtant, en marge de ce cinéma pour étudiants en médecine paillards, certains auteurs continuent d'honorer la femme d'une sorte de rituel amoureux, que ce soit Argento qui les nimbe de rouge, ou Rollin qui les dévêt pour les rendre plus fragiles et plus ensorceleuses. Pour son nouveau film, *La Morte Vivante,* ce dernier s'est justement laissé charmer par une tendre muse qui n'a pas fini de danser sous la pleine lune : Françoise Blanchard.
Cheveux de sable, visage juvénile, elle a le regard de ces héroïnes d'Edgar Poe qui n'en finissent pas d'errer entre la vie et la mort, endurant sans cesse les phantasmes morbides d'un quelconque frère incestueux, et fanant de leur seule présence les roses déposées à leur chevet. Une incarnation délicate avec laquelle on attendrait volontiers la mort, pendant des pages entières de *Zone Z*...
Alors j'ai craqué, et je suis parti la rejoindre dans son caveau...



ENTREVUE AVEC UNE MORTE-VIVANTE FRANCOISE BLANCHARD

LES PREMIERES DENTS

"Je suis actrice depuis 3 ans. Avant, j'étais animatrice de quinzaines commerciales, avec de grands robots en plastique genre Goldorak ! C'était fantastique ! Pendant 2 ou 3 ans, j'ai été mannequin pour photos de pub, porte-manteaux... J'ai également vendu des sandwiches dans des matchs de boxe, et j'ai assisté le magicien Dominique Webb pour plusieurs galas...
Un jour, un photographe de plateau m'a présenté à un producteur, et celui-ci a écrit un scénario sur moi : *Une si Jolie Petite Fille.* Le sujet était mal choisi pour du cinéma bis, puisque ce n'était pas un film de genre, mais plutôt un drame psychologique sans érotisme ni vedette. Ce fut mon premier rôle. J'ai bien aimé ce personnage d'adolescente tourmentée qui pousse les gens au meurtre. On ne savait trop si elle était méchante, folle, malheureuse... Un rôle très ambigu. D'ailleurs, le film fut interdit aux moins de 18 ans à cause de sa moralité et du caractère érotique des dialogues, puis retiré des salles 8 jours après sa sortie par faillite de la production."

LA SAGA EUROCINE

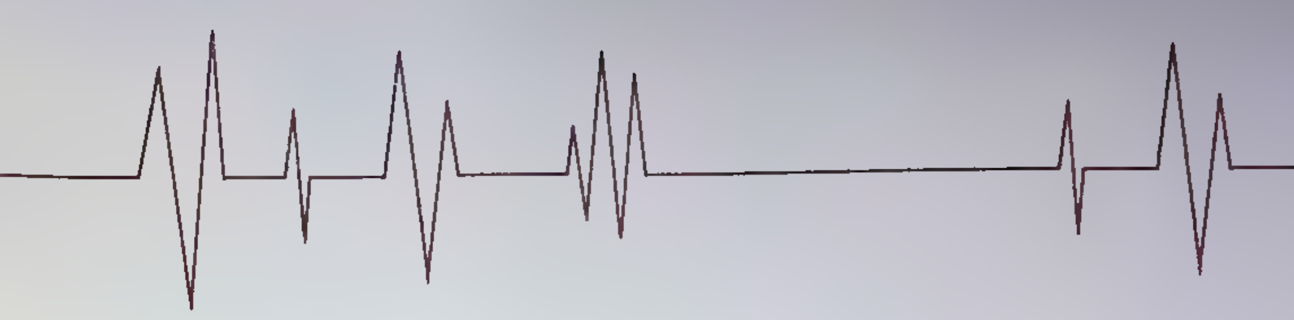
"Des producteurs de bis m'ont remarquée. La boîte Eurociné d'abord. Ce fut *La Maison Tellier* d'après Maupassant, et *l'Oasis* tourné en Espagne avec le metteur en scène John O'Hara, espagnol lui aussi, comme son nom l'indique ! Oh, je ne regrette pas du tout, on s'est bien marré. Avec eux, pas de problèmes : y'avait pas de scénarios. L'unique exemplaire était réservé aux metteurs en scène/producteurs. On faisait pourtant très vite, car plusieurs films se tournaient en même temps dans les mêmes décors pour profiter de la location. On apprenait les textes pendant que les techniciens installaient les éclairages, ce qui se fait très très vite chez *Eurociné* (rappelons à l'aimable lecteur que cette inénarrable maison a produit entre autres *Le Lac des Morts-Vivants...*). De plus, les producteurs voulaient absolument faire des versions anglaises sur le vif, destinées à l'exportation, et cela même si personne ne parlait un mot d'anglais."

NERON, NERON PETIT PATAPON...



Néron et Poppée (Françoise Blanchard et Piotr Stanislas) furieusement enlacés...

"Puis, l'actrice Fanny Magier que j'avais rencontrée sur *Une Si Jolie Petite Fille,* me présenta à Antonio Passalia qui cherchait une Messaline pour un péplum co-produit avec les Italiens : *Caligula et Messaline.* J'ai refusé à cause des scènes érotiques, et j'ai par



contre accepte le rôle d'Agrippine, la cousine de l'empereur, car il y avait apparemment plus de scènes de jeu. Sur place à Rome, on m'a également proposé le rôle de Poppée, une autre impératrice romaine dans un autre péplum mis en chantier en même temps que le Caligula, par la même équipe : *Néron et Poppée*. Les films se sont donc faits en même temps : un jour, Néron, celui d'après Caligula ! Comme j'incarnais dans *Caligula et Messaline* une femme de plus de 30 ans, et que Poppée était censée elle avoir une vingtaine d'années, il fallait assurer avec les maquillages...

14 heures de travail par jour et 6 semaines de tournage : on finissait tous par se mélanger les pinceaux. Le directeur d'acteur ne parlait pas un mot de français et nous, pas un mot d'italien : une gestuelle bizarre s'était établie entre nous, un peu à la De Funès ! Lorsqu'il mimait les scenes érotiques avec la scripte, ça devenait franchement cocasse.

Je donnais la réplique à Vladimir Brajovic (qui incarnait Caligula) en français, et lui me répondait en yougoslave. Les autres parlaient italien, et on avait une suédoise aussi !!... Je m'obligeais à apprendre les dialogues de tout le monde pour savoir ce qu'ils disaient. Parfois, dans une phrase, je ne savais plus trop à quel moment on me menaçait, alors je repérais un son, une intonation et je réagissais là-dessus !!

Pour *Néron*, supervisé entièrement par les Italiens, ça allait un peu mieux. Piotr Stanislas, qui jouait l'empereur fou, arrivait sur le tournage un walkman sur les oreilles : il écoutait ses répliques ! Comme il était polonais, il avait du mal à les retenir. Il commençait son dialogue, l'oubliait, mais continuait quand même par : "Eh merde... j'ai oublié mon texte..!!", sachant que ça serait récupéré à la post-synchronisation. Des plans séquences étaient interrompus à cause des figurants pliés en deux ! Grâce à lui, le tournage, qui se déroulait souvent dans des conditions d'agressivité insupportables, s'effectua avec plus de décontraction. Et puis il a interprété Néron d'une façon complètement burlesque. C'est un acteur remarquable : il a d'ailleurs pu le prouver dans plusieurs films "respectables" comme *Nous étions Un Seul Homme* de Philippe Valois avec Serge Avedikian.

Antonio Passalia, le metteur en scène, qui joue d'ailleurs Claudius dans *Caligula et Messaline* était aidé par un conseiller cinématographique, Bruno Mattei (qui lui-même, en aurait bien eu besoin d'un pour *Virus Cannibale* : NDLR). Quant à la post-synchronisation, c'était encore plus catastrophique. Les dialogues n'étaient carrément plus les mêmes. Certes, un an et demi après le tournage, c'était dur de se remettre dans l'ambiance, mais je constatais quand même que par moment, *l'idée*, le sens intime du texte décrochaient complètement. Mon jeu ne correspondait plus. Sale déception quand même.

LA MORTE-VIVANTE

"J'ai tout de suite eu un très bon contact avec Jean Rollin. J'aimais l'histoire et le rôle. Cette fille fragile victime d'elle-même, tour à tour tendre et cruelle. Jean croyait que je refuserais à cause de l'absence de dialogues, mais c'est ce qui m'attirait justement : faire passer un maximum de sentiments avec un minimum d'expressions, laisser affleurer toutes sortes de nuances, de détresses. Et puis, c'était également pour moi l'occasion de tenter des expériences inédites, comme les crises d'hystérie. A certains moments, on ne sait pas jusqu'où on peut aller. Certaines scènes se tournent directement, sans répétition, sinon on se décharge et il est impossible de recommencer. Ainsi, pour la scène finale, où par besoin de sang, je dévore mon amie d'enfance, interprétée par Marina Pierro, je regrette que tout ait été axé sur les effets spéciaux sanglants. Il n'y a pas assez de plans de mon visage. Ce n'est pas du cabotinage. A cet instant particulier, où je me trouvais dans un état second, peut-être y aurait-il eu quelque chose de vraiment impressionnant à saisir sur mon visage...

Autrement le film était très bien préparé. Je vivais 24 h/24 dans le château où la morte-vivante était censée renaître à la vie, ce qui me procurait d'étranges sensations, et Rollin était exigeant. Certaines scènes furent très dures à supporter physiquement, comme celle où je tente de me noyer dans l'eau des douves. On a commencé à tourner vers 9 heures du soir, puis à 4 heures du matin, on a fait un raccord dans la rivière du coin, où je devais me plonger la tête... Mais j'ai bien apprécié la façon romantique, presque anachronique, dont Rollin filme la femme.

LE COMEDIEN DU BIS

"J'aime bien que le personnage me rentre dans la peau. C'est grisant de ne plus se reconnaître lorsqu'on s'investit à fond dans un rôle. Un plaisir à saisir en quelque sorte. Le milieu du bis, où l'on est laissé à soi-même en permanence, est une école efficace. Plus efficace que certains cours de formation comme le cours Florent, où on doit vraiment s'accrocher, pendant des mois pour acquérir une technique. Je préfère entrer en participation sur un film bis, décrocher un rôle solide, et me mettre à l'épreuve physiquement et psychologiquement, plutôt que de jouer les figurants aux côtés d'un acteur renommé. Bien sûr, ce qui me manque, c'est de tourner dans des films où le metteur en scène a réellement le temps et les moyens de vous mettre en valeur. Dans le bis, ils n'ont pas le temps de s'occuper des comédiens. Ça se réduit à une sorte de pari : on voit à l'arrivée si chacun a compris. Le metteur en scène, qui d'habitude sert de miroir au comédien, s'efface derrière sa technique. On devient aveugle. Difficile donc, de dire d'un acteur qu'il est très mauvais lorsqu'il n'est jamais guidé.

Pour moi, cela représente avant tout des cours. On apprend immédiatement à se familiariser avec la technique, les raccords, le montage. Tout cela dans un climat amical, sans rivalité. Les techniciens comprennent également beaucoup de choses, et se mettent complètement à notre service. Tout le monde est concerné par le film et il n'y a pas de "A 19 h, on arrête...". Les horaires varient entre 10 et 16 heures par jour. Forcément, avec 20 ou 25 jours de tournage et un budget de moins de 100 millions de francs (NDLR : *Diva* a coûté lui 700 millions d'anciens francs)... Je n'ai pas honte de ce que je fais, loin de là. Je n'ai pas l'intention d'attendre dans mon coin en suivant des cours."

ARSON LE GLAS...

"J'ai trouvé cet été un film d'horreur, ou plutôt un policier horrifique : *Arson*, réalisé par Jacki Perroni, qui m'avait déjà employée dans *Une Si Jolie Petite Fille*. C'est l'histoire d'un homme qui pousse sa femme à la folie. Le dérèglement mental de la fille se manifeste par des apparitions de cadavres, de têtes coupées remplies de serpents. Peu à peu, je me dégrade physiquement. Perroni, à la différence de Rollin n'essaie pas d'embellir la femme. Mon visage changeait par la tension du film. Je devenais littéralement bouffie au fil des cauchemars. Perroni, qui a fait du X pendant plusieurs années, s'est défoncé sur le tournage : il faisait sortir les gens d'eux-mêmes et soignait les détails techniques, en particulier les effets spéciaux (prothèses, fausses têtes en décomposition...) assurés par un studio parisien.

Malheureusement, faute de moyens, le film n'arrive pas à se finir. On attend un nouveau producteur. Les déboires du cinéma-bis quoi.

Dire que pour 30 secondes de pub Mousseline à la télé, les types bénéficient d'un budget supérieur au nôtre pour 1 h 30 de film."

DAN BRADY

FILMOGRAPHIE

1980
Une Si Jolie Petite Fille de Jacky Perroni : Ne pas confondre avec *Une Si Gentille Petite Fille* d'Eddy Matalon.
1981
L'Oasis de John O'Hara.
La Maison Tellier de Pierre Chevalier
Caligula et Messaline de Antonio Passalia
Néron et Popée de A. Passalia et Bruno Mattei.
(Sortie prévue Juin 83)
1982
N'Oublie Pas Ton Père Au Vestiaire de Richard Balducci
Les Petites Têtes de Bernard Menez.
La Morte-Vivante de Jean Rollin. (Sortie prévue Mai 83).
Arson de Bob Salenger, alias Jacky Perroni
L'Emir Préfère les Blondes d'Alain Payet.

INTERVIEW



SAMUEL FULLER "SHOOT" A PARIS

Samuel Fuller : un géant du cinéma. Aussi petit que son cigare est long, rusé comme le renard, les yeux pleins de malice. Le monstre sacré d'Hollywood tourne dans notre capitale, avec une équipe française, pour une production française. Son sujet : une histoire d'amour noir, *Thieves after dark*, alias *Les Voleurs de la Nuit*...

BIG RED SAM

Samuel Fuller est né le 12 août 1912 à Worcester, Massachusetts. A treize ans, il vend le New York City Star, quotidien de l'Empire Hearst, dans les rues de New York. A quinze ans, il est copy boy, puis reporter criminel pour un quotidien de San Diego. A vingt-quatre ans, il écrit son premier roman, *Burn Baby Burn*. Il fait le nègre pour des écrivains ou des cinéastes à Hollywood et signe ses premirs scénarios : *Confirm or Deny* de Fritz Lang, *Shockproof* de Douglas Sirk. En 1948, il tourne son premier film avec un budget minuscule : *J'ai tué Jesse James*. Puis il enchaîne avec *Le Baron de l'Arizona*, *The Steel Helmet* (J'ai vécu l'enfer de Corée), *Fixed Bayonets* (Baïonnette au canon), *Park Row* (Violence à Park Row).

Fasciné par la violence, et pour mieux la dénoncer, il tourne des histoires noires qui dévoilent la face cachée de l'"American Way of Life". Ses films s'attaquent aux genres classiques du cinéma US, en renversant l'optique sans en bouleverser les lois. Il passe avec brio du film de guerre au thriller : *Pic up on South Street* (Le Port de la Drogue, 1953), *House of Bamboo* (La Maison de Bambou, 1955), *Underworld USA* (Les Bas-fonds new-yorkais, 1960), ou au Western : *40 Guns* (Quarante tueurs, 1958), et *Run of the Arrow* (Le Jugement des flèches, 1956) où il ampute la mythologie de l'Ouest, modernisant le Western avec une décennie d'avance sur des films comme *Little Big Man* d'Arthur Penn.

Depuis son chef-d'œuvre *Shock Corridor*, tourne en 1963, Fuller a réalisé *The Naked Kiss* (Police Spéciale, 1963), *Caine* (inédit 1967), *Shark* (inédit 1970), *Dead Pigeon on Beethoven Street* (1973), et les extraordinaires *The Big Red One* (Au-delà de la gloire, 1980) et *White Dog* (Dressé pour tuer, 1982) Auteur de prédilection des cinéastes de la nouvelle vague, Fuller sera acteur dans *Pierrot le Fou* de Godard, avant de devenir un habitué des films de Wim Wenders, tueur inquiétant dans *l'Ami américain*, et chef-opérateur dans *L'Etat des choses*.
Pour resumer son œuvre on peut aisément utiliser une citation de Fuller :
"Film is like a battleground, is love, hate, action, violence, death, in one word : emotion !"
("Un film c'est comme un champ de bataille, c'est l'amour, la haine, l'action, la violence, la mort, en un mot : l'émotion !")

SAM "CIGAR" FULLER

Un vieil immeuble en pierre de taille de la rue Quincampoix, en plein quartier des Halles, le cœur de Paris. Enchevêtrement de câbles, de cartons, de projos encombrant la cage d'escalier; va et vient des techniciens souriants et sifflotants, l'ambiance du tournage a l'air bonne.
Je croise Sonia, la scripte, femme du regretté Ghislain Cloquet, directeur de la photo de *Tess*, *Georgia*, etc.
"- J'ai rendez-vous avec Monsieur Fuller.. " Elle me désigne un épais nuage de fumée : "- Vous ne pouvez pas vous tromper !"
Je remonte les effluves du Largas, marque de cigare favorite de Fuller, que la production fait venir spécialement des U.S.A. et qui embaume le décor, une chambre à coucher. Derrière le nuage de fumée qui cache l'énorme Panaflex, mâchant son cigare, Fuller est là.
Il marche à quatre pattes devant l'objectif, mimant la scène à jouer à un petit chat docile mais indifférent aux mimiques de Sam "Cigar" Fuller...

I LOVE PARIS

Changement d'axe. Mise en place rapide. VERONIQUE JANNOT et BOBBY DI CICCO (seul américain du casting, le physique d'un Italo-New-Yorkais, nerveux, très gestuel, jeune protégé du réalisateur qui l'a déjà dirigé dans "The Big Red One") répètent la scène suivante FULLER dirige à haute voix, vif, précis, efficace, il joue les déplacements. SILENCE... MOTEUR... ÇA TOURNE...
"CUT ! THAT'S A PRINT !"
FULLER fait un minimum de prises :
"Quand on sait ce que l'on veut, on a ce que l'on veut. Si on ne sait pas, ce n'est pas la peine de filmer."
Changement de décor, l'équipe se met en place, FULLER s'asseoit enfin dans son fauteuil de toile, insensible aux courants d'air glacés qui traversent le plateau. Il est heureux, on dirait un jeune cinéaste qui vient de donner son premier tour de manivelle.

STARFIX : *- Vous avez choisi Paris pour tourner une histoire d'amour et de violence. Pourquoi Paris ?, pourquoi la violence ?*
S.F : - I Love Paris. Il y a quinze ans que je veux faire un film ici. Je préfère "d'accord" à "O.K" et "Merde"... ah, quel mot merveilleux vous avez là !... Je tourne tout le film en décors naturels mais dans un Paris ordinaire, pas de trucs typiques, la Tour Eiffel ou l'Arc de Triomphe. La violence... La violence, c'est comme... des œufs au jambon, c'est comme une pause café, c'est comme le vin pour la France. Nous l'avons et on ne peut rien y faire. Tout le monde en parle, tout le monde la condamne. Et les gens qui pourraient faire quelque chose ne font rien. Cela a commencé avec la bible et je crois que cela continuera longtemps. En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai créée. Les gens aiment la violence : les journaux se vendent mieux lorsqu'il y a de gros titres sur la violence plutôt que des titres romantiques ou des nouvelles sur des gens qui font de bonnes choses pour d'autres gens
STARFIX : *- Vous avez dit que "La violence pure est fascinante, qu'elle est aussi belle qu'une jolie fille sur un écran." Est-ce que l'Amour est une forme de violence ?*
S.F : - Oui, car cette histoire est une histoire romantique, celle d'un garçon et d'une fille à Paris et leur rapport culminant, le Climax, c'est ce baiser que le film va montrer. C'est une histoire à propos d'un baiser de violence. Le garçon et la fille sont tous les deux opposes mais ils sont liés par ce contraste dans le film. Liés aussi à toutes les histoires ordinaires à travers le monde. Quand un homme aime sa femme et ses enfants, il peut devenir méchant. Il peut les tuer, il peut se tuer.
Un étranger tue un étranger, un partenaire tue un partenaire de travail. C'est toujours de la violence. Il y a beaucoup de baisers dans une histoire romantique, et ce film en est une. Dans ce cas particulier, dans ce contraste Amour/Violence, le plus important dans le film, c'est ce baiser de violence.
STARFIX : *- Vous avez débuté comme scénariste, vous avez écrit une dizaine de romans. Vous savez parfaitement raconter une histoire. Pourquoi n'êtes-vous plus l'auteur de vos propres sujets ?*
S.F : - Ce film est basé sur un livre français d'Olivier Beer, "Le chant des enfants morts". C'est la deuxième ou troisième fois seulement que ce n'est pas un script personnel car, vous avez raison, j'ai toujours écrit des histoires personnelles depuis le début. Dans ce cas particulier, l'histoire d'amour du livre entre ce garçon et cette jeune fille m'a beaucoup attiré. Mais, j'ai fait des changements importants. La seule chose que j'ai gardé, c'est : un jeune homme, une jeune fille et une ville nommée Paris ! J'avais très envie de faire un film ici. Ma femme Christa a vécu en France, elle voulait que je travaille à Paris où je vais faire deux autres films, des histoires à moi cette fois.

STARFIX : *- Votre fillette Samantha joue dans le film. Elle est très jeune. Qu'est-ce qui vous étonne le plus dans la jeune génération ?*
S.F : - La jeune génération... Ah !... C'est sensationnel, ce n'est pas une génération, c'est un moment. Samantha va avoir huit ans, c'est une balle de fusil, elle vit à 100 à l'heure !
Qu'elle ait trois, quatre, cinq, six ans, ce n'est pas une génération, c'est un moment.
Samantha joue une petite fille qui à la fin du film, dans la neige à Chamonix, devient sans le savoir, le catalyseur de tout ce qui se passe. Elle devient responsable des derniers moments de joie entre le garçon et la fille, responsable de la mort de la fille, des derniers baisers du garçon sur ses lèvres mortes. Il n'y a rien d'autre dans ses yeux que les nuages, c'est la seule chose qui bouge.
La transition qui s'opère alors, ce baiser qui transforme un jeune homme pacifique, doux, musicien, en un homme d'une violence anormale, c'est la fin du film.

UNE FILLE NUE DANS LE METRO

STARFIX : *- Pouvez vous résumer le "FULLER TOUCH" ?*
S.F : - Le "FULLER TOUCH"... Je suis content que vous l'appeliez comme ça. Cela a commencé avec mon goût pour les écrivains français, le style de Diderot opposé à celui de Racine, Hugo, Molière, Guitry aussi avait du style. Certains font dans la satyre, dans l'humour, dans la tragédie, dans le ton politique. Moi, mon style,c'est de raconter des histoires, ne jamais laisser prévoir aux spectateurs ce qu'on va leur montrer. Si je les laisse deviner ce qui va se passer, j'ai un mauvais film. J'adore les histoires. Je peux en écouter pendant des heures,mais quand elles m'arrivent,elles n'ont pas de contraste. J'ai commencé à écrire de la fiction quand je travaillais pour des journaux à mes débuts. Une fois que je commençais à écrire, j'étais embêté parce que mes histoires manquaient de contrastes, alors que dans la vie, les meurtres, les doubles meurtres, les suicides, en sont bourrés. Alors j'ai utilisé les contrastes.
Vous descendez dans le métro, vous allez normalement au travail à votre bureau. Il n'y a personne sauf une jeune fille nue, assise là. Ça, c'est le contraste.
Visuellement, cela doit choquer les gens. Et si je peux les choquer visuellement, je les choque émotionnellement.
Si à cet instant, au moment où nous parlons, un tank, un avion passe à travers cette fenêtre, vous serez choqué émotionnellement. Voilà ce que je veux dire. Si dans une scène, le téléphone sonne et que l'acteur répond à un ami pour fixer un rendez-vous pour dîner à tel endroit, ça m'ennuie.
Donc, dans cette histoire d'amour entre cette fille et ce garçon, il y a plein de contrastes. C'est une histoire d'amour attirante. Ils sont comme des bébés dans le ventre d'une femme. Autour d'eux, il se passe toutes sortes de choses, Israël, Beyrouth, Reagan, Mitterrand, le successeur de Sadate, la famine, les tremblements de terre, les accidents de tramway, toutes sortes d'actes de violence ! Mais cela ne les touche pas car ils sont dans le ventre de leur mère. Mon histoire est celle de deux petits bébés dans un ventre, qui est en fait leur propre cocon romantique. Voilà le film... But if you want to see the end of the story, you buy a ticket ! (Mais si vous voulez voir la fin de l'histoire, allez acheter un billet !...)

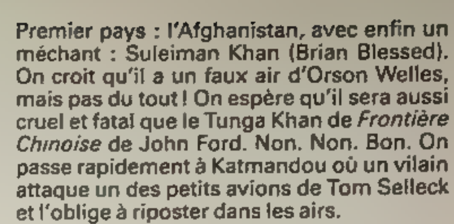
Interview effectuée et transcrite par Jean-Yves Gaillac.



LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE

Que réclame-t-on à un film d'aventures? Que ça bouge! Que ça grouille! Que ça secoue!
Il est préférable que l'histoire se déroule dans des pays exotiques où l'on accède difficilement, à cheval, en jeep ou en avion; les héros y rencontrent des indigènes bariolés et sauvages plutôt qu'amicaux, l'action doit passionner, tenir en haleine et en suspens, on aime que les personnages s'affrontent, se haïssent franchement ou s'aiment comme des fous.
Que ça cavale! Que ça rebondisse! Que ça étrangle!
Est-ce le cas pour *Les Aventuriers du Bout du Monde?*
Pour conserver son héritage convoité par un associé cupide (Robert Morley), une jeune américaine (Bess Amstrong) engage un pilote grincheux (Tom Selleck) qui la conduira jusqu'en Chine à la recherche de son père disparu.
A cause du titre français, on va automatiquement vouloir comparer ce film aux *Aventuriers de l'Arche Perdue* de Steven Spielberg, cette pure merveille qui cumulait sans faiblir tous les genres du film d'action : aventures, guerre, espionnage, fantastique, policier, burlesque, baroque, karaté et j'en oublie forcément; c'était ajouter aux sérials à rebondissements des années 30-40 le flamboiement des années 50 *(Les Mines du Roi Salomon* - Stewart Granger, *Les Aventures de Don Juan* - Errol Flynn), agrémenté de la Science-Fiction de toujours par l'imagination en délire d'un créateur d'aujourd'hui.

Que faire de plus après Spielberg? Vendre des esquimaux ou pomper dans le trésor de ces "mille-films-en-un" un élément et l'exploiter à fond.
Voilà ce que pourrait être *Les Aventuriers du Bout du Monde* dont le titre original *High Road to China* promettait dépaysement, mystère et péripéties.
Apparemment tous les éléments sont au rendez-vous : avions, cascades, dangers, traîtrise, amitié et amour.
Alors pourquoi passe-t-on une heure trois quarts à se demander quand ça va démarrer? Après un générique plutôt joli et un début rapide, trois minutes en tout, l'attente commence : Bess Amstrong au nez retroussé, coupe au carré – années folles, rencontre Tom Selleck, armoire monolithique et éthylique, et le spectateur se noie dans leurs interminables dialogues.
D'accord, les biplans 1920 trônent en arrière-plan, donc, avec un peu de patience, ça va décoller!



Premier pays : l'Afghanistan, avec enfin un méchant : Suleiman Khan (Brian Blessed). On croit qu'il a un faux air d'Orson Welles, mais pas du tout! On espère qu'il sera aussi cruel et fatal que le Tunga Khan de *Frontière Chinoise* de John Ford. Non. Non. Bon. On passe rapidement à Katmandou où un vilain attaque un des petits avions de Tom Selleck et l'oblige à riposter dans les airs.

Ces deux épisodes étant alourdis de parlotes interminables et pesantes menées par la voix criarde de Bess Amstrong et celle quelconque et enrhumée de Tom Selleck, on arrive en bâillant dans le village du Sinkiang pour la lutte finale. Laissons la surprise du dénouement (hum) aux spectateurs, ça sera toujours ça. On y tiraille un peu, trop brièvement après une heure et demie de lenteurs entrecoupées de brefs sursauts qui laissent sur une faim de plus en plus tiède.

Quand on est bon public, ça fait de la peine. D'ailleurs, c'est bien la seule émotion suscitée par ce film; on n'a pas le temps d'avoir peur, tant les scènes d'action sont courtes. Le seul suspense consiste à se demander à quand la prochaine; on ne tremble pas pour les héros dont les accrochages et les affrontements nous laissent de glace.
Pas plus délayés, *Les Aventuriers du Bout du Monde,* découpés en trois ou quatre épisodes, conviendraient mieux à la télévision. Tom Selleck en vient, justement, du petit écran.

Mobilisé par *Magnum,* le détective hawaïen, il avait refusé le rôle d'Indiana Jones (Harrison Ford) des Aventuriers de l'Arche Perdue. Quelle chance!

Ces autres aventuriers en route pour la Chine lui donnaient l'occasion de se rattraper. Ah! N'est pas Clark Gable ou Errol Flynn qui veut.
Pourtant, sympathique et amusant Magnum du dimanche après-midi, Tom Selleck a, paraît-il, un succès fou auprès des Américaines, sans doute lassées du charme basané des stars latines courtes sur pattes Pacino, De Niro, Hoffman, intellectuels condensés musclés-serré plutôt que super-héros baraqués à l'œil clair. Tom Selleck est l'image type de l'Homme du Mois, la double page centrale de Play-Girl.
Bess Amstrong vient du théâtre et de la télévision et ne m'inspire aucun commentaire; elle fait son boulot.
Dans ces superproductions, on fait appel comme à des mascottes à des stars vieillissantes ou à des seconds rôles familiers devenus vedettes aux centaines de rôles; ici, Robert Morley, ancien pilier de théâtre et accumulateur de personages hétéroclites à l'écran, et Jack Weston qui excellait autrefois dans des comédies militaires, n'auront rien ajouté à leur gloire.

Tout ce petit monde est dirigé par Brian Hutton, lui-même ancien acteur qui s'est déjà frotté au film d'action avec plus de bonheur dans *De l'Or pour les Braves* en 1970, et au film de guerre en 1968 *Quand les Aigles Attaquent* (génial! NDLR).
On ne peut pas dire qu'il ait réussi à retrouver ici la veine de ces deux grands films. Mais il faut lui rendre grâce, ainsi qu'aux Américains dans leur ensemble, pour ce désir de ressusciter l'Hollywood d'antan et ses héros exemplaires. Seulement, il n'est pas toujours possible de créer des films-sommets comme *Les Aventuriers*... Il faut parfois se contenter de simples produits de série, comme c'est le cas ici. That's life!

TIGER LILY



Milan

Les musiques originales Des meilleurs films



- Lili Marleen
- New York 1997
- Mad Max I
- Mad Max II
- Halloween II
- Diva .
- Qu'est-ce qui fait courir David ?
- Horror & science fiction box office
- Yol
- La Balance
- L'épée & le sorcier
- Le braconnier de dieu
- Commando

DISQUES & CASSETTES Milan

CHEZ VOTRE DISQUAIRE

Distribution FRANCE RCA
BENELUX INELCO
SUISSE MTB

SPI Milan 22bis rue Pajol 75018 Paris Tel: (1) 208 76 63



TENEBRES

"S'il n'y a pas eu d'évolution du cinéma italien ces dernières années, c'est parce que toute une génération d'auteurs est en train de s'éteindre sans que la relève puisse être assurée. Ces réalisateurs qui vivent encore ont fait du cinéma un devoir. Devoir envers ce que cet art leur a procuré, devoir envers leur propre renommée, devoir envers l'argent aussi. Ils n'ont plus la foi. Ils ne savent rien de la modernité. Ils en ont même peur car ils ne connaissent pas le nouveau public. Dans une interview récente, Fellini lui-même a avoué son incertitude devant le spectateur d'aujourd'hui, son incapacité à se remettre en question à l'âge qui est le sien. Beaucoup d'autres réalisateurs attendent quant à eux qu'on leur souffle ce qu'ils doivent faire. Ils ne sont pas dans le coup. Un véritable cinéaste ne doit pas se poser de questions sur ce que le public réclame. Il le sait intuitivement parce qu'il fait partie des spectateurs, du peuple. Il EST le public !". Dario Argento

l'art du meurtre

Il y a deux ans, William Friedkin signait *Cruising*, l'histoire d'un policier amené à enquêter dans les milieux *gay* les plus fermés. Entraîné malgré lui dans les rites étranges du sado-masochisme homosexuel, il découvrait son autre "moitié d'orange". C'est à peu de choses près le même problème qui se pose au héros de *Ténèbres*, un écrivain dont le dernier best-seller inspire à un maniaque une férocité et un sadisme incommensurables. Au travers de son livre, Tony Franciosa va donc traquer le dangereux criminel mais pour découvrir que l'autre lui a en quelque sorte "volé" ses fantasmes et peut-être plus encore...

Si Argento n'était que lucide, *Ténèbres* ne serait sûrement pas le film d'horreur le plus aigu et pénétrant depuis le "Zombie" de George Romero. Si Argento n'était que sensé, son œuvre ne vous fouillerait pas les tripes pour vous extirper quelques sensations inconnues. Si Argento n'était qu'intelligent, il n'aurait pu tenir jusqu'au bout, le concept de *Ténèbres* qui n'appartient guère au cinéma actuel mais plutôt à celui de demain. Si Argento n'était qu'un réalisateur... mais il est définitivement plus que cela. Une fois encore, on reste suffoqué par l'implacable logique, l'impeccable raisonnement qui amène cet auteur à cerner toujours plus près ce qui est à la fois l'essence et le mystère du cinéma et de l'art en général : le phénomène de la création. Dario Argento prétendit avoir découvert dans la crise politique que traversait son pays de sombres complots. Il les attribua aux sorcières de *Suspiria* et de *Inferno*. "Il ne faut surtout pas porter de jugement moral sur mes films comme sur le terrorisme d'ailleurs. C'était une grande libération pour un jeune de pouvoir s'affirmer contre les institutions en criant des choses vraiment importantes. Par les armes aussi..! Aujourd'hui, tout a changé. Le terrorisme qui avait été le phénomène politique italien de ces dernières années a pris fin. Quelque chose va venir le remplacer, c'est sûr, mais quoi au juste? Quand je faisais des films baroques, j'étais très près de la politique. Maintenant que je suis près de la réalité, je ne m'intéresse plus autant à ce qui m'inspira *Suspiria* et *Inferno*. Ce climat d'insécurité politique m'avait procuré une joie féroce. Il y avait chaque jour un événement qui se produisait et remettait tout en question. Quelqu'un qui se révoltait... Un jeune de 18 ans qui sortait du lycée en se disant "Merde, il faut que je tue". Il y avait un choix de révolte, un désir de faire quelque chose de vrai, d'être quelqu'un. Mais c'est fini. Ils les ont tous éliminés."

Alors que le climat s'est apaisé et que l'ennui de la société italienne vire à la stagnation artistique, l'homme engagé est redevenu un cinéaste. Mais il ne perd pas pour autant sa sensibilité fantastique. Ce don de double vue qui lui avait révélé la face magique des grands événements politiques et qui aujourd'hui, comme un boomerang, lui revient au visage... Car les chimères qui, dans les palaces de *Suspiria* et *Inferno*, se vouaient à l'anéantissement de l'humanité, sont désormais en lui... Argento l'avait clairement laissé entendre : le Cycle des 3 Mères, ouvert par *Suspiria* et prolongé par *Inferno*, devait se clôturer à Rome. Avec sa lumière éblouissante, ses blancheurs dévorantes et son réalisme crû, *Ténèbres* avait tout pour briser cette saga de l'ombre, du feu et du baroquisme. Mais Argento n'a sans doute



"Chaque jour, un événement qui remette tout en question..."

pas désiré qu'une remise en question de son style passe par la négation de son œuvre passée. "Il est permis de penser non sans raison que *Ténèbres* est une sorte de conclusion à mon cycle. Je ne l'ai pas voulu puisque *Ténèbres* ne traite pas de magie noire. Mais, en y regardant de plus près, ce film est comme une suite d'*Inferno* qui se déroulait à New York. C'est bien moi qui avec Tony Franciosa retourne à Rome après toutes mes expériences américaines. Et, comme le héros, j'avais retrouvé des amis changés qui parlent de choses qui ne me concernent pas, qui ne me concernent plus. Ma vie est émaillée de longs voyages dans le monde et, à chaque retour, je suis déphasé par rapport à une Italie qui n'évolue pas."

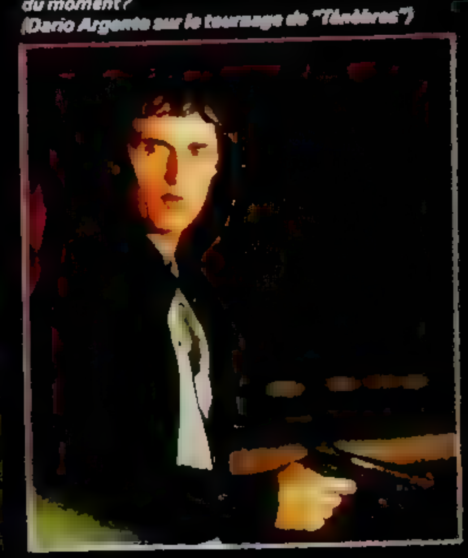
Mais jusqu'où le cinéaste oserait avouer ses affinités avec l'écrivain de *Ténèbres*, lui l'adversaire forcené de la psychanalyse à tout prix. En fait, il est bien difficile de ne pas voir en Argento un homme qui a peur. Peur de sa création et de ce qu'elle lui a soutiré, réclamé... D'où peut-être les troubles et l'auto-agressivité qui traversent certaines de ses déclarations : "Je ne crois pas m'être identifié au personnage de l'écrivain. Malgré le rôle tenu par Daria Nicolodi, mon épouse, malgré un entourage qui ressemble au mien... C'est une fausse voie que je donne sciemment. Mais il est vrai aussi qu'il y a quelque chose de personnel quand l'écrivain arrive à Rome et demande autour de lui comment va le pays. Cependant, je pense avoir mis en scène avec *Ténèbres* des choses très distinctes de moi. En faisant le film, j'éprouvais une haine terrible à l'encontre du personnage de l'écrivain. Dans *Suspiria*, j'étais du côté de Jessica Harper l'héroïne. Dans *Inferno*, un peu moins de celui de Leigh McCloskey. Dans *Ténèbres*, je suis contre Franciosa." Mais alors, s'il nous est interdit de chercher la figure émaciée du cinéaste derrière la décontraction mondaine de l'écrivain, où peut bien se cacher le réalisateur le plus lyrique du moment? Un appareil photo nous donne une réponse possible. Et, en l'occurence, il appartient au tueur. La caméra de Argento va jusqu'à plonger dans la visée de l'appareil, substituant le réalisateur au meurtrier et communiquant au public l'ivresse du criminel, mitraillant au flash les cadavres de ses victimes. On peut même pousser le vice jusqu'à se demander en quoi Argento ne partage pas – et ne nous fait pas partager – la

Le meurtre : une œuvre d'esthete (John Steiner)



La souffrance indicible de la proie (Giuliano Gemma)

Où peut bien se cacher le réalisateur le plus lyrique du moment?
(Dario Argento sur le tournage de "Ténèbres")



mort des tueurs à la fin de ses films, payant ainsi le tribut réclamé par des figures maléfiques dont on n'use pas sans risques. Dans *Le Chat à neuf Queues*, une caméra tombant dans une cage d'ascenseur propulsait le cinéaste et son public à la place de l'assassin, quelques secondes avant l'écrasement, quelques images avant sa mort. Mais, avec *Ténèbres*, l'auteur lance l'idée beaucoup plus loin quand on sait que le héros tient lieu de mémoire au meurtrier. En fait, c'est une utilisation très particulière de la caméra subjective qui, de tout temps chez Argento, a aiguisé son inspiration à double tranchant. "Je ne me suis jamais soucié de la signification profonde que revêt un mouvement de caméra subjectif qui pourrait me représenter et qui s'en va tuer un personnage. Dans *4 Mouches de Velours gris*, il y a une séquence où la caméra est tour à tour le criminel et la victime. Dans ce cas précis, je n'ai visé que la manière la plus stricte de saisir l'horreur sous tous les points de vue. La confection du "story-board" m'oblige en un sens à réfléchir sur ces "effets" qui me sont venus instinctivement". Quand il envisage simultanément la délectation sadique du meurtrier et la souffrance indicible de sa proie, Argento nous restitue impartialement les sentiments ambivalents d'un artiste libérant dans le même temps son sens créatif et ses démons intérieurs. On se souviendra que dans *Les Frissons de l'Angoisse*, le tueur se manifestait pour la première fois au héros alors que celui-ci composait au piano. L'avance du maniaque s'orchestrait sur la musique naissante et sur des feuilles de partition survolées de gros plans exhorbités.

un exorcisme concret

"Pour éclairer la personnalité de l'assassin de *Ténèbres*, je dirais que dans chaque groupe, chaque communauté, il faut un chien, un "mauvais" pour que la masse puisse l'accuser, le montrer du doigt, s'exercer en le tuant comme on a pu brûler autrefois les sorcières. Et ce rôle, il le choisit lui aussi. S'il a le mal au fond de lui, il finit par accepter cette défroque, cette condamnation. Et d'une personne qui prend le rôle du chien, on attend beaucoup, une cohérence, un suivi..." Dans cet inquiétant portrait, on retrouve le pathétique de la femme au hachoir des *Frissons de l'Angoisse*, écartelée entre sa tendresse de mère et le fétichisme fasciste de cuir et d'acier dont elle se revêt pour mettre à mort. Argento n'hésite jamais à dire qu'au fond il les aime beaucoup ses tueurs. Bien qu'il soit difficile d'éprouver quoi que ce soit pour l'atroce vieillarde de *Suspiria* ou la Mort décharnée d'*Inferno* ! Le retour à la réalité, au polar est pour Argento un retour à des émotions plus ambiguës. On les comprendra d'autant mieux que "la cohérence, le suivi..." que le cinéaste attribue à ses assassins en font eux aussi des artistes, brodant dans le sang la continuité d'une œuvre d'esthète. Et comme tout artiste, ces figures vont au bout de leurs pulsions. Les scènes de meurtres chez Argento sont donc violemment suggestives : corps déshabillés cadrés avec passion, gémissant de peur sous la caresse des gants de cuir, hoquetant sous les coups de boutoir des coutelas... Là encore, l'auteur ne s'en explique qu'à demi-mots, plus éloquents d'ailleurs que n'importe quel aveu détaillé ! "Dans tous mes films, la vision de l'amour est platonique ou du moins très chastement montrée. De plus, dans *Ténèbres*, le héros est puritain et il agit comme tel. Il est catholique et c'est souligné par le dialogue. Je suis enclin à réserver le



"Il y a une façon plus subtile de faire peur : celle de tout éclairer, de tout montrer."

Lumière éblouissante, blancheurs dévorantes, réalisme cru... (Giuliano Gemma et Tony Franciosa)

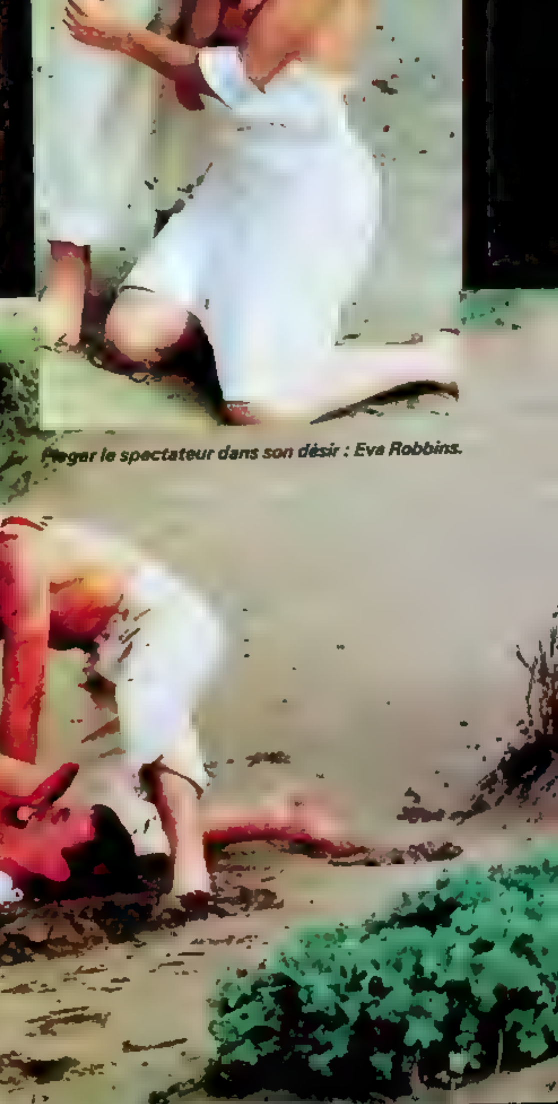
(Dario Argento réglant l'assassinat de Lara Wendel)

"Je suis enclin à réserver le désir aux assassinats" "Dans tous mes films, la vision de l'amour est platonique" (Daria Nicolodi)



désir aux assassinats. Si dans *Ténèbres*, j'ai mis des filles nues, c'est parce qu'il y en a beaucoup autour de nous dans la réalité. Mais nous, nous ne bougeons pas !"

Religiosité, sens de la communion de masse, mélange de moralisme catholique et de fièvre païenne, l'œuvre de Argento est violemment latine. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que le cinéaste accorde au péché des vertus bénéfiques et que ses films soient construits comme autant de pièges tendus au spectateur énivré. Les mystères policiers sont devenus une délicieuse occasion d'échapper aux miasmes d'un quotidien inanimé. "L'utilisation d'un hermaphrodite, Eva Robbins, dans le rôle de la jeune fille qui hante les cauchemars du tueur, participe à cette idée de piéger le spectateur dans son désir. Si tu éprouves de l'attirance pour elle, tu es pris dans la toile. Eva n'est qu'un songe, qu'une apparence... C'est



Piéger le spectateur dans son désir : Eva Robbins.

Mélange de moralisme catholique et de fièvre païenne...

une fille très étrange avec un sourire très dur qui collait en cela avec une mise en scène onirique. Pareillement, le petit ami de Gabriele Lavia dans *Les Frissons de l'Angoisse* est interprété par une fille. C'est toujours et encore les fausses apparences. En vérité, je n'apprécie guère la sécurité que procure certains genres de films où le public ne doit voir que ce qu'on lui montre. La comédie italienne par exemple est à ce niveau épouvantable. La vie est une illusion, un piège et le cinéma doit être à son image. Je pense que ce goût de tromper le regard remonte à mon premier film *L'Oiseau au Plumage de Cristal* où l'assassin n'était pas celui que l'on croyait, où le couteau était tenu en fait par la victime présumée. J'ai toujours mis en défaut le regard et dénoncé le danger qui se cache dans ce qu'il ne peut embrasser. Le public aspire à ce que le monde qu'on lui montre soit exact mais celui-ci ne peut l'être d'emblée. Il y aura toujours un coin de la pièce dissimulé à ses yeux, une portion d'ombre où se dissimulent les chimères. Celles qui obsédaient Lovecraft..! Cet écrivain a vu le monde à partir d'une petite chambre parce que pour lui le monde résidait dans ce qu'on ne voyait pas : des zones de mystère. Quand je travaille dans une pièce qui m'est étrangère, je passe des heures à tout regarder, à voir où mènent les fils qui courent au bas des murs... J'explore le plus petit recoin pour ne pas me retrouver avec les fantômes qui jaillissent de moi. Il y a donc une façon plus subtile de faire peur : celle de tout éclairer, de tout montrer... Une atmosphère s'installe alors, pleine de choses transparentes, impalpables, épouvantables... Parce qu'il y aura toujours un stylo sur une table et, sur le côté de ce stylo, un petit trou noir dans lequel j'aspire à rentrer avec ma caméra. C'est ça la peur et voilà aussi pourquoi j'aime truquer les apparences".

Les films de Dario Argento fonctionnent au maximum sur cette attirance pour l'inconnu et plus encore pour l'angoisse. Ils soutirent au spectateur ce besoin très vite immodéré de frémir. Au vu de ce que la peur peut avoir de plus sensuel... Et l'assouvissement de ces désirs se fait immanquablement dans le sang. Vermeil, épais, intarissable, calligraphique, il est le signe de ces vastes opéras de la mort où se répondent excès et purification. "Le désir du spectateur est le ressort principal de *Ténèbres*. Au cours des projections, quand Daria sort de la voiture pour retourner à la maison où tout semblait être fini, j'ai constaté que le public devenait hystérique. Il crie, bat des mains, hurle qu'elle va être tuée. En fait, il ne cherche pas à la prévenir. Il désire ardemment ce qui va suivre... Le public, à cet instant précis, sait qu'il *est* l'assassin, qu'il a endossé la violence de celui-ci, et il ne refoule plus ses instincts. Il les crie en chœur avec mon film. Il jouit de cet état primitif car il en a une conscience exacte. A mon sens, il est préférable de savoir qui on est profondément que de le garder caché en soi comme une gangrène. Le final de *Ténèbres* doit agir comme une libération. Quand le criminel est mortellement blessé, le public est avec moi pour désigner le Mal, accuser ce qui était en lui. La peur a cette vertu libératrice. Le mécanisme de *Ténèbres* est celui d'une messe, d'un rite antique. Tu y fais le sacrifice de toi-même et la face noire de ton être est crucifiée au terme de la cérémonie. Après la mise à mort de cette image mauvaise, le public sort de la salle avec une sorte de félicité, délivré d'une pulsion qu'il a vu agoniser sur l'écran. A ce titre, *Ténèbres* est le plus bel exorcisme que j'ai jamais mis

suite page 58

"Des zones de mystère" (Tony Franciosa)





"Une atmosphère s'installe alors, pleine de choses transparentes, impalpables, épouvantables... " (Giuliano Gemma)



vi de base au scénario, j'aurais tout fait pour le porter à l'écran. J'étais toujours en droit de refuser le projet s'il ne m'avait pas intéressé.»

j'aime qu'on soit dans une rêverie de cinéma :

On pourrait pourtant croire, au vu de l'évolution des budgets et des castings de ses films, que Claude Miller a tendance à faire des compromis avec les producteurs. Mais il s'agit plus d'une concordance de vues que d'un réel asservissement. Miller est en effet un cinéphile. Un amoureux du cinéma-spectacle, du cinéma-rêve. C'est pour cela qu'il n'a eu jusqu'à ce jour que deux chefs-opérateurs : Pierre Lhomme (pour *Dites lui que je l'aime* et *Mortelle Randonnée)* et Bruno Nuytten (pour *La Meilleure Façon de Marcher* et *Garde à Vue).*

« Sur le plan artistique, ils font un peu le même genre de lumière. Parce qu'ils sont tous deux des chefs-opérateurs qui aiment plus le cinéma que la lumière. Ils se mettent donc toujours au service de l'histoire, du film. Ils ont le même amour du cinéma que moi.

J'aime personnellement un cinéma qui vous captive, vous fascine. J'aime que l'on soit dans une rêverie de cinéma, qu'il y ait ce petit plus qui caractérisait le cinéma Hollywoodien. J'ai du mal à faire très réaliste. J'essaye toujours de retrouver cette qualité onirique que nous apportait le Technicolor.»

Ce regret de la splendeur d'Hollywood et du Technicolor, on le retrouve également chez d'autres metteurs en scène modernes tels Francis Coppola ou Dario Argento. On ne peut donc reprocher à Claude Miller de choisir des Stars pour son casting. Il ne s'agit pas pour lui de faire un cinéma de «monstres sacrés», loin de là.

« J'adorais les acteurs et les stars dans ma jeunesse. Je continue à aimer ça. Mais c'est quelque chose de très, très peu calculé chez moi. Je choisis toujours mes acteurs en fonction du sujet.»

j'aime bien le cinéma publicitaire :

En France, quand un cinéaste à le malheur de faire un cinéma de qualité, capable d'être Claude Miller n'a pas été épargné et *Mortelle Randonnée* a en partie été considéré comme exporté, la critique a une fâcheuse tendance à lui reprocher d'être un cinéma pub, un cinema mode.
un film excellent, mais limité dans son esthétique et ses procédés. Comme Beineix, Miller doit donc affronter ce reproche aujourd'hui.

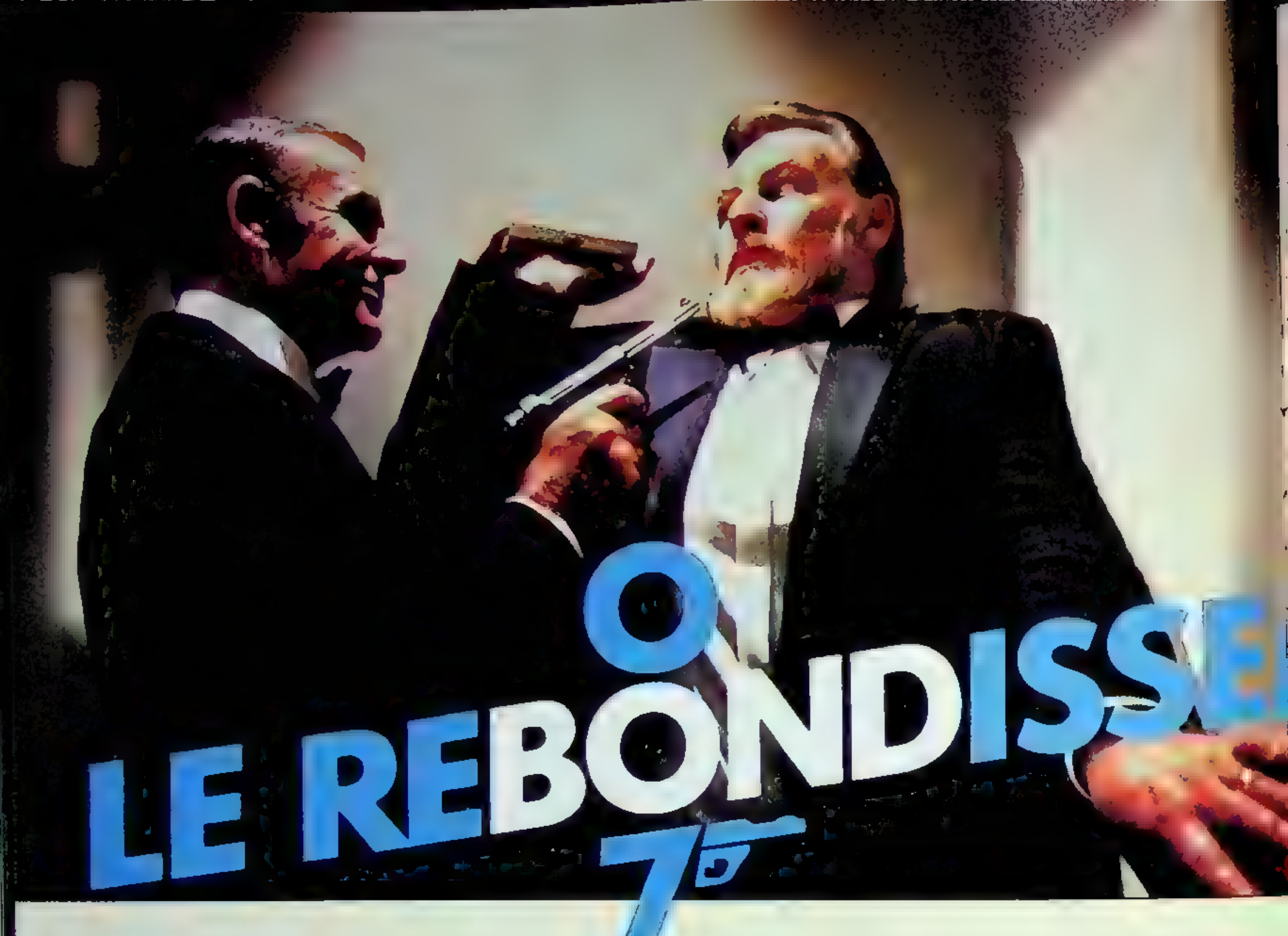
« J'aime bien le cinéma publicitaire. J'aime bien le faire et j'aime bien le voir. Ce sont deux choses tout à fait différentes. J'en fais, c'est vrai, mais je n'ai commencé qu'après Dites lui que je l'aime. *J'aime bien le voir parce que c'est un spectacle très actuel, très moderne, très en prise sur les goûts — et même les goûts esthétiques ! — du public. En ce qui concerne mes films, leur rythme n'a rien à voir avec celui d'un film pub. Il y a toujours une attention portée aux gens, au moment, que l'on ne trouve jamais dans la pub.*

Mais si on dit que dans certains films actuels, il y a un grand soin apporté à l'aspect visuel, à l'aspect photographique, au travail de l'Art Director (qui avant n'existait pas en France et commence seulement à se développer), parce que beaucoup de metteurs en scene viennent de la pub, alors là je dis d'accord. Mais ce sont des influences très positives pour le cinéma français. C'est ce qui peut lui permettre de devenir compétitif — pas seulement sur le plan du fric ! — avec ce que le grand public aime dans les films américains. Cela lui donne l'impression de voir autre chose que ce qu'il voit comme T.V. films sur son petit écran. Parce qu'il y a beaucoup de films français qui marchent sur les écrans qui ne sont, ni plus ni moins, que de l'esthétique T.V.

Si la pub, c'est la qualité de la lumière, de la direction artistique, alors je veux faire de la pub toute ma vie.»

Adjani se croit seule... mais regardez l'arrière-plan.





DE THUNDERBALL A NEVER SAY NEVER AGAIN.

La surprise est passée. Seuls quelques moines trappistes doivent encore ignorer à ce jour que James Bond revient, que James Bond *revit* sous les traits de Sean Connery dans *Never Say Never Again.* C'était pourtant une surprise, et plus encore peut-être pour les *fans* de Bond que pour les autres. Certes, cela faisait huit ans qu'ils entendaient parler d'un retour possible de Sean Connery dans le rôle de l'agent 007, huit ans que des titres de projets – *James Bond of the Secret Service, Warhead,* et quelques autres – circulaient. Mais précisément, cela faisait si longtemps qu'on n'y croyait plus.

Et tout d'un coup, on apprend que commence, quasiment en même temps que "l'autre" le tournage du "Bond-avec-Connery"... et, qui plus est, à Nice, comme si Sean Connery voulait remercier pour leur fidélité les "mangeurs de grenouilles" que les Français restent aux yeux des Anglais. C'est lui en effet qui, sur un ton qu'on aurait plutôt attendu chez Jerry Lewis, a déclaré un jour : "Les Français ont été les premiers à reconnaître l'importance des *Bond.* A bien des égards, les Français sont chauvins lorsqu'il s'agit de cinéma, mais ils ont toujours considéré avec beaucoup de respect les entreprises originales". Une telle déclaration montre clairement que, quoi qu'ait pu annoncer la presse, et quoi que lui-même ait pu dire, Sean Connery n'est pas revenu au personnage de James Bond uniquement "pour l'argent".

Pourtant, c'est vrai, les gros sous ont une importance démesurée dans toutes ces affaires. Et il faut remonter à des questions financières datant d'un quart de siècle pour comprendre pourquoi et comment Sean Connery redevient James Bond en 1983.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les romans de Ian Fleming, malgré leur succès assez rapide en librairie, ne furent pas immédiatement sentis par l'industrie cinématographique comme le pactole qu'ils allaient se révéler être. Il y avait même eu – ce que peu de gens savent – une adaptation de *Casino Royale* à la télévision américaine, avec l'acteur Barry Nelson dans le rôle du héros (Sean Connery n'est donc pas exactement le premier Bond), bien avant 1960, mais elle était restée sans suite. Et si Fleming continuait de proposer des scénarios avec une belle assurance, il ne rencontrait que des refus polis dans les maisons de production. Il était pourtant si sûr de son fait qu'il pria même Hitchcock de faire vivre son Bond à l'écran, mais Gros Hitch le renvoya dédaigneusement à sa machine a écrire.

Thunderball, écrit par Fleming en collaboration avec un jeune cinéaste irlandais, Kevin McClory, fut l'un parmi tant d'autres de ces projets cinématographiques ne menant à rien. Pour se consoler, Fleming écrivit à partir de ce scénario non réalisé le roman *Thunderball (Opération Tonnerre).*

Puis arrivèrent deux producteurs, Harry Saltzman et Albert Broccoli, plus avisés que leurs prédécesseurs, qui surent voir en Bond une affaire intéressante, qui choisirent, contre l'avis des grands pontes des *United Artists,* un acteur peu connu nommé Sean Connery, une actrice quasi inconnue nommée Ursula Andress, et qui firent confiance à Terence Young pour remplacer les réalisateurs "respectables" qui avaient dédaigné leur offre. Et ce fut *Dr No.*

Suivirent, comme on sait, *Bons baisers de Russie* et *Goldfinger.* Saltzman et Broccoli avaient eu la bonne idée d'acheter les droits de tous les romans de Ian Fleming. Sauf deux : *Casino Royale* (qui, comme on l'a vu, avait déjà été acheté par la télévision, ce qui ne l'empêcha pas de revenir plus tard au cinéma sous la houlette du producteur indépendant Charles K. Feldman – une catastrophe financière historique !), et *Thunderball.*

En effet, lorsque Fleming avait publié le roman *Thunderball,* son collaborateur Kevin McClory lui avait aimablement rappelé devant les tribunaux qu'il avait participé à l'élaboration du sujet original. L'affaire s'était conclue par un accord aux termes duquel Fleming gardait tous les droits d'auteur sur le roman, mais McClory obtenait, pour prix de ses services, les droits d'adaptation cinématographique.

Lorsque les producteurs Saltzman et Broccoli voulurent porter à l'écran *Thunderball* – par un juste retour des choses, le roman tiré d'un scénario-sans-film allait devenir un film –, ils durent à leur tour conclure un accord avec Kevin McClory.

Opération Tonnerre fut donc exceptionnellement l'œuvre de trois producteurs faisant contre bonne fortune mauvais cœur : Saltzman et Broccoli imposèrent dans le contrat une clause stipulant que McClory ne pourrait pas utiliser à nouveau ses droits (en clair : tourner un *remake*) avant dix ans. Naïfs ! Dix ans, c'est vrai, c'est long. Mais c'est bien court pour une série qui, plus de vingt ans après sa création, connaît un succès encore croissant.
L'histoire ne dit pas comment Kevin McClory occupa ses journées de 1965 à 1975. Toujours est-il que la décennie du contrat ne fut pas plus tôt écoulée qu'il annonçait la mise en chantier de *James Bond of the Secret Service*.
Avec, sans doute, le concours de Sean Connery.



MENT

La riposte d'Albert Broccoli – Harry Saltzman s'était entre-temps retiré des productions bondiennes pour se consacrer au théâtre – fut immédiate. Beaucoup avaient prédit de sérieux ennuis pour la série après le départ de Sean Connery. Le succès de Roger Moore avait fait taire ces oiseaux de mauvais augure. Mais Broccoli n'était cependant pas si rassuré qu'il puisse voir avec indifférence le retour de son premier poulain dans une production concurrente.

Il dechaîna aussitôt ses meutes d'avocats, et d'interminables procédures judiciaires s'engagèrent. Tout tournait *grosso modo* autour de la définition du mot *remake*. Pour Broccoli, McClory ne pouvait refaire *Thunderball* que s'il restait d'une fidélité scrupuleuse à l'original. McClory, sentant bien que le public ne trouverait guère d'intérêt à voir une copie conforme d'un film qu'il avait pu voir dix ans auparavant, affirmait que sa paternité littéraire lui donnait une latitude plus grande : puisqu'il avait participé à la conception du *Thunderball* original, il était libre de modifier cette conception si l'envie lui en prenait
Il n'abandonna à aucun moment son projet. Len Deighton – l'auteur d'*IPCRESS, Danger immédiat* et de *Mes funérailles à Berlin* – s'associa à Sean Connery pour remanier le scénario. *James Bond of the Secret Service* devint *Warhead* (littéralement : "Ogive nucléaire"). Il fut question, pour la réalisation du film, de Terence Young ou de Sean Connery lui-même. Mais les procès se succédaient, et le temps passait. Redoutant de s'engager dans des imbroglios judiciaires à n'en plus finir, les compagnies qui s'étaient initialement intéressées au projet déclaraient prudemment forfait l'une après l'autre.

Jusqu'au jour où un dernier procès donna définitivement l'avantage à Kevin McClory. Paradoxalement, alors même qu'il pouvait enfin réaliser son *James Bond*, il se dégagea progressivement de l'entreprise. Peut-être, tout simplement, par lassitude. Jack Schwartzman, avocat d'affaires spécialisé dans le cinéma et époux de Talia Shire (la "femme" de Rocky et la sœur de Coppola), reprenait toutes les choses en main, laissant à McClory la position moins voyante de producteur exécutif. Lorenzo Semple fut appelé pour écrire la version définitive du scénario, Irvin Kershner, réalisateur de *La Guerre des*

étoiles II, fut lui aussi engagé. Et un titre – le bon, cette fois – fut annoncé : *Never Say Never Again*, titre à double sens imaginé par l'épouse de Sean Connery. Ne dites jamais "Plus jamais", comme Sean Connery l'avait dit lui-même après *Les diamants sont éternels.* Mais aussi, comme Albert Broccoli l'avait dit à Sean Connery à travers tous ces interminables procès.
Bond était de retour. Mais pas n'importe lequel. Le *vrai*.

SEAN CONNERY EST JAMES BOND.

Il faut se garder d'écrire l'histoire à l'envers. Sean Connery n'a pas toujours été James Bond. Terence Young a maintes fois raconté comment il avait conduit son acteur chez son tailleur personnel pour le faire ressembler au personnage, et même comment, à bien des égards, il a fait son éducation. De fait, alors que Saltzman et Broccoli avaient déjà engagé Connery officiellement, ils continuaient à recevoir des télégrammes des United Artists qui leur demandaient : "Ne pouvez-vous vraiment rien trouver de mieux?" On raconte même qu'un des *executives* de la compagnie aurait déclaré après la première de *Dr No* : "Je ne montrerai pas un film ayant un camionneur pour héros".

C'est pourtant son attitude de camionneur qui avait valu à Connery le rôle de Bond. Lors d'un entretien préalable avec lui, Broccoli lui aurait fait quelques réflexions sur sa tenue vestimentaire, en particulier sur son absence de cravate. Il aurait répondu : "Prenez-moi comme je suis, ou ne me prenez pas", et aurait claqué la porte. Broccoli jugea qu'une telle violence était idéale pour le personnage de Bond et décida de garder Connery.

Cette "animalité" caractérise d'un bout à l'autre *Dr No.* Le héros de ce film plaisante peu. Bien plus, il n'hésite pas, ce qui ne se reproduira pratiquement jamais dans la série, à tuer de sang froid.

Il semble cependant qu'assez vite Connery soit devenu aussi civilisé que son personnage. Terence Young déclare qu'il n'avait plus en face de lui le même homme lorsqu'il tourna *Opération Tonnerre*, et dès *Goldfinger*, Honor Blackman – la "méchante" – avait précisé : "Il ne faut pas se laisser égarer par tous ces articles qui mettent l'accent sur le passé de camionneur de Sean Connery. J'ai rencontré un homme qui a un sens aigu des raffinements de l'existence". L'animal avait gardé sa violence, mais il avait gagné au fil des ans un humour qui le rendait humain. Bond était devenu Connery, ou l'inverse, on ne sait trop. Il y avait en tout cas une telle confusion que, lorsque sortit *On ne vit qu'une fois*, les affiches anglo-saxonnes pouvaient remplacer le traditionnel "Sean Connery *as* James Bond" par "Sean Connery *is* James Bond" ("Sean Connery *dans le rôle de* James Bond"/"Sean Connery *est* James Bond"). La formule est devenue banale aujourd'hui. Simone Signoret est Madame Rosa et Christopher Reeve est Monsignore, mais elle n'avait encore jamais été employée à l'époque pour quelque acteur que ce soit.

De fait, plusieurs déclarations de Sean Connery incitent à penser qu'il décida d'abandonner la série à partir du moment où il sentit que le personnage s'effritait, ou, tout au moins, qu'il n'était plus son personnage. Si grand qu'ait été son succès, il considérait qu'il aurait pu être plus grand encore si l'accent n'avait été mis aussi démesurément sur les gadgets et la technologie. "S'ils l'avaient voulu, laissa-t-il un jour échapper, Saltzman, Broccoli et moi aurions pu être les maîtres d'*United Artists !* En un sens, la facilité avec laquelle Roger Moore a pu prendre sa succession, tout en jouant dans un esprit tout à fait différent, donne raison à l'analyse de Connery : Bond pouvait avoir n'importe quels traits parce qu'il n'était devenu qu'un accessoire perdu au milieu d'autres accessoires. Et le ton outrageusement parodique adopté par Moore dès le début était peut-être la seule défense à sa disposition.



NEVER SAY NEVER AGAIN

Il ne fait aucun doute que la décision de reprendre le rôle de Bond a largement été déterminée chez Sean Connery par les échecs répétés, et souvent peu compréhensibles, de ses récents films. Si l'on voit bien pourquoi *Meurtres en direct* n'a pas attiré les foules, on ne comprend pas, en revanche, qu'*Outland* n'ait pu séduire les mêmes qui avaient aimé un film comme *Alien*. Revenir à James Bond, c'est pour Connery revenir à la sécurité.

Il n'a pas choisi toutefois la solution de facilité. En effet, il dit et il répète qu'il n'a à aucun moment envisagé de jouer Bond comme il le jouait il y a vingt ans. Le James Bond de *Never Say Never Again* a cinquante-quatre ans et ne cherche pas à déguiser son âge. On dit même que Connery voulait jouer son personnage chauve, comme il l'est lui-même dans la réalité, et qu'il s'est résolu à porter une perruque parce qu'il est des outrages que les mythes ne peuvent supporter. Il a de toute façon choisi une moumoute grisonnante et peu dense. Selon certaines sources, c'est un James Bond à la retraite que les Services Secrets anglais viendraient appeler à la rescousse.

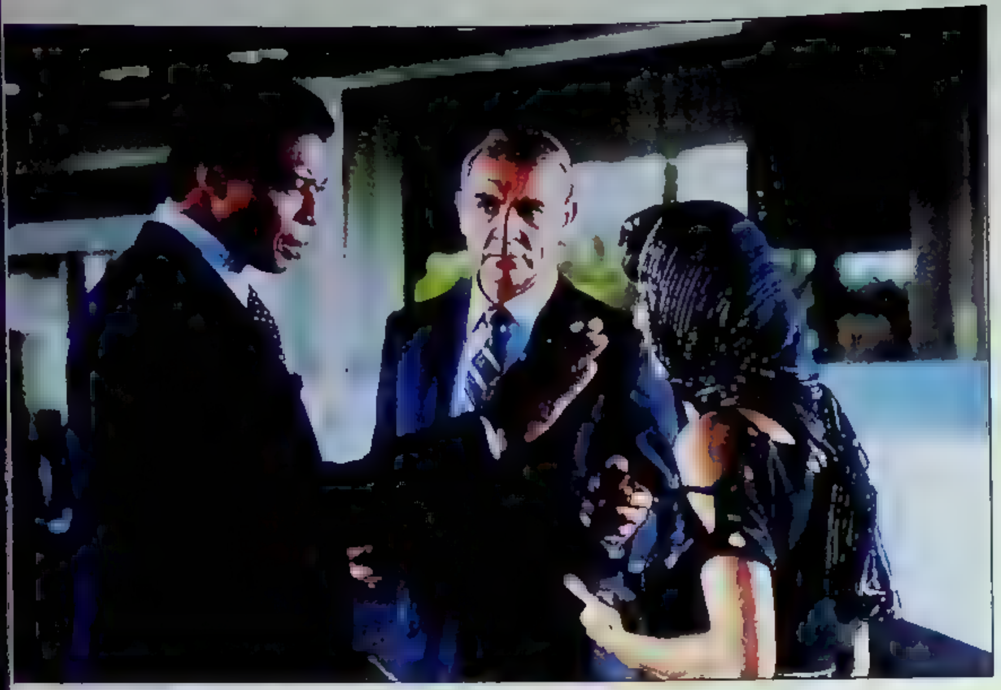
Un tel choix s'intègre dans la politique générale du film. "L'action est importante, déclare le réalisateur Irvin Kershner, et il y a beaucoup d'action, mais il y a aussi *des gens*. C'est toujours à partir de l'humanité des personnages que le film doit se construire." Et Connery ajoute, critiquant les "autres" *James Bond* : "On dirait que dans ces films, on a d'abord imaginé les cascades et qu'on a ensuite cherché à les relier entre elles par une histoire. Nous, nous nous attachons d'abord à l'histoire."

Les détails du scénario de Lorenzo Semple sont encore inconnus. On se souvient que ce monsieur a écrit l'effroyable *remake* de King Kong, et l'on s'inquiète. On se rappelle qu'il a aussi écrit *Flash Gordon*, et l'on se rassure un peu. Il y avait en effet dans *Flash Gordon* cette humanité du héros qui est l'un des traits fondamentaux du personnage de Bond.

En fait, tout le monde connaît déjà l'histoire de *Never Say Never Again*, puisqu'il s'agit d'un *remake* de *Thunderball*. Une chance d'ailleurs pour les producteurs : d'autres *Bond* auraient pu vieillir plus mal par leur sujet. Le trafic de drogue qui sert de base à l'intrigue de *Vivre et laisser mourir* date un peu aujourd'hui. En revanche, le terrorisme nucléaire qui fait la trame de *Thunderball* et de *Never Say Never Again* garde son actualité, puisque le thermomètre de la Guerre Froide a quelque peu tendance à remonter.

Point d'allusion politique directe, cependant; le Mal aura encore une fois la forme d'un agent du Spectre, toujours appelé Largo, mais interprété ici par l'Allemand Klaus Maria Brandauer, vedette l'an dernier du film *Mephisto*. Largo a la mauvaise idée de dérober quelques bombes atomiques au Royaume-Uni et s'en sert pour faire chanter









la planète. Monsieur Bond a pour mission de retrouver les engins. Tâche peu commode, puisque Largo, qui vit la plupart du temps sur son yacht, est un homme de mer et dispose de multiples bases sous-marines.

Bien sûr, Bond n'est pas tout seul. Les Services Secrets de Sa Majesté sont derrière lui, mais il est intéressant de voir comment ils se comporteront avec lui, maintenant que tout le personnel a changé. Le patron, M, a maintenant les traits de l'ex-chacal Edward Fox. Nouveauté intéressante : Bond n'est pas plus jeune que son patron ; aura-t-il le même respect? Q, l'espèce de tonton bricoleur de genie qui fournit en gadgets Bond et ses collègues, ne s'appelle plus Q, semble-t-il (encore des questions de droit d'auteur?), mais l'Armurier. Il est interprété par Alen McCowen, l'hilarant inspecteur de police du *Frenzy* de Hitchcock. Le rôle de *Moneypenny*, la fidèle secrétaire, revient à Pamela Salem, déjà vue dans *La grande attaque du train d'or*. L'ami de Bond, son sauveur dans les situations délicates, Felix Leiter fournit l'occasion d'une autre nouveauté : il est incarné par Bernie Casey, un acteur noir. Les temps ont bien changé, on le voit, depuis les premiers romans de Fleming qui distillaient un racisme discret, mais réel.

Et les *James Bond Girls?* Allons, allons... A cinquante-quatre ans, Monsieur Bond n'a plus besoin d'un harem. Il devra se contenter de deux jeunes filles. A sa gauche, la Gentille, Kim Basinger, qui reprend le rôle de Domino, créé par Claudine Auger, et qui se distingue, dit-on, en dansant le tango. A sa droite, la Méchante, Barbara Carrera, à la fois l'amante et la mante, puisqu'elle a pour manie de tuer les hommes qu'elle séduit. Depuis *J'aurai ta peau*, elle ne s'améliore vraiment pas !

Un *Bond*, même "à part", ne serait cependant pas un *Bond* sans les cascades. L'ennui, c'est qu'elles sont tenues secrètes (encore un résultat de la guerre des Bond !). On sait



SEAN CONNERY

His Life and Films, by Michael Feeney Callan, with an introduction by John Boorman. W.H. Allen, Londres, 1983

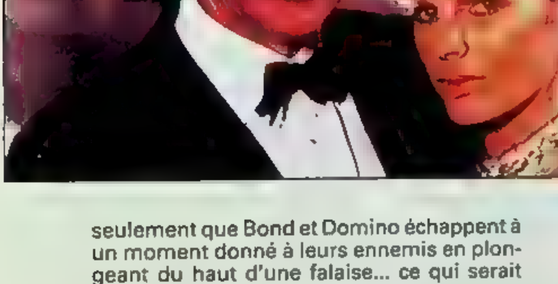
Lorsque, avant de commencer son ouvrage, l'auteur s'adressa à Sean Connery pour lui demander s'il pouvait écrire sa biographie, celui-ci repondit : "Faites donc! Mais faites donc! Si vous racontez des bêtises, je vous poursuivrai en justice." Connery regrettera sans doute de ne pas avoir eté un peu plus coopératif lorsqu'il découvrira ce livre

Cette description de sa carriere presente en effet deux qualités qui vont rarement de pair : une information remarquable et une admirable "lisibilité" Même les plus avertis des Bondophiles decouvriront un grand nombre d'informations peu connues sur les six films où Connery interpréta bon gré mal gre l'Agent 007, et sur les raisons qui l'ont conduit à reprendre le rôle dans *Never Say Never Again*. On regrettera peut-être que les passages concernant ses autres films soient un peu plus rapides, surtout pour les films récents, mais cela touche au paradoxe vivant que constitue Connery . lui qui a abandonne Bond lorsqu'il a juge que ses capacites d'acteur n'etaient plus employees à leur juste valeur n'a jamais véritablement réussi à s'imposer dans un autre film (a l'exception du *Gang Anderson*) Plusieurs de ses films recents ont d'ailleurs éte de tels echecs dans les pays anglo-saxons qu'ils n'ont pas ete distribués en France. Il n'y aurait la rien que de très normal s'il s'agissait toujours de mauvais films Mais *La rose et la flèche* de Richard Lester ou *La grande attaque du train d'or* de Michael Crichton sont la pour prouver le contraire, et la réticence du public à l'egard de ce que les Anglais appellent *non-Bond films* reste a bien des egards un mystere.

L'ouvrage de Michael Feeney Callman n'est pas seulement intéressant en tant que biographie d'acteur Il revele aussi, plus simplement, et plus profondement, un individu doue d'une espèce de volonté de fer lui permettant de s'adapter à toutes les situations. Il n'est pas inutile de savoir par exemple que celui qui allait devenir l'Agent Symbole de Sa Gracieuse Majeste la Reine d'Angleterre avait à ses débuts un accent écossais si marque qu'il avait du mal a se faire comprendre par ses camarades acteurs. On sait aussi qu'il a accepte de reprendre le rôle de Bond dans *Les diamants sont eternels* à condition que l'integralite de son (énorme) salaire soit reversée à une organisation de charite ecossaise. Tout cela fait un peu oublier les gadgets magiques de James Bond, mais contribue a montrer que, contrairement aux déclarations de Hitchcock – avec qui Connery tourna d'ailleurs *Marnie* –, un acteur n'est pas forcement une tête de betail **F.A.L.** ■







seulement que Bond et Domino échappent à un moment donné à leurs ennemis en plongeant du haut d'une falaise... ce qui serait banal s'ils ne restaient, pour ce plongeon, sur le cheval qui les y a conduits

De toute façon, quand le réalisateur s'appelle Irvin Kershner et qu'il a tourné *L'Empire contre-attaque;* quand le réalisateur des séquences sous-marines s'appelle Ricou Browning et qu'il a été l'Etrange Créature du Lac Noir elle-même et dirigé des séquences d'*Opération Tonnerre;* quand le chef-décorateur s'appelle Stephen Grimes et qu'il s'est occupé des *Trois jours du Condor;* quand les costumes sont de Charles Knode, qui a déjà dessiné ceux de *Blade Runner,* James Bond n'a aucune excuse. Il doit réussir.



FREDERIC ALBERT LEVY

(The King of Comedy)

La Valse des Pantins

De la rencontre historique entre Jerry Lewis et le tandem Scorsese/De Niro, on pouvait tout attendre... Tout mais sûrement pas ce film-kamikaze, cette comédie détournée, mélancolique et autobiographique... Le casse-gueule commercial comme un des Beaux-Arts! Et pour Jerry Lewis, le jour est enfin venu où le masque du clown doit tomber.



La melancolie du clown au chômage

La cour imaginaire du "Roi de la Comédie".

Rupert Pupkin est un minable. Frère cadet en quelque sorte du Travis de Taxi Driver. Il ne rêve pas de commettre l'attentat du siècle, ni de sauver les jeunes putes en détresse. Rupert Pupkin, chasseur d'autographes, a bien d'autres ambitions : son rêve, c'est de devenir roi... du rire! Le King of Comedy, le plus grand, bien plus grand que son idole Jerry Langford, le plus célèbre et adulé des animateurs de shows télévisés made in U.S.A. Mais que peut faire un misérable Pupkin pour attirer l'attention d'un dur à cuire comme Langford et se faire inviter dans son show? Car Langford est méfiant, bien protégé, pratiquement inapprochable. Et comment convaincre Rita, la belle barmaid de ses rêves, qu'il est bien le meilleur, qu'il va devenir une star? Une rencontre avec Jerry au beau milieu d'une bagarre de fans ne suffit pas pour créer un climat de confiance. Ses assauts répétés aux bureaux de la production restent sans effet. Alors Rupert Pupkin va mettre le paquet. Flanqué de Masha, une jeune détraquée bourrée de fric, et qui ne rêve que de copuler avec Jerry, il enlève le grand comique. Par chantage, il lui extorque dix minutes d'antenne. Et ça marche! Le roi d'une nuit... D'une façon ou d'une autre, a star is born...



Martin Scorsese ; de "Little Italy" au royaume des cinéastes indépendants ..

Je vous aurai prévenus : ne vous attendez pas à un tandem explosif Lewis-De Niro cabotinant à fond pour la plus grande joie des grands et des petits. THE KING OF COMEDY, le dernier film de Martin Scorsese, est surprenant, inattendu, déconcertant. Pas une seule grimace ne va déformer les traits de Jerry Lewis/Jerry Langford dans cette comédie détournée. Fini les De Niro lancés dans des monologues hystériques (pensez au *"You're talking to me?"* de *Taxi Driver*; au délire simulé ou au mariage improvisé de *New York, New York*; au monologue final de *Raging Bull*). Rupert Pupkin/De Niro, avec sa petite moustache et son côté grand nigaud de trente-quatre ans, n'a rien des héros agressifs de la trilogie réalisée par Scorsese entre 1976 et 1980. Ce film froid, rigoureux, un peu mélancolique, est aussi d'une élégance et d'une lucidité hors du commun. Peut-être une parenthèse et un moment de réflexion, de renouvellement dans l'œuvre de Scorsese.

Rupert Pupkin (Robert De Niro) enfin sacré...

Car ce qui s'efface, de *Raging Bull* à *King of Comedy*, c'est bien le motif qui fondait et sous-tendait les précédents films de Scorsese : la violence. Violence physique explicite ou retenue, violence des liens affectifs, familiaux, ethniques. Ou encore la violence masochiste et inconsciente, vécue comme une damnation, comme un tunnel sans issue. Il n'y a ici que lassitude, résignation et mépris dans Jerry ligoté à son fauteuil, ou contraint à essayer un pull rouge tricoté pour lui par ses fans-geoliers. L'oppression familiale est à peine évoquée par la voix off de la mère de Pupkin. Dans son univers, pas de place pour les femmes : Rita, la très belle et très juste Diahnne Abbott (que j'aimerais qu'elle vienne me chanter *"Honeysuckle Rose"* en tête à tête !), n'est qu'un paravent, un alibi. A la fois un public à épater et le fantôme improbable de la fille qu'on a aimée autrefois, au lycée. Quant à la menace sexuelle de Masha sur Jerry, elle s'achève misérablement, dans un geste sublime d'impuissance et d'impossibilité de contact humain, symbolisé par un revolver jouet. Rupert Pupkin est le reflet inversé des précédentes incarnations de Robert De Niro Leurs "fureurs héroïques" lui sont étrangères. C'est un détraqué, comme Travis, mais sa folie douce est teintée de médiocrité. Perfectionniste et maniaque comme le saxophoniste Jimmy Doyle de *New York, New York*, il n'en a pas le talent. Et si son innocence, son inconscience permettent un rapprochement avec le boxeur Jake La Motta, nulle rédemption ne vient éclairer in extremis ce martyre des médias

Si Scorsese voit en Pupkin, dans l'ultime séquence du triomphe (lourdement parodique) "un agneau avant le sacrifice" le jugement définitif reste cependant suspendu. Pupkin a certes gagné la partie, mais son numéro "ni bon ni mauvais" ne nous renseigne pas sur son véritable talent. Le dernier plan du film le laisse seul face à ses ambitions et à son échec probable..
L'interprétation de De Niro est un chef-d'œuvre de nuance et de discrétion. Son Rupert Pupkin, fruste, têtu, s'habille et s'exprime comme un commis voyageur, multipliant les calembours ratés et les gags sans impact Cet emmerdeur jamais découragé fait face à un Jerry Lewis au mieux de sa forme, et engagé dans un des plus étonnants contre emplois de sa longue carrière En brossant le portrait d'un homme aigri, fatigué, seul, Lewis donne le tour d'écrou suffisant pour que l'atmosphère du film se teinte de noir. Toute la violence refoulée du film converge sur la figure cynique de Jerry Langford, dont la colère toujours retenue ne se matérialise que dans la gifle qui clôt le numéro de séduction de Masha.

Sandra Bernhard (Masha) est la vraie révélation du film, et son extraordinaire rôle de composition est en train de faire d'elle la nouvelle coqueluche du public américain. Si la sélection des interprètes pour ce rôle a été laborieuse (De Niro a donné lui-même la réplique à une multitude de candidates), le résultat à l'écran est surprenant. Il faut voir grimacer cette jeune et maigre schizoide aux lèvres immenses et au gros nez; il faut la voir s'engueuler avec Pupkin, poursuivre Jerry dans les rues de New York ou célébrer un grotesque rituel érotique aux chandelles devant le même Jerry emmitouflé dans du sparadrap. Seule vraie perdante à la fin du film, elle demeure l'unique personnage féminin véritablement émouvant, une sorte de double intense et inquiétant de Pupkin, sa face cachée irresponsable.

On aura deviné que c'est la structure classique de la "comédie" à l'américaine qui se trouve entièrement bouleversée dans ce film sobre, étrangement rythmé, au montage haché et raffiné (Thelma Schoonmaker, oscar pour *Raging Bull*). Si le film tout entier hésite entre le registre comique et dramatique, sans jamais se résoudre à choisir l'un ou l'autre, cet équilibre précaire lui confère précisément son charme et sa nouveauté. On croirait assister à la naissance d'un nouveau genre : la *"blues comedy"*, pénétrée de tendresse et d'ironie à l'égard de ses personnages voués à l'échec, marionnettes sans fils emportées dans une valse sans joie, ce qui justifie – une fois n'est pas coutume – le choix du titre français.

La mise en scène relève d'un art consommé de l'allusion, de l'ellipse, du portrait par petites touches. Et encore d'une esthétique du dépouillement et de l'essentiel déjà décelable dans *Raging Bull*. On se passe ici de toute notion lourdement psychologique ou sociale : tout ce qui n'est pas rigoureusement essentiel à la définition poétique des personnages est impitoyablement gommé ou relégué hors champ. La caméra de Scorsese, vissée sur ses comédiens, semble avoir perdu, l'espace d'un film, sa frénésie habituelle. Ici elle se plie à une règle précise et astreignante de plans fixes et de champs/contre-champs justifiés par une composition rigoureuse du cadre et un choix expressif des couleurs (somptueuse photo de Fred Schuler). Avec quand même un rien de caméra portée (Masha poursuivant Jerry) utilisée comme une tournure de style précieuse, et un zeste de steadicam dans la très belle séquence où Pupkin "viole" le bureau de Jerry (notre Tavernier national peut prendre des leçons). Les rues de New York sont admirablement rendues avec une étonnante économie de plans. Rendons hommage en passant à l'octogénaire Boris Leven, déjà décorateur sur *New York, New*



Jerry Lewis et Robert De Niro : deux visages de l'Amérique, deux visages du cinéma enfin face à face.





Momie renfrognée, Jerry Langford/Lewis sous la menace sexuelle de Masha . et Rupert Pupkin de l'autre côté de l'écran magique.

York et *The Last Waltz*, et ici créateur d'intérieurs glacials et peu rassurants. Quant au commentaire musical, il se signale par l'absence d'une partition originale : le film est ponctué de chansons célèbres (de Van Morrison aux Pretenders), utilisées "à l'européenne", comme musique de fond ou d'appoint.

The King of Comedy est peut-être le film le plus autobiographique et secret du duo Scorsese/De Niro, illustrant leur conception maniaque et perfectionniste du métier. Jerry symbolise à lui seul la face sombre de la personnalité créatrice, le risque d'isolement, de désenchantement et d'aridité affective. Sous cet aspect, le film abonde en références autobiographiques et en "privates jokes", tout en témoignant de l'énormité du "cas Scorsese" : l'un des très rares réalisateurs américains à résister à toute pression commerciale. A risquer ses films avec une conscience aiguë des responsabilités de la création artistique, poursuivie à travers une recherche curieusement introvertie et quelque peu mystique.

MICHEL SCOGNAMILLO

Sandra Bernard (Masha, la fan toquée) et Robert De Niro entourant Scorsese

P.S. (pour concierges et cinéphiles) : La voix off de la mère de Pupkin est celle de Catherine Scorsese, "mamma" de Martin, et Scorsese père apparaît de façon fugace dans le bar de Rita, près de Mardik Martin, scénariste de Raging Bull. Martin Scorsese en personne se réserve une "cameo appearance" en réalisateur de télé, et Liza Minnelli interprète le rôle le plus "plat" de sa carrière. Quand je vous aurais dit que Diahnne Abbott pourrait s'appeler Madame De Niro, que le concierge du studio est le liftier de l'hôtel où l'equipe a logé et que le groupe CLASH fait de la figuration dans les rues de New York, j'aurai épuisé mes ressources... A vous de dénicher les autres éventuelles allusions au clan de l'auteur le plus "casanier" du cinéma américain

FICHE TECHNIQUE

LA VALSE DES PANTINS (The King of Comedy). USA 1983. PR : Arnon Milchan. R : Martin Scorsese. SC : Paul D. Zimmerman. PH Fred Schuler. DEC : Boris Leven. MONT : Thelma Schoonmaker. MUS : Pretenders, B B King, Talking Heads, Bob James, Rickie Lee Jones, Robbie Robertson, Ric Ocasek, Ray Charles, David Sanborn, Van Morrison. 110'. DIST : Coline (18/5). Avec : Robert De Niro (Rupert Pupkin), Jerry Lewis (Jerry Langford) Diahnne Abbot (Rita), Sandra Bernhard (Masha).

Un homme à part : le Major Jack Celliers. Expert en guérilla au service de Sa Majesté le Roi d'Angleterre, un œil bleu, un œil vert, un mystère ambulant. Profondeur de l'âme...
Celliers est grand, beau, un peu étrange, un être assez paradoxal : il sert une cause, celle des armées alliées pendant la seconde guerre mondiale. Mais c'est aussi un homme perdu, un héros qui s'ignore et qui en quelques actions inattendues bouleversera le visage de la guerre.
Jack Celliers, c'est David Bowie : une énigme.







GENESE

Furyo : un titre qui signifie "prisonnier de guerre". Un titre qui sonne, surtout, comme le mot furie. A l'image du film, une sorte de puzzle porteur d'un contenu émotionnel sans pareil. Une œuvre signée Nagisa Oshima; on n'a pas fini de faire des découvertes. Oshima a signé **L'Empire des sens** et sa "suite", **L'Empire de la Passion** deux films plutôt prétentieux, il faut l'admettre. Ce n'est en tout cas pas sur ces deux fleurons du cinéma érotico-intellectuel qu'on pouvait s'imaginer qu'Oshima avait du talent, alors qu'attendre de lui ? Il avait aussi réalisé des films politiquement importants comme **Nuit et Brouillard au Japon.** Franchement, tout ça n'était pas très excitant, pour nous autres fanatiques de l'action et de l'imagination.

Et maintenant, quel rapport entre Celliers/Bowie et Oshima ? C'est une création conjointe de l'acteur, du metteur en scène, et du scénariste Paul Mayersberg, à partir d'un roman de Sir Laurens Van Der Post, écrivain anglais de renom. Le Major Jack Celliers, être extraordinaire, est l'enfant d'une synthèse de talents et de perceptions différentes. Un héros vu à travers de multiples sensibilités..

STATU QUO

Pieds bottés de cuir, cannes en bambou qui frappent, inflexions de voix cinglantes en japonais, une langue qui ne pardonne pas. Autant de mots, autant de coups de fouet. Des persécutions abusives à la résistance passive des captifs, officiers et soldats alliés en lutte, une sorte d'équilibre s'est installé à l'intérieur de ce camp de prisonniers où geôliers et victimes se retrouvent en terre étrangère. La balance des pouvoirs penche du côté japonais, mais l'endurance reste le privilège des Anglais.

Furyo montre des hommes qui n'ont plus de choix : soldats du Mikado sans autre solution que l'honneur à tout prix, militaires alliés réduits à l'anéantissement spirituel s'ils cèdent aux brimades continuelles, tous obligés de survivre et de résister aux affronts subis, chacun lié à sa conception de l'honneur.

L'honneur, négation de l'humanité, délivrance forcenée, source des excès de comportement. Car dans ce lieu clos du camp, terrain privilégié des explosions de violence et des silences immobiles, la peur serait une constante... si l'inconscience ne l'avait pas remplacée.

BUSHIDO ET INDECENCES

La conception nipponne de l'honneur dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Attirance-attachement à des principes d'autrefois, périmés ou immortels, qui peut le dire ? Du côté britannique et européen, la ligne à ne pas dépasser est plus nette ; lors d'une discussion entre l'officier de liaison, le colonel Lawrence, et le Sergent Hara, symbole du peuple japonais et de son aveuglement pendant le conflit mondial, Lawrence explique que jamais un des détenus du camp ne préférera la mort par suicide à la vie pénible des prisonniers. C'est là qu'on devine la défaite de l'Empire du Soleil Levant. Ces hommes qui vivent pour les principes et leur respect ne peuvent concevoir une réalité au-delà du devoir. Leurs ennemis occidentaux, eux, en sont capables. Et leur ténacité, incompréhensible pour les Japonais, marquera la perte de ces derniers.

Furyo baigne dans un climat de tension et d'excès totalement irréel. Mais c'est avec l'intrusion du Major Celliers dans le camp que le film bascule dans l'extraordinaire. Ce sera lui qui poussera les orientaux dans leurs derniers retranchements, et en particulier le Capitaine Yonoï, l'officier responsable de cet assemblage hétéroclite de détenus.

Yonoï vit pour et par le code d'honneur des Samouraï. Sa façon de diriger les 600 prisonniers à sa charge est implacable. Son seul but serait la préservation des principes chevaleresques d'antan, s'il ne se sentait faillible. Participant de la révolte des jeunes officiers de 1936, il reste en marge des autres gardiens du camp. Tandis qu'il s'exerce à l'art classique du sabre, la perversion de l'âme par la guerre souille tous ceux qui l'entourent. Yonoï est un homme seul.

En face de lui, Celliers est seul, lui aussi. Il dépasse les restrictions de ses camarades : un peu comme un vaisseau à la dérive, il demeure étonnant insaisissable. Son chemin ne lui dicte aucune conduite. Le Major Jack Celliers n'a pas de code d'existence, si ce n'est celui de l'impossible..

SEDUCTION DE LA MORT

C'est peut-être à cause de l'étrange ressemblance entre Celliers et Yonoï que le commandant japonais va éviter à son ennemi une mort violente et futile. Sauvé de l'exécution capitale, qui s'avèrera être une comédie macabre, le Major anglais tombera entre les mains du jeune adversaire qui a vu en lui un personnage hors du commun. Et là commence une des relations passionnelles les plus incroyable que le cinéma nous ait offert.

Rapports de force, bras de fer psychologique, domination et refus de la soumission, voilà les règles de fonctionnement de la communauté carcérale de Java où Celliers/Bowie se trouve projeté. Son physique pur, sans tache, indéfinissable, trouve un écho parfait en celui du Capitaine, dont les traits ne reflètent que rarement les conflits intérieurs qui l'agitent. Yonoï symbolise tout le Japon traditionnel, déchiré entre ses cadres de raisonnement archaïques et superbes, et la nécessité d'une guerre dépourvue d'honneur. L'ennemi qui échappe au système de valeurs de la culture nipponne est un ennemi à détruire par tous

UN FILM AVEC DES FLEURS ROUGES, DES PAPILLONS BLANCS, LE MEILLEUR CHANTEUR DU MONDE, UNE MUSIQUE SPLENDIDE, ET UNE REFLEXION BOULEVERSANTE SUR LA GUERRE. C'EST L'ŒUVRE SURPRENANTE DE NAGISA OSHIMA. UNE DECOUVERTE QU'ON N'ATTENDAIT PLUS. C'EST LA REVELATION DE DAVID BOWIE, MERVEILLEUX ACTEUR. C'EST UN VOYAGE INCOMPARABLE DANS LE DOMAINE DU REVE ET DE L'EMOTION. VOYEZ LE FILM AVANT DE LIRE L'ARTICLE, SINON L'ENIGME RESTERA ENTIERE...



les moyens. Cependant, Yonoï le respecte et ne peut s'empêcher d'admirer Celliers. Mais il lui en veut aussi : l'Anglais a subi des brutalités, et représente la honte et les contradictions de l'armée japonaise, le stade où il faut bafouer sa ligne de conduite si l'on veut vaincre. Un renoncement à tout ce qui fait vivre le véritable soldat du Soleil Levant, en somme.

Persuadés de la justesse de leur cause, les orientaux auraient trop souvent tendance à oublier leurs idéaux, comme le Sergent Hara par exemple. Celui-là est un homme du peuple, et ne peut que lutter pour ce qu'il croit. En l'occurrence, il croit ce qu'on lui a inculqué, y compris des choses bien bizarres. On doit se suicider (se faire hara kiri) plutôt que de succomber au déshonneur de la captivité, ou de la défaite. On ne doit pas accorder plus d'importance à la vie qu'à une dévotion totale aux codes des Samouraï. On ne doit enfin pas cesser de harceler son adversaire jusqu'à sa destruction totale. Directives sans merci, qui laissent peu de place à la compassion. Mais ici, pas de compromis. Il n'y a qu'une alternative : la victoire ou la mort.




DAVID BOWIE
FURYO
STARFIX

Un monde de violence et de confusion, où la colère explose sans crier gare

Mel Gibson (Mad Max) et Sigourney Weaver (Alien) deviennent un des plus excitants couples romantiques du cinéma australien dans le nouveau film de Peter Weir. Java et ses mystères, la révolution en Indonésie, des intrigues au club de la presse, et là-dessous, un petit bonhomme de génie qui tire les ficelles et précipite ses marionnettes vers leur destin...

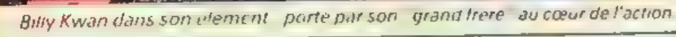
L'ANNEE DE T

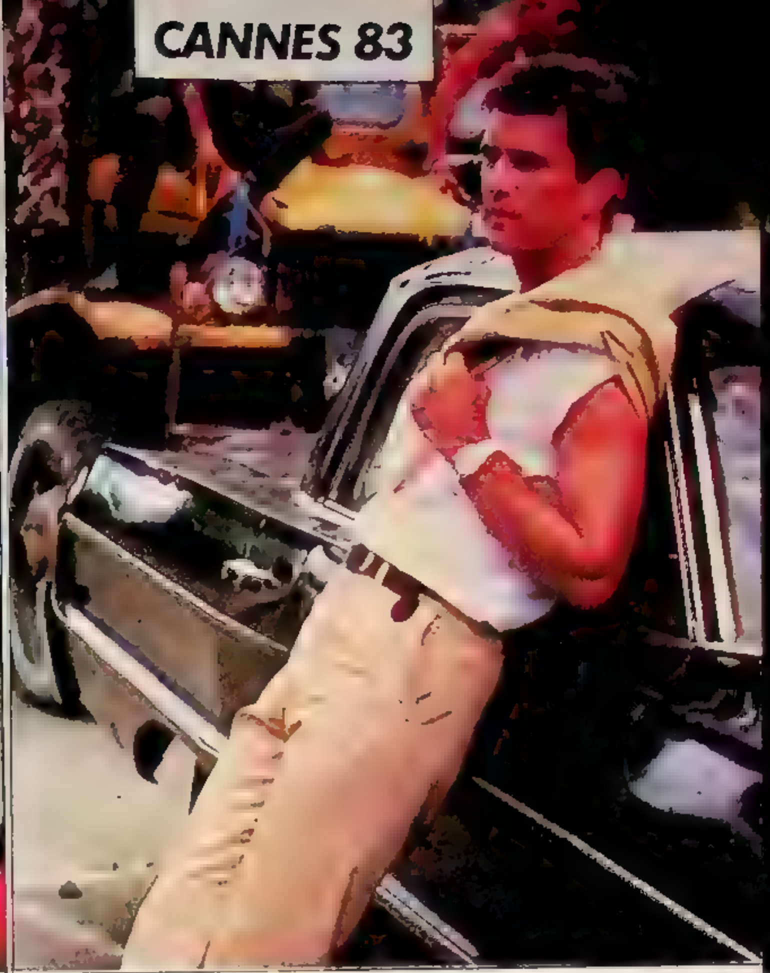
La nuit est tombée sur l'île de Java, la plus vaste des formations émergées de l'archipel indonésien. Quelque part dans son paysage de volcans et de jardins flamboyants, au milieu des arbres oranges, des rizières vertes, et des routes poussiéreuses, le grand théâtre de la vie s'anime. Les anciennes marionnettes bizarrement difformes se lancent dans des aventures complexes... Kresna le Noir, le Roi Kresna, incarnation de Vishnu, qui descend sur terre sous diverses formes, comme celle du cocher du héros Arjuna, et aussi sous la forme d'un nain. Arjuna, le guerrier méditatif, héros plein de faiblesse : égoïsme ou inconscience, qui chez lui viennent du désir et de la colère. Et Arjuna qui sait être pur aime Srikandi, la princesse, symbole de droiture. Semar, le nain grotesque, serviteur d'Arjuna, qui cache sous son apparence torturée un dieu en déguisement... Tous se retrouvent sur la scène illuminée, au son des instruments exotiques,

Sigourney Weaver — *Et le monde bascule dans la démence*









Billy Kwan dans son élément porté par son grand frère au cœur de l'action

Des instants de répit avant la tourmente

OUS LES DANGERS

sous le ciel étoilé de Java : c'est le *Wayang*.

WAYANG

Le vieux Java et sa musique qui rythme le *Wayang*, le grand jeu de l'existence, trouve son opposé parfait dans le Java neuf, et dans sa concrétisation la plus frappante : Djakarta. En 1965, l'Indonésie est en pleine mutation. Sous la direction de Sukarno, guide suprême, le pays change. Envolée extraordinaire vers l'industrialisation, vers un progrès économique fulgurant qui transformerait le visage de cette terre encore ancrée dans le passé? C'est ce que semble dire Sukarno, et sa ferveur enthousiasme les foules. Autour de lui, le peuple s'agite, les esprits s'échauffent.

Et la tension monte : car le *Bung* Sukarno, mentor inégalable et bienfaiteur de ses compatriotes, fait preuve d'un farouche nationalisme. Il exhorte les foules à se retourner contre les Occidentaux et les Anglo-Saxons en particulier. Le colonialisme de l'Empire Britannique n'est pas si loin pour qu'on l'ait oublié... A Djakarta, centre des intrigues politiques et des conflits de pouvoir, Sukarno a proclamé l'ouverture de "l'année de tous les dangers". 365 jours où il sera de rigueur de prendre des risques pour l'amélioration de son pays. Mais si les capitalistes occidentaux sont quasiment chassés d'Indonésie, c'est du côté communiste que les pressions extérieures viennent peser sur les efforts de Sukarno. Chine rouge et Union Soviétique

Seul dans l'écrasant décorum du pouvoir les premières armes de Hamilton





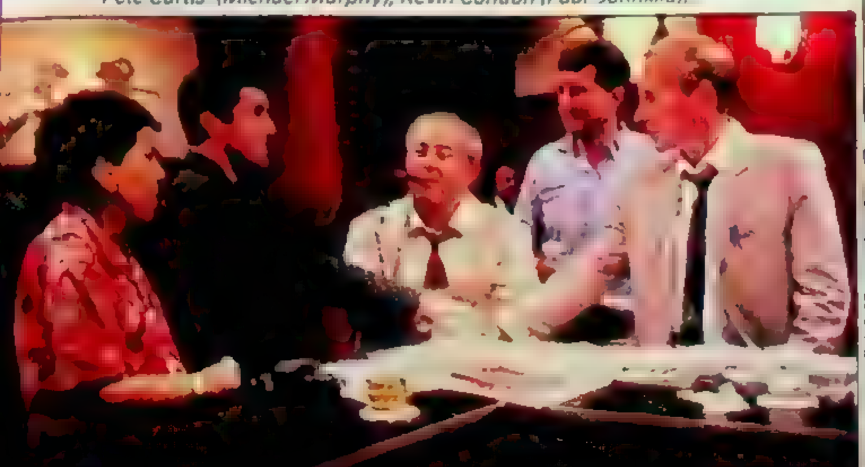
Sous l'œil vigilant de Sukarno, Djakarta traverse sa longue nuit

se disputent l'influence prépondérante sur cette nation à un tournant de son histoire.
A Djakarta, il y a aussi le *Wayang*, mais c'est cette fois un bar qui, comme un théâtre de marionnettes, réunit des personnages hétéroclites. Un lieu qui favorise les échanges et les confidences. Le Wayang, c'est le siège du "club" des correspondants de presse du monde occidental à Java. Au cœur de cette capitale qui fourmille d'anachronismes, où buildings modernes et huttes sommaires coexistent, où une opulence visuelle à la russe cache un caractère foncièrement rétrograde, là se nouent les histoires qui feront la "une" des grands journaux d'Europe et d'Amérique.

SIR GUY ET LE GNOME NOIR

Dans le cercle restreint des journalistes expatriés, chacun tente de faire son boulot le mieux possible. Mais les malheureux correspondants, heureux d'être loin des "morgues" que peuvent être les salles de presse de leurs journaux, comprennent la difficulté de leur mission. Que le monde civilisé est éloigné d'eux ! De l'autre côté des océans, l'importance des nouvelles qu'ils communiquent diminue avec la distance. Et il n'est pas toujours possible d'éviter d'être relégué en 4e colonne de la page 26. Même si un "papier" rend compte des troubles graves qui peuvent secouer l'équilibre fragile d'un pays, il reste un simple article : quelques lignes dactylographiées sur une feuille blanche...
Ce décor et ces gens que Peter Weir a choisis restent dans la continuité d'une œuvre : ambiances d'apocalypse ou de basculement d'un monde vers l'irréel, la folie, la destruction. Le club du *Wayang* rappelle étrangement les passages de "Comme un collégien" de John Le Carré, où le journaliste Jerry Westerby travaillait au sein du clan hystérique des correspondants étrangers à Hong-Kong, et aussi certains chapitres de Graham Greene. Tout est affaire d'exotisme, sinon de dépaysement. L'endroit privilégié où l'information prend naissance est encore plus capital ici : c'est la chute d'un monde qui s'annonce. Et du côté occidental, on le suspecte si peu... Dans le brouillard des jungles tropicales ou des discussions enfumées, l'histoire se noue. Lorsque Guy Hamilton (Mel Gibson, le regard clair, la démarche altière) fait son apparition au *Wayang*, un homme a le coup de foudre pour lui. C'est Billy Kwan (extraordinaire Linda Hunt, qui joue un personnage masculin avec grâce), un minuscule caméraman mi-Australien, mi-Chinois, résident le plus compliqué du

Le Wayang bar, club de la presse de Djakarta où aura lieu la rencontre entre les journalistes blancs : de gauche à droite, Guy Hamilton (Mel Gibson) et Billy Kwan le gnome noir (Linda Hunt) Wally O'Sullivan (Noel Ferrier), Pete Curtis (Michael Murphy), Kevin Condon (Paul Sonnkila).



Le visage de l'ange (Mel Gibson)



Sous le regard des innombrables portraits pris par Billy Kwan, Guy et Jill découvrent l'univers caché de celui qui est le grand marionnettiste

Wayang. Hamilton est l'envoyé de l'Australian Broadcasting Service. Mais ses liens avec Billy dépasseront leur origine commune : les circonstances feront d'eux des frères.

GUY HAMILTON

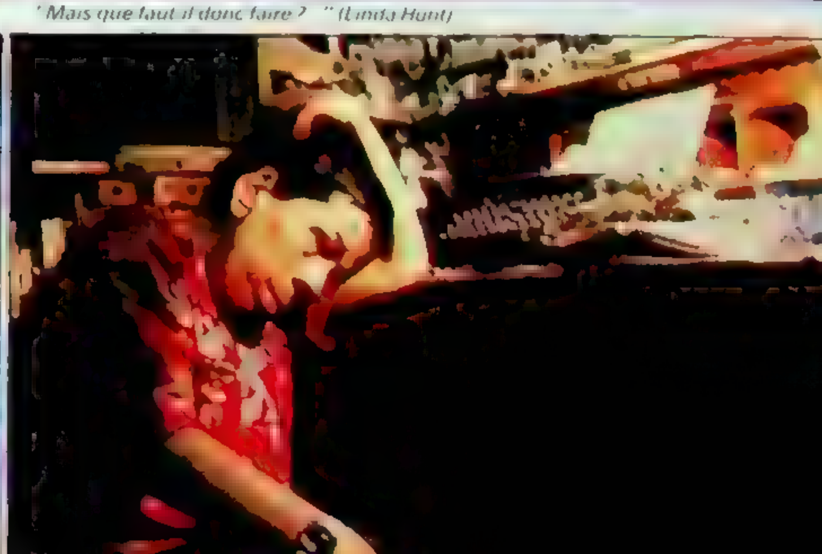
L'homme qui saute sur sa dernière chance a une lourde responsabilité. Hamilton n'est pas si vieux que ça, mais le métier de journaliste vous enferme vite. S'il échoue dans son travail à Djakarta, il sera enterré en Australie dans un poste soporifique et, pire, inactif. Grâce a Billy, il va contacter les figures influentes du gouvernement indonésien, se voir ouvrir des portes jalousement gardées, faire son job au milieu des émeutes et des manifestations, et devenir, peut-être, le meilleur journaliste de Java.
La beauté corruptible d'Hamilton le rend imparfait. C'est le héros que Billy a toujours cherché, le frère qu'il a voulu avoir, l'homme qu'il souhaiterait être. Mais Hamilton est pur au fond de lui-même, bien que parfois aveuglé par sa carrière et son amour des *News*. Son intégrité, sa détermination, feront de lui une marionnette moins docile que Billy ne l'aurait cru.

BILLY KWAN

Par sa taille et son appartenance a nulle race précise, Billy est l'homme des compromis. Jamais on ne l'acceptera complètement. Pourtant son physique peu enviable lui permet d'être bien plus intelligent que ceux qui l'entourent, sans attirer leur jalousie. Billy est un joueur, mais surtout un manipulateur. Profondement attaché aux anciennes traditions de Java, il anime son propre *Wayang*, photographiant tous et toutes, catégorisant les individus, rangeant ceux qui l'entourent dans ses dossiers personnels. Billy aime l'image, et son travail, donc. Capturer le monde ou il évolue le passionne. La misère et la pauvreté ambiante de Djakarta le torturent, mais Sukarno le fascine. Il prend ce "champion du peuple" pour un véritable messie, et refuse les contradictions manifestes de l'Indonésie : monuments et taudis, palais et haillons. Son admiration pour Sukarno n'a d'égale que sa compassion pour Ibu, femme pauvre qui symbolise pour lui tout le malheur du peuple. Billy soigne Ibu et son fils, se projette dans Hamilton, et brasse les destinees des autres. Ainsi, il poussera Guy Hamilton vers Jill Bryant, sa "Jilly" qu'il aime lui aussi. Billy déborde de sentiments et de subtilité mais est emprisonné dans un corps trop étroit. Il vit par procuration, un rêve perpetuel.



Hamilton et Jill : un bonheur fugitif



"Mais que faut-il donc faire ?" (Linda Hunt)

Occidentaux et Indonésiens face à un futur incertain

JILL BRYANT
Sigourney Weaver est Jill, encore plus belle que dans *Alien,* et rappelle à certains instants fugitifs Ann-Margret en plus élancée. Son personnage s'est beaucoup affiné dans l'adaptation cinématographique du roman, où elle avait un rôle bien plus commercial et conventionnel. Ici, sa noblesse d'âme et son charme ne sont pas dénaturés. Elle aimera Billy et Guy Hamilton, et son cœur ne le lui pardonnera pas. L'histoire d'amour de Jill et Guy est aussi l'occasion de quelques-unes des scènes romantiques totalement renversantes, visuellement et émotionnellement. Ouf !

APRES LA CHUTE
La fin du récit est trahison, désillusion, et triomphe. Les événements se précipitent, la mise en scène décolle, stupéfiante de virtuosité. Beauté plastique des plans et des compositions, couleur lumineuse et parfaitement maîtrisée, travail de caméra ambitieux mais contrôlé. Les fils de l'intrigue se mélangent pour se rompre, l'amplitude historique du sujet reprend ses droits. Lorsque l'univers sombre dans la démence, reste-t-il encore place pour la sauvegarde individuelle? *Wayang* : dans l'Indonésie du mystère, chacun a joué son rôle, pantins et dieux, ceux qui ont cru et ceux qui n'espéraient plus. Et bien sûr, tout s'éclaire.

Guy était Arjuna. Billy, Semar. Jill, Srikandi. Et Kresna n'aura existé que l'espace d'un instant, communion impossible du héros et du gnome, vision imaginaire d'un monde perdu à jamais...

La scène illuminée s'est éteinte. Les instruments se sont tus. La nuit chaude enveloppe Java, et au ciel montent les étoiles. La pièce est terminée : c'est le *Wayang.*

DOUG HEADLINE

L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS (The Year of Living Dangerously) Australie, 1982. R : Peter Weir. PR : James McElroy. SC : David Williamson, Peter Weir, C.J. Koch ; d'après le roman de C.J. Koch. PH : Russel Boyd. DEC : Wendy Weir, Herbert Pinter. MUS : Maurice Jarre. MONT : Bill Anderson. 115'. Avec : Mel Gibson (Guy Hamilton), Sigourney Weaver (Jill Bryant), Linda Hunt (Billy Kwan), Michael Murphy (Pete Curtis), Noel Ferrier (Wally O'Sullivan), Bill Kerr (Colonel Henderson), Bembol Roco (Kumar), Domingo Landicho (Hortono), Kuh Ledesma (Tiger Lily), Paul Sonnkila (Kevin Condon), Norma Uatuhan (Ibu)

L'ange désabusé (Mel Gibson)



Une romance idyllique ? (Sigourney Weaver)



Devant la trahison, la solution du désespoir

Peter Weir, magicien et esthète

THE WEIRD TALES OF PETER WEIR...

Lorsque sortit *Picnic at Hanging Rock*, on pouvait lire à peu près ceci sur les affiches : "Le jour de la Saint-Valentin, en 1900, un groupe de jeunes filles partirent pour une excursion à Hanging Rock. Certaines ne devaient jamais revenir." Ce type de phrase, traditionnel dans la publicité, aguiche le client en lui livrant l'énigme initiale que le film se fera un plaisir de dénouer progressivement. Seulement, ici, le spectateur ignorait que ces quelques lignes lui révélaient non pas le point de départ, mais l'*intégralité* de l'histoire. Certaines des jeunes filles ne devaient effectivement jamais revenir, mais on ne saurait ni le pourquoi ni le comment de l'affaire.

Ce mépris des conventions narratives traditionnelles n'aurait pas été très original. Godard et quelques autres avaient déjà montré le peu de cas qu'ils faisaient de "l'histoire" dans un film - si *Picnic* ne s'était appliqué à garder dans sa forme extérieure toutes les apparences d'un scénario classique. Décors, milieu, conditions de la disparition étaient examinés avec toute la rigueur d'un roman policier "à l'ancienne", et, jusqu'à la dernière minute, le spectateur non prévenu pouvait espérer qu'on lui offrirait une "solution". Mais Peter Weir lui refusait ce plaisir pour lui en offrir un autre - celui précisément de l'inexplicable. De la magie. Les jeunes filles de *Picnic* avaient disparu de la même façon que disparaissent les pigeons d'un prestidigitateur. Rationnellement. Sous nos yeux. Mais en défiant précisément notre raison et nos sens.

Cette subversion tranquille devait se retrouver dans tous les films de Weir. *La dernière vague* partait d'un fait divers pour rejoindre progressivement l'univers fantastique d'une prédiction religieuse aborigène annonçant la venue d'une vague devant submerger l'Australie. Et là encore, l'incertitude demeurait jusqu'au bout : si l'on voit bien cette vague dans la séquence finale, Peter Weir déclare aujourd'hui qu'il n'est toujours pas sûr d'avoir eu raison de la montrer. Il l'a de toute façon montrée d'une manière telle qu'un doute subsiste sur sa réalité.

Ce refus de clore un récit, et plus généralement de donner un sens aux événements, s'affirme même dans les films "historiques". *Gallipoli* s'inspire volontairement d'un épisode *absurde* de l'histoire militaire australienne, et *L'année de tous les dangers* se situe autour d'un événement - la chute de Sukarno en Indonésie en 1965 - qui, vingt ans après, reste toujours rempli de mystère.

Significativement, à la manière des héros de western qui sèment la confusion dans les villes où ils débarquent pour s'en aller immédiatement après, le héros incarné par Mel Gibson passe à côté de cela même pour quoi il était venu à Djakarta. Chance extraordinaire pour un journaliste ambitieux, il arrive sur les lieux alors qu'un putsch se prépare... mais il repart au moment même où le putsch se met en marche, perdant le *scoop* dont il rêvait depuis si longtemps.

En fait, comme l'avocat de *La dernière vague*, il a entre temps découvert autre chose, la réalité, au sens où nous l'entendons traditionnellement, lui ayant servi de tremplin pour accéder à une autre réalité, celle de l'imaginaire. Et Weir peut se déclarer, non sans prétention, mais non sans justesse aussi, créateur de mythes. D'univers où les mots deviennent plus importants que les choses.

FREDERIC ALBERT LEVY



Les fragments d'une joie futile, l'oubli par l'inconscience feinte (Mel Gibson, Paul Sonnkila, Michael Murphy, Noel Ferrier.)

L'ENFER DES ARMES

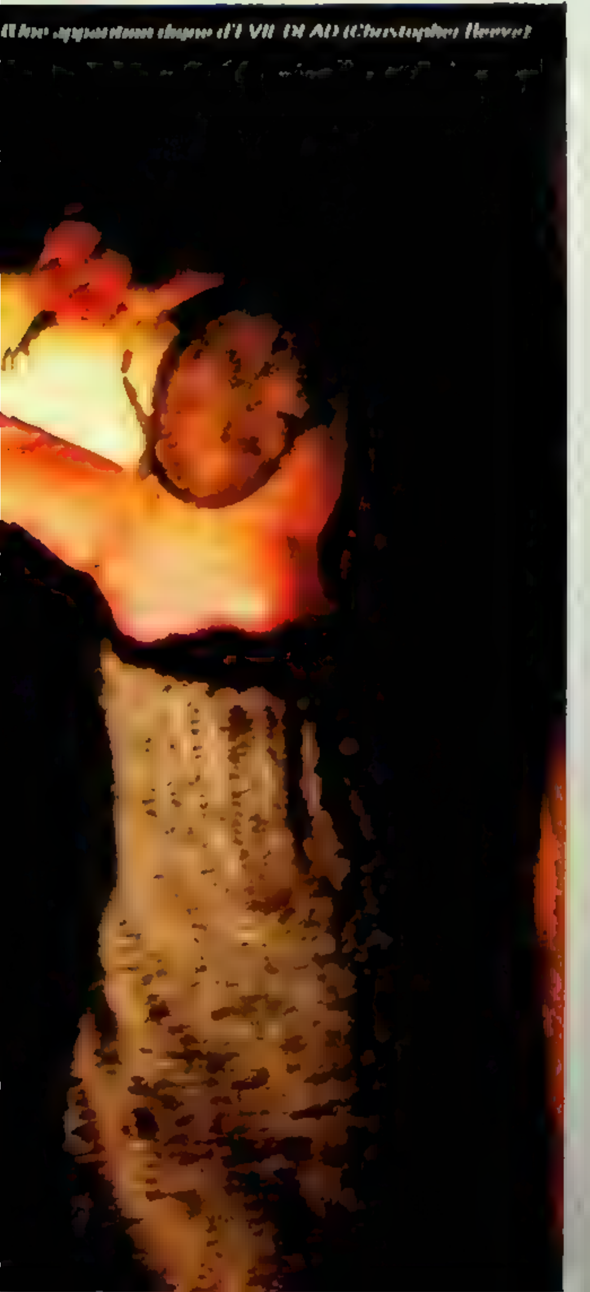



PIEGE MORTEL
CHRISTOPHER REEVE
ET MICHAEL CAINE
S'AIMENT D'AMOUR TENDRE
... POUR MIEUX SE DÉTRUIRE
DANS LE NOUVEAU SYDNEY LUMET.


E MORTEL PIEGE MORTEL PIEGE MO
TEL PIEGE MORTEL PIEGE MO
E MORTEL PIEGE MORT
TEL PIEGE MOR
MORTEL

PIÈGE MORTEL





Une apparition digne d'EVIL DEAD (Christopher Reeve)

Sydney Bruhl (Michaël Caine), auteur de théâtre en pleine dégringolade, tente désespérément de reconquérir le succès de ses premières œuvres policières. Ne pouvant se résoudre à vivre de la fortune de sa femme Myra (Dyan Cannon), il songe à s'associer avec l'un de ses anciens élèves, Clifford Anderson (Christopher Reeve) qui vient de lui envoyer un manuscrit dont la mise en scene devrait connaître une gloire justifiée. Mais le meurtre d'Anderson ferait renaître totalement le talent de Bruhl. Il assassine donc celui-ci avec l'accord de sa femme. En fait, tout ceci n'est qu'une manœuvre destinée à ressusciter Anderson sous les yeux de Myra, malade cardiaque, qui succombera brusquement à une attaque. Les deux hommes, homosexuels et amants, n'ont plus qu'à mettre en œuvre leur creativité mais leur fourberie et leur ambition égoiste seront attisees par l'arrivée de deux nouveaux personnages, la voisine et voyante Helga Ten Drop et le conseiller de Bruhl, Porter Milgrin. Le denouement de l'intrigue aura lieu dans une suite de rebondissements aussi inattendus que ceux creés par Bruhl.

On le voit, l'avant dernier film de Sydney Lumet, inspiré d'une piece à succès d'Ira Levin (celui qui fit un bébé à Rosemary et des garçons venant du Brésil) réalisé avant l'excellent *The Verdict* renoue avec une tradition chère au metteur en scène de *12 Hommes en Colère* ou *Un Après-Midi de Chien* *Death Trap* réunit en effet certaines constantes : le lien unique de l'action, ici la maison du romancier comme la salle de débat de *Twelve Angry Men* ou la banque de *Dog Day Afternoon*, un nombre réduit de protagonistes dont les actions sont étroitement liées, une trame solidement ficelée et une série de renversements de situation tout à fait theâtraux.

Apres s'être intéressé au domaine policier dans tous ses aspects (juridique avec *Douze Hommes en Colère, Le Prince de New York,* et *The Verdict ;* traditionnel avec *Le Crime de l'Orient Express* et *Le Gang Anderson ;* social avec *Serpico*) Lumet se livre ici à un exercice de style du divertissement policier qui évoque la grande réussite de Joseph L Manckiewitz, *Le Limier.* Ressemblance accentuée par la présence dans les deux films de Michaël Caine qui y incarne un personnage quelque peu similaire. On note aussi une certaine analogie dans la conception des décors, ceux victoriens du *Limier* étant aussi personnalisés et significatifs que l'intérieur chaleureux et campagnard de *Piège Mortel.* La présence de la collection d'armes dans une dépendance de la pièce principale constitue un point de repère à l'action et à son développement. Nombreuses sont celles qui participeront au déroulement de l'intrigue et à sa logique. Des décors parfaitement utilisés soutenus par des éclairages d'une qualité irréprochable soutiennent une intrigue dont Lumet dit lui-même qu'elle est l'élément essentiel du film, auquel la mise en scène et l'interprétation sont intégralement subordonnées. Une optique sans aucun doute honorable mais qui donne parfois une impression de vide tant ce mécanisme paraît bien huilé. Impression très vite dissipée grâce au talent deployé par les acteurs.



Michael Caine (Sidney Bruhl)

Michaël Caine confirme ses immenses facilités dans un rôle de vieille tante sur le retour (il était déjà un homosexuel tourmenté dans *Pulsions* de De Palma) et manifeste dans ce film un cynisme teinté de paranoïa. Christopher Reeve prouve la diversité de ses capacités de composition, après avoir endosse l'habit de *Superman* et celui de *Monsignore,* il compose un rôle de jeune éphèbe dont la cupidite dépasse toute morale. Dyan Cannon amuse beaucoup pendant la première partie du film en épouse hystérique et servile, objet de manigances dont elle ignore les terribles desseins. Irène Worth se taille une belle part de la distribution, son personnage d'extralucide reste un mystère pour le spectateur jusqu'au surprenant final.

L'enchainement implacable de cette mécanique policière et criminelle, malgré sa vraisemblance et les sentiments caustiques qui la meublent, reste malgré tout empreinte d'humour et parvient à nous surprendre constamment.

La morale bien sûr, ne s'en sort pas indemne et le baiser que se donnent M. Caine et C. Reeve au milieu du film scandalise, paraît-il, l'Angleterre bien pensante. Quant à la scène de résurrection de C. Reeve, faisant irruption à travers la fenêtre elle surprendra tous les amateurs de "Gore" par sa similitude avec la fin terrifiante de *Evil Dead.*

Death Trap est assurément un film intelligent et brillant qui vous fera bondir (j'ai vu dans la salle des gens s'accrocher aux accoudoirs), et rire sans jamais vous ennuyer. Un travail d'orfèvre du à ce fantastique artisan qu'est Lumet, il travaille vite et bien et ponctue régulièrement sa filmographie de chefs-d'œuvre. Je lui préfère toutefois l'émotion et la profondeur du sujet de *The Verdict* emporté de bout en bout par la performance de Newman.

HERVÉ DEPLASSE

FICHE TECHNIQUE .

PIEGE MORTEL (Death Trap).
U.S.A. 1981 PR : Burt Harris for "Warner-Columbia Film". R : Sidney Lumet. SC : Jay Presson Allen (d'après la pièce d'Ira Levin). PH : Andrzej Bartkowiak. MUS : Johnny Mandel. SFX : Brian Ferren. DEC : Edward Pisoni. MONT : John J. Fitzstephens. 116'. DIST : Warner-Columbia. Avec : Christopher Reeve (Clifford Anderson), Michael Caine (Sydney Bruhl), Dyan Cannon (Myra Bruhl), Irène Worth (Helga Ten Drop), Henry Jones (Porter Milgrim).

STAR SUBURB

Grand Prix du court-métrage à Avoriaz cette année, ce film de science-fiction, tourné en 16 mm cinémascope, est l'œuvre d'un jeune auteur formé à l'école du super 8. Actuellement Star Suburb bénéficie d'une distribution en salle en complément de programme d'Atomic Café[1].

(1) Sur Paris nous vous conseillons plus particulièrement la salle St-Séverin pour la qualité de sa projection.



Extraits de la revue que feuillette Mireille.



Mireille, 12 ans. En vérité, Caroline Appere, 19 ans, 1,35 m, et une interprétation remarquable.



Le téléphone vidéo.

Dans l'immeuble français d'une banlieue galactique, Mireille, petite fille insomniaque, est inquiétée par d'étranges bruits et lumières. Flanquée de son chaton mutant, elle erre de ci de là dans le minuscule appartement encombré de gadgets bizarres. Bientôt, par la fenêtre de la cuisine, elle aperçoit un aéronef de la RK 2, station de radio ambulante. Sur les ondes, la voix de l'animateur américain se fait entendre : "Nous sommes devant l'immeuble français. Nous avons repéré une fenêtre allumée. Si cette personne nous entend, elle peut nous appeler pour remporter le gros lot". Mireille tente de les contacter, mais en vain. Le téléphone vidéo a été déconnecté car la famille, trop infortunée, n'a pu faire face aux dernières factures.

LA BANLIEUE DES ETOILES

1. UN NOUVEAU REGARD

Finis les affrontements armés entre vaisseaux intersidéraux. Dans ce film l'espace n'est plus un lieu de guerres perpétuelles mais le nid d'une société semblable à la nôtre, société quelque peu décadente par son désir toujours plus pressant d'évasions à bon marché. Stéphane Drouot a su savamment imbriquer l'insolite dans le quotidien pour donner naissance à un film d'une grande originalité. Parfois, le climat étrange engendré par les décors sordides, les éclairages au néon intermittants et la photographie en noir et blanc très contrastée, rappelle certains moments d'*Eraserhead*. D'ailleurs la mascotte difforme de Mireille constitue un pendant au monstrueux rejeton du couple du film de David Lynch. Toutefois, malgré l'admiration que Stéphane Drouot voue à ce cinéaste, il estime que l'intérêt de son film est ailleurs : "Dans *Star Suburb* je voulais, avant tout, jouer avec certains codes de la science-fiction américaine ; à savoir le cinémascope, les dialogues en anglais, les maquettes et les effets spéciaux.



Un décor construit dans l'appartement du réalisateur.

2. LE PARADIS DU BRICOLEUR

La mise en chantier d'un tel projet, eu égard au budget limité, était une véritable gageure. Pendant le tournage, l'équipe dut constamment faire preuve d'invention, éprouvant des techniques artisanales relevant du système D. Mais, au bout du compte, le résultat est surprenant.

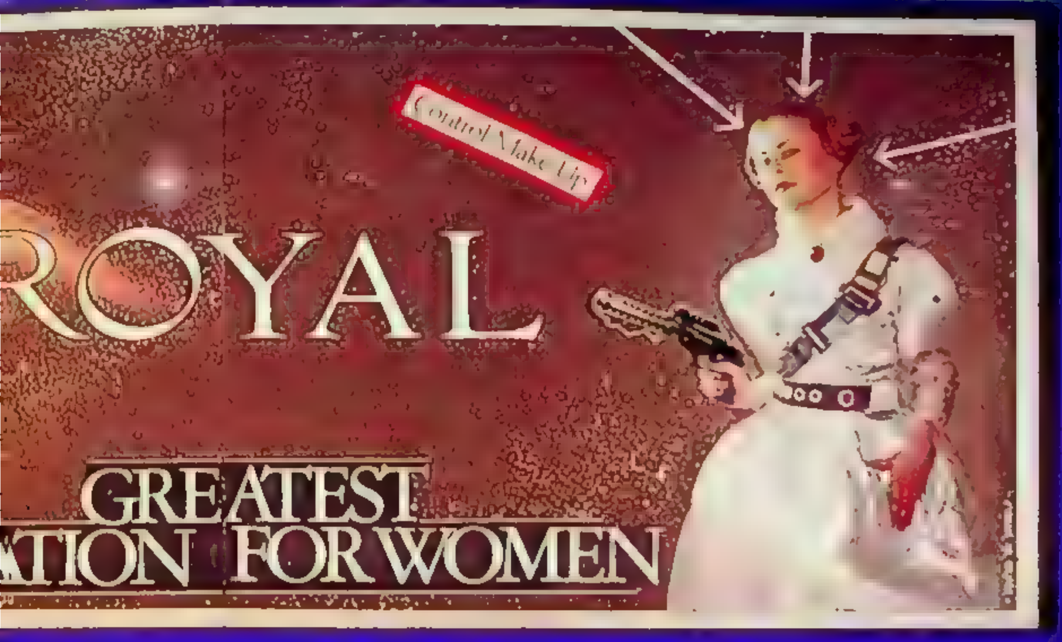
"Nous n'avions pas les moyens de faire du vrai cinémascope", explique l'auteur. "Nous nous sommes donc procuré une Beaulieu 16 mm puis l'avons dotée d'un anamorphoseur de projecteur. Cette fabrication maison ne simplifiait pas le travail de cadrage puisqu'on voyait dans le viseur une image comprimée. En outre, la mise au point devait se faire en tournant deux bagues simultanément, chacune en sens inverse".

Les éléments miniatures, comprenant les H.L.M. en suspension, les fonds étoilés et le vaisseau spatial, ont, en revanche, posé moins de problèmes. En guise de H.L.M., ils collèrent des photos d'immeubles banlieusards sur de grandes boîtes en carton. Celles-ci étaient de dimensions différentes de façon à pouvoir créer un alignement en perspective forcée. Les étoiles n'étaient autres que des trous d'épingles pratiqués dans des feuilles de papier Canson noir placées devant des projecteurs. L'aéronef, quant à lui, aurait de quoi faire tomber dans le coma un technicien de la NASA. Sa forme générale a été exécutée en balsa puis recouverte d'appendices innombrables allant du domino à la capsule de bouteille en passant par le fil électrique et l'engrenage de réveil. A l'intérieur, une lampe rouge illuminait les divers habitacles et enseignes.



Ses mouvements proprement dits étaient contrôlés par un système fort sophistiqué. Stéphane Drouot nous en dévoile le principe : "La maquette était montée sur un bras de levier qui permettait de lui faire effectuer des montées et des descentes. On devait continuellement s'arranger pour que l'aéronef cache son support à la caméra".

C'est sans doute la construction de l'appartement futuriste qui a constitué le point le plus pittoresque du "making of" *Star Suburb*. Tourner dans un vrai studio n'était, bien sûr, pas envisageable. Le réalisateur se résolut donc à réaménager son propre appartement, y apposant des pans de décors par-ci, des tuyauteries par-là, mettant les lieux sens dessus dessous au point de les rendre méconnaissables. "Durant cette période tout ce qui nous passait sous la main était bon pour figurer dans le décor : polystyrène, aggloméré, draps, grilles métalliques. Nous faisons, bien sûr des expéditions au BHV et au supermarché du bois, mais c'est aux "puces" et dans les décharges municipales que nous avons trouvé les accessoires les plus intéres-



Ces publicités, d'une grande originalité, ont été conçues par Stéphane Drouot lui-même.

que la jeune fille, fascinée par les photos publicitaires d'une revue et la vie allechante qu'elles proposent, s'imaginera être a la place du mannequin

4. VERS L'ANTI-NOUVELLE VAGUE

Si le budget de *Star Suburb* paraît faible pour un film de science fiction, il demeure élevé par rapport au montant habituel de bon nombre de courts métrages. L'auteur avoue que sans l'apport financier important d'Ulysse Laugier, ce projet n'aurait jamais vu le jour. En effet ce milieu, qui doit servir théoriquement de tremplin pour les auteurs de demain, possède très peu de producteurs courageux. L'absence de débouchés commerciaux fait que les détenteurs de capitaux s'aventurent rarement dans ses eaux. Ceci est bien regrettable. "Dans le court métrage, nous dit Stéphane Drouot, s'annonce une génération de jeunes cinéastes anti nouvelle vague, férue de fantastique et de SF. Ce sont ces réalisateurs tels que Jean Manuel Costa, Frédéric de Foucault, Marc Caro, Jean Pierre Jeunet qui pourraient bien faire renaître un cinéma depuis longtemps oublié en France"

sants. Ainsi, des ustensiles tels que becs de gaz et fers à friser, souvent détournés de leur fonction habituelle, ont pu contribuer à donner au film un style mi rétro mi futuriste."

Parfois, lorsqu'il manquait de place, il a fallu trouver des solutions. "La chambre des enfants, nous dit-il, était dans notre salon. C'était un tout petit caisson. Et on avait un système de cloison qui se retournait pour permettre de la transformer en chambre des parents. Il y avait deux décors en un en quelque sorte. Dans l'ensemble, les décors étaient si étriqués que l'on avait tout juste de quoi faire rentrer la comédienne, le cameraman et l'assistant opérateur. Et quand la caméra effectuait de longs déplacements dans l'appartement, il fallait être au moins cinq pour faire le point. Chacun était posté dans un coin stratégique et modifiait la position de la bague lorsque la caméra lui passait devant."

3. DU NOIR ET BLANC EN COULEURS

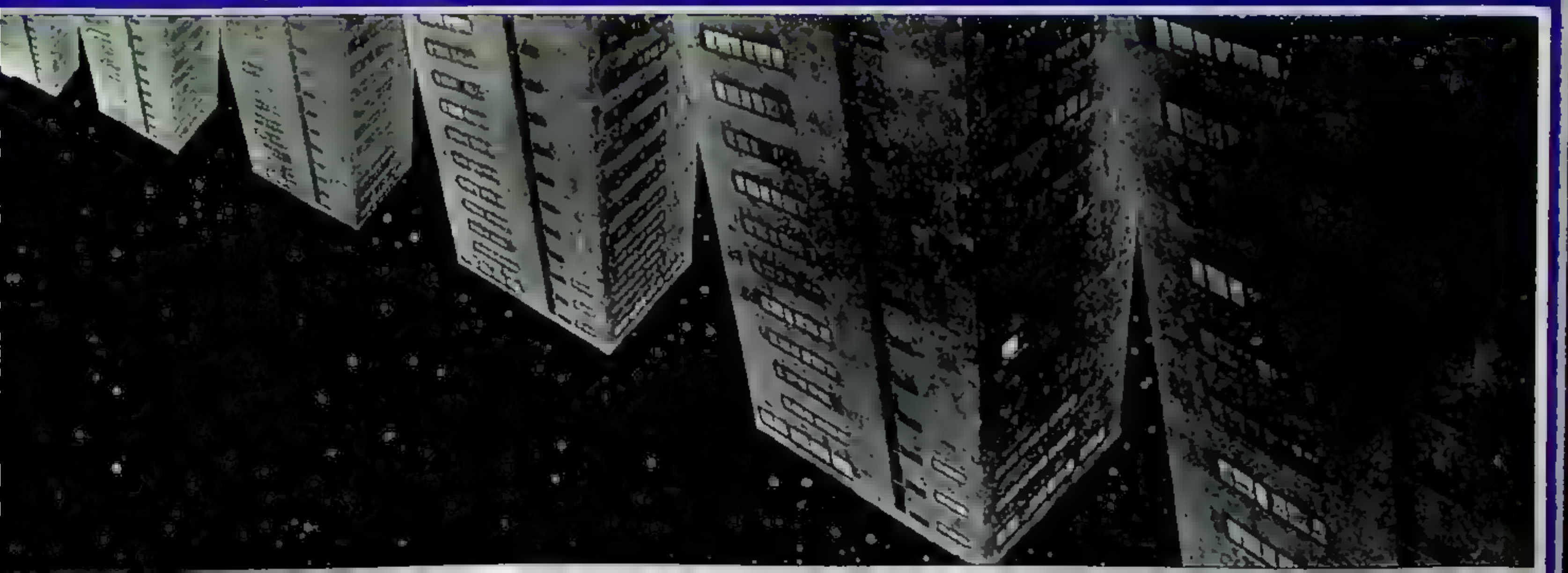
Les décors de *Star Suburb* ne comportaient aucune couleur. Tous les éléments étaient dans des tons noirs, blancs ou gris. "Logique" me direz vous puisque le film a été tourné en noir et blanc. Eh bien pas tout à fait. Certains plans du film (je vous l'avais caché) ont été tournés en couleurs. L'effet de ces images est saisissant car, dans le décor noir et blanc se détache tout à coup un unique élément coloré, en l'occurence le faisceau jaune vif de l'aéronef. Stéphane Drouot explique ce choix : "La couleur symbolisait pour moi la présence du pouvoir et de l'argent et contrastait avec le noir et blanc sordide du décor de Mireille". A ce même titre une séquence entièrement en couleurs intervient lors





D'un décor en noir et blanc, surgit soudain un éclairage jaune vif.

Des immeubles en suspension dans l'espace.



L'équipe technique en plein tournage pour Mortelle Randonnée. Dynamisme du cinéma..



TROIS MOIS APRES LA SORTIE DE *MORTELLE RANDONNEE,* CLAUDE MILLER A BIEN VOULU, FAIRE AVEC NOUS, LE POINT SUR SA CARRIERE.

CLAU

« L'ENFANCE, C'EST UNE PETITE

DE MILLER MORTELLE RANDONNEE

OITE D'ALLUMETTES QU'ON TRANSPORTE TOUTE SA VIE DANS SA POCHE



A l'heure où je tape cet article, je sais, par avance, que la plupart de ceux qui auront ce *Starfix* 5 entre les mains n'auront pas vu *Mortelle Randonnee*. Honte sur eux ! Mais à quoi ça peut donc bien servir que des metteurs en scène *français* se defoncent à faire des films de classe internationale si les spectateurs restent des imbeciles ?
Alors vous allez gentiment poser ce *Starfix*, prendre un peu de fric, mettre quelque chose de chaud, sortir dans la rue et vous diriger vers le cinéma le plus proche où il vous sera possible de voir le dernier Claude Miller. Après, après seulement, vous serez en mesure de lire ce papier.

pour moi, mortelle randonnée est un film tout aussi personnel que la meilleure façon de marcher :

Etonnante, la carrière de Claude Miller. Etonnante et Classique tout à la fois. Classique parce que sa formation est tout ce qu'il y a de plus traditionnelle pour un cinéaste français
« J'ai fait l'IDHEC et après avoir fait mon service militaire au Service Cinématographique des Armees, j'ai commencé à faire de l'assistanat. J'ai donc ete assistant pendant une dizaine d'annees sur énormement de films avec des cineastes très variés : Godard, Truffaut, Bresson, Demy et plusieurs autres encore. Comme j'avais également envie de faire des films en tant que réalisateur, j'ai, durant la même période, réalisé trois courts-métrages. J'ai ensuite réussi à monter La Meilleure Façon de Marcher. »
On connaît la suite : Le succès commercial de ce premier film, l'échec de *Dites lui que je l'aime*, le succès de *Garde à Vue* et l'échec relatif de *Mortelle Randonnée.*
Si l'on compare avec ceux de Beineix ou de Annaud, les débuts de Miller sont tout aussi classiques : Assistanat et court-metrage, court-métrage et assistanat. Et ainsi de suite jusqu'au premier film, dix ans au moins après leur entrée dans le métier. A croire que les producteurs français, à la différence des américains, sont incapables de faire confiance à de très jeunes metteurs en scène...

Mais si ce système hyper-sclérosé peut généralement briser la spontanéite, la vitalité des réalisateurs, il en est quelques-uns qui parviennent malgré tout à préserver leur univers, leur poésie. Claude Miller est de ceux-là. En ce sens, sa carrière est tout à fait surprenante car, d'un petit, tout petit, budget comme *La Meilleure Façon de Marcher* à une grosse production comme *Mortelle Randonnée*, il fait preuve d'une constance dans son style et ses préoccupations, d'un refus des concessions commerciales tout a fait exceptionnels
« Le premier film que j'ai fait était très personnel. Mais les trois films que j'ai réalisé ensuite sont aussi tres personnels, même s'ils sont plus ambitieux. Ils sont tout simplement devenus plus amples du simple fait que je commence a être plus connu. Pour moi, Mortelle Randonnée *est sincerement un film tout aussi intime que* La Meilleure Façon de Marcher
Le seul critère que j'ai quand j'attaque un projet, c'est mon propre jugement. Il faut qu'une histoire me plaise. A partir de ce moment-là, j'ai l'espoir qu'elle va plaire à un maximum de gens. Quand j'ai lu par exemple le sujet de Mortelle Randonnée *je me suis rendu compte que c'était un sujet très particulier, tres original. Mais je me disais en même temps que cette histoire était magnifique, émouvante. »*



Claude Miller explique à un figurant comment voler dix sacs à son client aveugle

A priori, *Garde à Vue* semblerait déroger à la règle, puisqu'il a toujours été présenté comme un travail de commande. Mais il n'en est rien.
« Bien sûr, Garde à Vue *est un travail de commande. J'ai été le sixième metteur en scène à m'atteler au projet et les producteurs avaient contacté Ventura, Serrault, Schneider et Audiard bien avant moi. Mais cela n'a aucune importance, parce que si j'avais moi-même découvert le roman* A Table *qui a ser-*

en scène. Il prend racine dans la réalité, loin des créatures de *Suspiria* et *Inferno*, brûlant dans leurs palaces. *Ténèbres* est un exorcisme concret !"

Cette démesure et cette foi dans l'aménagement d'un cinéma total seraient dangereuses et même répréhensibles si Argento ne canalisait la violence qui en résulte. Son dernier film agit en vase clos, celui de la salle. Aucun risque de fuite ! Le défoulement est optimum car il renvoie toujours au public. C'est d'ailleurs le point d'orgue d'un scénario qui amène naturellement le spectateur, émoustillé par l'énigme et soucieux de la résoudre, à s'identifier au héros. Mais pas n'importe quel héros ! Ravagé par le doute quant à sa propre normalité, celui-ci vit son enquête comme une descente aux enfers. Les siens ! Et avec ce personnage, c'est le public qui se retrouve aux prises avec ce qu'il a libéré. Les films de Argento sont bel et bien des soupapes de sécurité à un ennui de société qui stimule la réapparition des pires démons idéologiques. Les invoquer pour mieux les juguler, telle est la thérapeutique de choc préconisée par le cinéaste. "Si mes films sont à mon niveau des manifestes politiques, ils n'affichent pas de messages simplistes. Ce n'est pas à moi de dire aux gens ce qu'ils doivent faire. Ils doivent le ressentir, le déduire de leurs propres réactions. J'écris mes films en transes et il est difficile, même pour moi, de les analyser."

les rêves qui consument

Avec *Ténèbres*, Dario Argento clame à nouveau "Bienvenue aux fantasmes sanglants de ma mémoire" mais l'incident survenu à Los Angeles (menaces téléphoniques de la part d'un admirateur de *Suspiria* – cf Starfix Nº 1) a comme donné le coup de pouce à une formidable audace. Tout ce que l'on peut dire de la révélation de *Ténèbres* sans déflorer un suspense d'enfer, c'est qu'elle est la plus insensée, la plus désespérée qu'ait connu le polar sous toutes ses formes. En un mot, elle est ULTIME. Vous verrez bien par vous-même ! L'obsession nouvelle d'une lumière omniprésente en dit suffisamment long sur cette manière d'abattre les cartes. *Ténèbres* est donc un nouveau commencement pour l'auteur. Et, c'est aussi un défi lancé à ceux qui ont malmené Argento et jeté l'anathème sur son inspiration macabre et brutale. Le film n'en a été que plus attaqué. "Les quotidiens italiens se sont évidemment acharnés sur *Ténèbres* parce que ce sont des vieillards qui y travaillent. Cela me procure néanmoins une grande joie. Je me dis que je suis sûrement sur la bonne voie pour les déranger autant. Chaque fois que j'ai eu l'occasion d'exprimer un avis sur mon œuvre, je n'ai pas hésité à écrire : "Attention, critiques, vous êtes mes ennemis et je compte bien que vous le restiez pour que je puisse continuer à faire des films qui plaisent. Je vous en prie, ne faites pas de moi un Maître. J'apprécie d'autant plus vos insultes que les films que vous aimez ne sont pas ceux que j'aime". A vrai dire, je pense que la critique italienne est une émanation des structures officielles, du conformisme bourgeois... Et s'il y a bien une chose que je n'apprécie pas, c'est la tendance politique qui existe en Italie et qui m'a attaqué dans mon travail, dans ma vie privée. Certaines personnes croient que je suis fou; elles n'ont rien compris."

Etre un auteur a rarement représenté un tel engagement, une telle souffrance chez un autre que Dario Argento. Dévoré par une création qui tient à la fois de l'inexplicable, d'une inhumaine lucidité et de la magie, il rêve déjà à de nouveaux brasiers. Pour mieux se consumer... "Il n'y a plus aujourd'hui de réalisateurs responsables qui ne soient producteurs au fond d'eux-mêmes. Les deux tâches sont très mêlées à mes yeux et, lors de mon expérience sur *Zombi/Dawn of the dead*, j'ai investi une large part de ma créativité. Avec Romero, nous réfléchissons à un projet dirigé non par nous mais par un jeune auteur que nous aimons particulièrement. Nous avons pensé à Landis, à Dante mais aussi à Don Coscarelli dont j'ai découvert tardivement *Phantasm* qui est une œuvre insensée, exceptionnelle, vraiment intelligente. J'ai également un projet de film fantastique avec de nombreux effets optiques que je serais vraisemblablement obligé de réaliser aux USA. Et puis il y a évidemment le troisième volet du Cycle des Mères mais j'attendrai le temps qu'il faudra, le flash qui lancera le film. J'attendrai peut-être des années entières comme Romero a attendu pour faire *Zombi* et attend toujours de réaliser la suite *Day of the Dead*. Dans mon cas, le problème vient de ce que *Suspiria* et *Inferno* ont été réalisés coup sur coup. Il est évident que je serai plus clair dans mon traitement que je ne l'ai été avec *Inferno*. Moins ésotérique... Car *Ténèbres* m'ouvre de nouveaux horizons esthétiques. Mais il se peut aussi que je ne fasse pas ce métier toute ma vie. J'aimerais retourner à la musique. Je crois qu'il faut savoir changer de moyens d'expression. Et je préfère penser que mon métier est un défi. Non une condamnation !"

Durée : 1 h 50.

CHRISTOPHE GANS



Un besoin immodéré de frémir au vu de ce que la peur peut avoir de plus sensuel (Véronica Lario).

quand j'ai un problème, je me réfère à Hitchcock :

Cette volonté d'accorder un soin extrême à toutes les composantes de l'image est là encore très conforme à une pratique Hollywoodienne du cinéma. Mais justement, si Miller est tellement cinéphile, n'est-il pas influencé par ses prédécesseurs?

« Je continue à être énormément influencé par Hitchcock. Surtout pour des recherches de rythme ou des rapports de plans entre eux. Comme je connais assez bien son cinéma, quand j'ai un problème, des difficultés à aborder une scène, je me réfère à Hitchcock. Je me demande ce qu'il aurait fait à ma place. »

Cette méthode, Claude Miller l'a beaucoup utilisée pour *Garde à Vue*. Le film était en effet un pari. Un huis-clos. Peut-être l'exercice le plus difficile pour un metteur en scène. Hitchcock en a signé un, *Le Crime était presque parfait* : Un chef-d'œuvre.

« Avant de faire Garde à Vue, *je me suis tapé de long en large* Le Crime était presque parfait. *Je ne voulais pas aller mettre la caméra dans le trou du tiroir. Je voulais que ce soit honnête mais que l'œil ne s'ennuie pas. Je me souvenais que* Le Crime était presque parfait *était un film très, très sobre. Il m'a beaucoup apporté. »*

Mortelle randonnée en Allemagne où Adjani, la veuve noire, assassine une lesbienne...



c'est vrai que je fais des films où il n'y a pas beaucoup d'espoir :

Il est pourtant une différence essentielle entre l'œuvre de Hitchcock et celle de Miller. A de rares exceptions, le premier est en effet toujours resté fidèle au *happy end*. Le cinéma du second est, par contre, désespérément noir, noir, noir.

« On dit que je suis quelqu'un qui aime les histoires passionnelles, où l'on va au bout des choses. C'est effectivement une couleur qui semble revenir. Par ailleurs, il est vrai que je fais des films où il n'y a pas beaucoup d'espoir, qui sont très douloureux. C'est ma nature. Je ne pourrais pas faire une comédie désopilante. Mais je vais faire un peu plus attention à l'avenir. Car j'aime beaucoup le suspens et si l'on sait dès le départ que ça va mal finir, cela risque de le désamorcer. Je ne crois pourtant pas être pessimiste. Je suis désespéré mais pas pessimiste. Pour moi, c'est quand il n'y a plus d'espoir que tout commence. »

Effectivement, le cinéma de Miller est un cinéma extrémiste. Un cinéma où chaque sensation, chaque pulsion, chaque instant est exacerbé, poussé à son point ultime. Et c'est une fois seulement que l'explosion logique des actes et des sentiments est atteinte que les personnages retrouvent un semblant de calme, voire une paix réelle. A ce titre, le dénouement de *Mortelle Randonnée* est l'exemple même de cet « apaisement du désespoir ».

« Pour moi, cette fin n'est en aucun cas pessimiste. Elle est sereine. C'est du moins ainsi que je l'ai voulue. Le personnage a perdu son obsession. Il est libéré de son phantasme en quelque sorte. »

Prêt à tout l'œil, pour continuer son enquête !



en haut : Mortelle randonnée sur la Côte d'Azur, dans le palace d'une famille milliardaire...
A gauche : Lino Ventura et Michel Serrault dans "Garde à Vue"

il y a quelque chose de pathétique dans le choc entre le désespoir et l'humour :

Pourtant, et en partie pour les deux derniers films grâce à ce fabuleux acteur qu'est Serrault, le drame chez Miller est toujours accompagné d'un humour, d'une dérision toute particulière.

« Très souvent, je suis au fin fond du drame le plus atroce et il va toujours y avoir quelque chose qui va me faire marrer. Je trouve qu'il y a quelque chose de pathétique dans le choc entre le désespoir et l'humour. Pour moi, ce n'est pas incompatible, loin de là ! Cela fait ressortir la noirceur des choses. Prenez l'exemple de Tchekov. C'est un théâtre terriblement triste et désolant mais où l'humour est omniprésent. »

il y a un ressort d'émotion très fort dans la fiction, c'est le souvenir :

Les personnages de Miller sont donc toujours à cheval entre une passion dévorante et une certaine lucidité. Mais plus encore que le présent, c'est le passé des personnages qui les définit.

« Il y a un ressort d'émotion très fort dans la fiction, c'est le souvenir. A partir du moment où l'on sent chez un personnage qu'il s'est passé quelque chose dans sa vie, il prend une structure émotionnelle énorme. J'ai donc toujours tendance dans mes films à partir d'un fait qui s'est produit avant et qui a terriblement marqué le personnage. »

Une telle attention au Passé explique sans doute que l'on rencontre beaucoup d'enfants dans les films de Claude Miller.

« J'enfonce une porte ouverte en vous le disant, mais l'enfance est ce qui determine toute notre vie. Plutôt que de me demander comment est tel ou tel personnage, je me demande plutôt quelle sorte d'enfant il a pu être. Il y a une phrase de Nietzsche que j'aime beaucoup : «L'enfance, c'est une petite boite d'allumettes que l'on transporte toute sa vie dans sa poche.» Face aux enfants, devant leur innocence, l'adulte est ramené à sa propre complexité, à tout ce que l'âge a pu amener de tordu, ou de prétendument tordu. »

Voilà, je crois qu'il n'y a rien à ajouter à cela. Par contre, il est un point très important que je n'ai pas encore soulevé et qui... Mais? Mais, je parle, je parle et je m'aperçois que vous n'êtes pas encore allés revoir *Mortelle Randonnée!!* Alors à quoi bon me fatiguer?...

NICOLAS BOUKRIEF

FICHES TECHNIQUES :

LA MEILLEURE FAÇON DE MARCHER
France. 1975. PR : Filmoblic. R : Claude Miller. SC : Claude Miller et Luc Béreau. PH : Bruno Nuyten. MUS : Alain Jomy. 90 mn. Avec : Patrick Dewaere (Marc), Patrick Bouchitey (Philippe), Christine Pascal (Chantal), Claude Piéplu, Michel Blanc. DIST VIDEO : RCV.

DITES-LUI QUE JE L'AIME
France 1977. PR : Prospectacle, Filmoblic, FR3. R : Claude Miller. SC : Claude Miller et Luc Béreau d'après le roman de Patricia Highsmith *Ce Mal Etrange* DEC et COST : Hilton McConnico. PH : Pierre Lhomme. MUS : Alain Joly (+ Mozart et Schubert) 107 mn. Avec : Gerard Depardieu (David Martinaud), Miou Miou (Juliette), Claude Pieplu (Chouin), Dominique Laffin (Lise), Jacques Denis, Christian Clavier, Josiane Balasko. DIST VIDEO : Proserpine

GARDE A VUE
France. 1981. PR : Film Ariane. TF1. R : Claude Miller SC et ADAPT : Claude Miller et Jean Herman, d'après le roman de John Wainwright *A Table* DIAL : Michel Audiard. PH : Bruno Nuyten. STORY-BOARD : Lam Le. DEC : Eric Moulard. MONT : Albert Jurgenson. MUS : George Delerue. 85 mn. Avec : Lino Ventura (L'inspecteur Gallien), Michel Serrault (Jérôme Martinaud), Romy Schneider (Chantal Martinaud), Guy Marchand (L'inspecteur Belmond) DIST VIDEO : Rene Chateau.

MORTELLE RANDONNEE
France. 1983. PR : Charles Gassot pour Telema, TF1 Film Production R : Claude Miller. SC et ADAPT : Michel Audiard et Jacques Audiard d'après le roman de Marc Behm (Ed Gallimard). DIAL : Michel Audiard. PH : Pierre Lhomme. MONT : Albert Jurgenson. MUS : Carla Bley. 120 mn. Avec : Michel Serrault (L'Œil), Isabelle Adjani (Catherine), Guy Marchand (Homme pâle), Stephane Audran (Dame grise), Geneviève Page (Schmith Boulanger), Sami Frey (Ralph), Macha Meril (Madeleine), Patrick Bouchitey, Jean-Claude Brialy, Etienne Chicot. DIST VIDEO : Sunset Video

trois ans séparent Diva de La Lune dans le Caniveau. Trois années de maturation pour le plus doué des jeunes cinéastes français...

Jules. Quel prénom laid. Et pourtant...
Pourtant il est celui du plus déconcertant héros du cinéma français de ces dernières années. Souvenez-vous : il y a trois ans déjà, Jules, le postier intrépide, risquait sa vie pour la voix d'une diva. Vous ne pouvez pas l'avoir oublié.
Mais aujourd'hui, à froid, en quoi le film de Jean-Jacques Beineix peut-il encore susciter l'étonnement ?

DIVA EN VIDEO : L'EXAMEN DE PASSAGE :

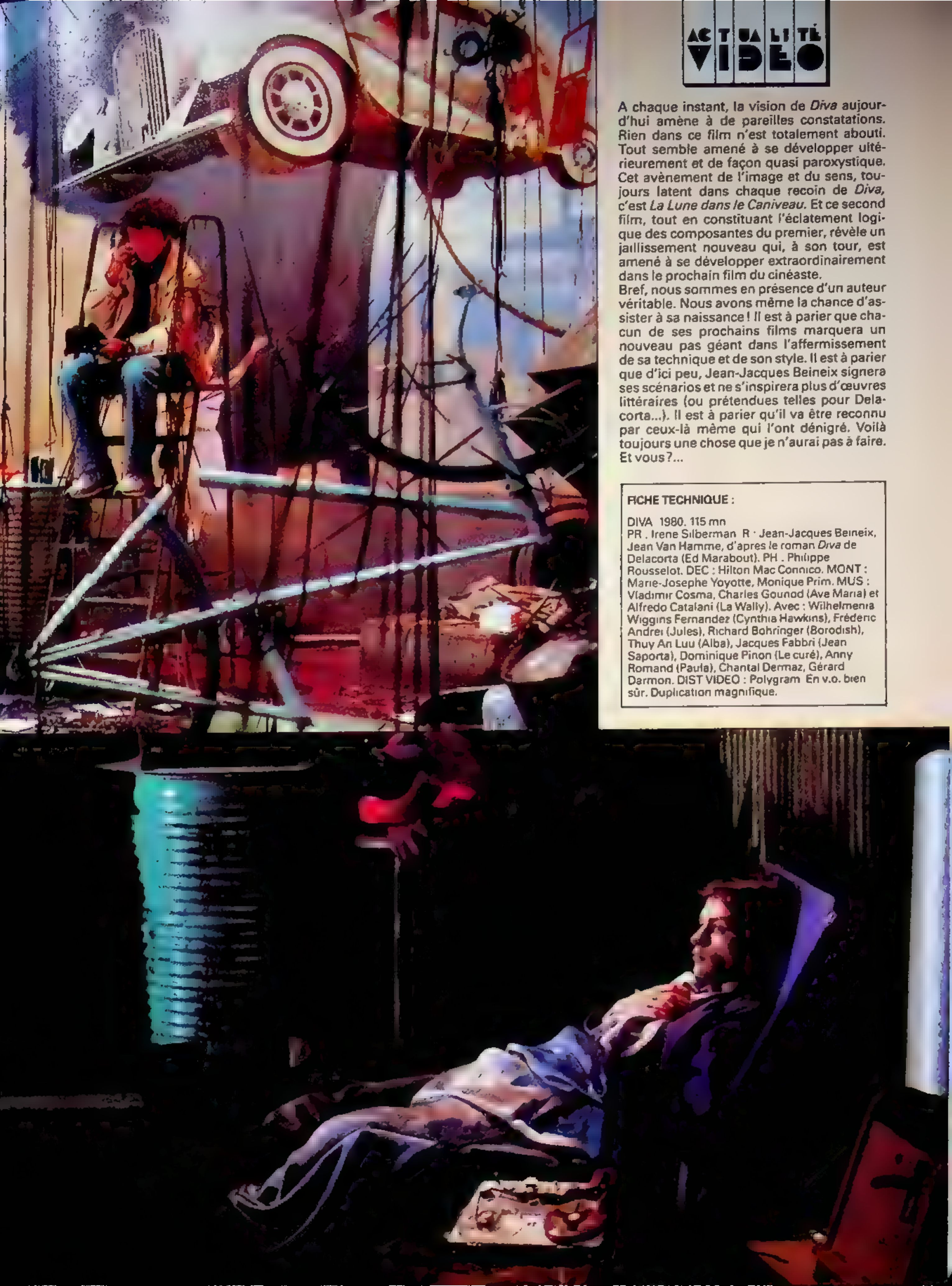
A quoi reconnaît-on un cinéaste moderne ? A son style évidemment. Mais ce style, en quoi est-il si différent de celui de cinéastes "classiques" ? Par sa facilité à s'adapter au rétrécissement T.V.
Je m'explique : La Vidéo est incontestablement une révolution dans le domaine de l'Image. Les spectateurs doivent en effet passer d'une perception cinématographique à une perception télévisuelle du film. Dès lors, les grands auteurs semblent être ceux qui savent s'y adapter. Francis Ford Coppola, Dario Argento, George Romero, quelques noms parmi plusieurs autres, révélateurs de ce nouveau courant (j'ai failli dire "de cette nouvelle vague"...) Le scope y est généralement évité, on revient au tournage en studio et l'on rejoint une imagerie contemporaine, en partie développée par la pub.
En France, aux côtés de Claude Miller, le nom de Jean-Jacques Beineix fait figure de prodige. Voilà un auteur qui, en un seul film, rejoint cette *nouvelle esthétique* et promet de devenir un grand...
Diva en vidéo "passe" aussi bien que *Zombie, Assaut* ou *Les Frissons de l'Angoisse*. Et comme la duplication de la cassette parue chez Polygram, seul handicap extérieur au film et susceptible de lui nuire, est superbe, on ne peut que vous conseiller de la visionner. Aucun doute donc, avec ce seul premier film, Beineix s'impose comme l'un des seuls cinéastes français capable de se ranger aux côtés des plus novateurs. Capable de rejoindre cette "internationale de l'Image" telle qu'il la nomme lui-même.

DE DIVA A LA LUNE, L'INVITATION AU VOYAGE :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur,
D'aller là-bas vivre ensemble.

Il pourra sembler quelque peu précieux à certains de débuter ce chapitre en citant Baudelaire. Pourtant, au vu de *Diva* et de *La Lune dans le Caniveau* il est incontestable que Beineix est très proche du poète-créateur des *Fleurs du Mal*.
Avec cette femme exotique qui passionne son personnage, cette aspiration à l'Idéal qui le traverse *Diva* prépare en quelque sorte le véritable "manifeste poétique" qu'est *La Lune*. Dans son second film, Beineix joue franc jeu : La beauté du ghetto, les paradis artificiels, les deux types de femme que l'on y rencontre (exotique et aristocratique), bien des eléments du film sont tout à fait baudelairiens.
A tous les niveaux *La Lune dans le Caniveau* s'impose de la même façon plus excessif dans ses parti-pris esthétiques. Ainsi, ce décadentisme Wildien (de Oscar Wilde je précise, l'adjectif n'étant pas des plus explicites) que l'on peut trouver dans *Diva* éclate à chaque image dans *La Lune*





A chaque instant, la vision de *Diva* aujourd'hui amène à de pareilles constatations. Rien dans ce film n'est totalement abouti. Tout semble amené à se développer ultérieurement et de façon quasi paroxystique. Cet avènement de l'image et du sens, toujours latent dans chaque recoin de *Diva*, c'est *La Lune dans le Caniveau*. Et ce second film, tout en constituant l'éclatement logique des composantes du premier, révèle un jaillissement nouveau qui, à son tour, est amené à se développer extraordinairement dans le prochain film du cinéaste.
Bref, nous sommes en présence d'un auteur véritable. Nous avons même la chance d'assister à sa naissance ! Il est à parier que chacun de ses prochains films marquera un nouveau pas géant dans l'affermissement de sa technique et de son style. Il est à parier que d'ici peu, Jean-Jacques Beineix signera ses scénarios et ne s'inspirera plus d'œuvres littéraires (ou prétendues telles pour Delacorta...). Il est à parier qu'il va être reconnu par ceux-là même qui l'ont dénigré. Voilà toujours une chose que je n'aurai pas à faire. Et vous ?...

FICHE TECHNIQUE :

DIVA 1980. 115 mn
PR . Irene Silberman R · Jean-Jacques Beineix, Jean Van Hamme, d'apres le roman *Diva* de Delacorta (Ed Marabout). PH . Philippe Rousselot. DEC : Hilton Mac Connico. MONT : Marie-Josephe Yoyotte, Monique Prim. MUS : Vladimir Cosma, Charles Gounod (Ave Maria) et Alfredo Catalani (La Wally). Avec : Wilhelmenia Wiggins Fernandez (Cynthia Hawkins), Frédéric Andrei (Jules), Richard Bohringer (Borodish), Thuy An Luu (Alba), Jacques Fabbri (Jean Saporta), Dominique Pinon (Le curé), Anny Romand (Paula), Chantal Dermaz, Gérard Darmon. DIST VIDEO : Polygram En v.o. bien sûr. Duplication magnifique.

LAWRENCE D'ARABIE

Le désert...
La fascination de l'infini, d'un autre monde s'exerce sur tous les hommes. Le jeune lieutenant Lawrence n'y échappe pas, en ces années troubles de la première moitié du XX[e] siècle, lui qui met pour la première fois le pied sur les terres mystérieuses du Moyen-Orient...

Cette grande fresque de David Lean, artiste génial de ce genre de monstres immenses *(Docteur Jivago, Le pont de la Rivière Kwaï, la Fille de Ryan)* est connue de tous les amateurs de spectacle. Eh oui, Lawrence, c'est la beauté du grand spectacle à son sommet. Trois heures de cinéma incroyablement évocateur, fourmillant de détails et de personnages hors du commun. Le journaliste américain qui suit la carrière de Lawrence (Arthur Kennedy), le sheik noir qui lutte pour la liberté de son peuple (Omar Sharif), l'émir lucide et acharné (Alec Guinness), le militaire sadique et pervers (Jose Ferrer), et tous les autres... Au milieu de ce tourbillon d'humanité, Lawrence se dresse, pris dans la tourmente. Comment ce jeune homme aurait-il pu savoir, en arrivant en Afrique, que son destin allait forger celui de milliers de combattants?

Lawrence est Peter O'Toole, et inversement. On a rarement assisté à identification entre l'acteur et son personnage à un tel point. Attention! Je ne dis pas qu'O'Toole n'est pas un acteur exceptionnel, de toute manière. Regardez-le dans *Le Diable en Boîte* de Richard Rush, ou dans *My Favorite Year* (mais non, c'est vrai, celui-là vous ne pouvez pas l'avoir vu, il n'est pas sorti en France). En fait, rien qu'avec sa gueule incroyable, il vous ferait avaler n'importe quel navet (*La Guerre de Murphy*, par exemple). Mais là, en Lawrence, O'Toole est plus splendide qu'à n'importe quel autre moment de sa carrière. Même s'il n'y avait pas les dunes et le vent de sable, les énormes scènes de bataille, la guerre dans les terres arides comme jamais on ne l'a montrée... Il resterait le regard bleu de Lawrence, fixé sur l'horizon lointain, si lointain...

DOUG HEADLINE ■

LAWRENCE D'ARABIE (Lawrence of Arabia). U.S.A./GB. 1962. Horizon Pictures Productions, Columbia. R : David Lean. PR : Sam Spiegel, John Palmer. SC : Robert Bolt. PH : Freddie Young. MUS : Maurice Jarre. 222 mn. Avec : Peter O'Toole (Lieutenant T.E. Lawrence), Alec Guinness (Prince Feysal), Jack Hawkins (Gal. Allenby), Anthony Quinn (Auda Abu), Claude Rains (Dryden), Jose Ferrer (le Bey), Anthony Quayle (Col. Harry Brighton), Arthur Kennedy (Jackson Bentley), Omar Sharif (Ali el Kharish), Donald Wolfit (Gal. Murray). Distribué en vidéo par GCR, format respecté, duplication parfaite.



LES PROFESSIONNELS

La plus fantastique équipe d'hommes d'action jamais réunie est là! Plus forts que les 7 Mercenaires, plus dangereux que les douze salopards, et moins désordonnés que la Horde Sauvage, ce sont Les Professionnels! Quatre hommes endurcis et spécialistes de leurs talents respectifs : dynamite, carabine, tir à l'arc, chevaux ou armes automatiques, tous sont des westerners nés. Ils ont la bagarre dans la peau...

Il y a Henry Rico Fardan, ex "rough rider" avec Teddy Roosevelt pendant la campagne des Philippines et la guerre avec Cuba, ancien combattant de la Révolution mexicaine aux côtes de Pancho Villa, chercheur d'or et de pétrole malchanceux, aujourd'hui démonstrateur de mitrailleuse pour un salaire de misère. La peau dure et l'amertume au cœur. C'est Lee Marvin.

Il y a Hans Ehrengard, escorteur de convois et dresseur de mustangs, amoureux des chevaux et cogneur implacable. C'est Robert Ryan. Il y a Jake Sharp, chasseur de primes et pisteur, imbattable comme archer, qui manie les explosifs comme on caresse une jolie fille. Il est Noir. C'est Woody Strode.
Et enfin, il y a Bill Dolworth, l'idéaliste cynique, le mercenaire rigolard et coureur de jupons, lui aussi partisan de Villa. Lui, il sait tout faire, pas de problème. C'est Burt Lancaster, romantique et souriant, au meilleur de sa forme.

Ces quatre hommes sont embringués à coups de milliers de dollars dans une mission quasi impossible : délivrer la pulpeuse Maria, la femme jeune, belle et mexicaine du riche parvenu Joe W. Grant (Ralph Bellamy, excellent). La magnifique créature (c'est Claudia Cardinale) a été enlevée par un sinistre bandit Mexicain, Jesus Raza, un boucher, d'après sa réputation! Tout le côté épineux de l'affaire, c'est que le capitaine Raza (Jack Palance grimaçant) est un vieux camarade de Fardan et Dolworth. Est-il vraiment devenu un kidnapper sanguinaire? C'est ce que vont découvrir nos héros au cours de leur périlleuse aventure...

Les Professionnels, c'est un film plein de rebondissements, plein d'humour, plein d'explosions et de gunfights, et avec tous mes acteurs favoris, en plus. Les Professionnels, je l'ai vu presque plus de fois qu'aucun autre film au monde. Je l'avoue : j'ai commencé très jeune. Et depuis je n'ai jamais arrêté. Suivez mon exemple.

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

LES PROFESSIONNELS (The Professionals) U.S.A. 1966. Columbia Pictures. PR, R, SC : Richard Brooks. D'après le roman de Frank O'Rourke "A mule for the marquesa". PH : Conrad Hall. MONT : Peter Zinner. MUS : Maurice Jarre. SFX : Willis Cook. DEC : Frank Tuttle, Ted S. Haworth. 117'. Distribué en vidéo par GCR, en Version Française. Duplication impeccable. Avec : Burt Lancaster (Bill Dolworth), Lee Marvin (Henry "Rico" Fardan), Robert Ryan (Hans Ehrengard), Jack Palance (Jesus Raza), Claudia Cardinale (Maria Grant), Woody Strode (Jake Sharp), Ralph Bellamy (Joe W. Grant).



DILLINGER/ LES ANNEES DU CRIME.

Avant de connaître la notoriété avec *Le Lion et Le Vent* et surtout *Conan le Barbare*, John Milius, ancien scénariste réputé *(Magnum Force, Jérémiah Johnson)* fit ses premières armes avec ce *Dillinger*, chronique désabusée sur l'ère du gangstérisme américain pendant la prohibition. Optant pour un même parti-pris de réalisme que Walter Hill avec *Le Gang des Frères James/Long Riders*, il s'applique avant tout à croquer la vie quotidienne d'un marginal paumé, dévaliseur de banques de son état, et sacré malgré lui Ennemi Public N° 1. Employant exprès de vieilles badernes éreintées comme le regretté Warren Oates (Dillinger), Ben Johnson (son alter-ago policier Melvin Purvis) ou encore Geoffrey Lewis, Milius démythifie sèchement les exploits de ces chômeurs vieillis en mal de fric et d'amour. Devenus gangsters plus par renoncement à une vie terne, toute dévouée à la solde du Capital, que par réel appât du gain, ces chevaliers en gilets pare-balles préfèrent draguer dans les bals country que vider les chargeurs de leurs mitraillettes Thompson. Mais en ces temps sombres où le spectre de la crise de 29 préside les soupes populaires, la liberté se paie cher. Alors on part à l'assaut des banques fédérales engraissées par les actionnaires d'usines d'armement. Bah ! C'est toujours mieux que de bosser à la chaîne chez Ford. Ces personnages pittoresques, bien éloignés de l'image lassante du "bootlegger" play boy et tiré à quatre épingles, réagissent comme le premier quidam venu. Morts de trouille avant chaque raid, ils dédient leurs dernières paroles à une maîtresse de passage et cabotinent devant les badauds, menottes aux mains. Cette simplicité, cette innocence toutes juvéniles en font des héros. Pas des Captain Marvel volant ou des Superman multicolores, comme il en pleuvait dans les années trente, mais des Cartouche, des Mandrins ou des Spaggiari. De banals citoyens un peu plus délurés que les autres...

D'ailleurs,la populace dans ces cas-là ne s'y trompe pas, et le policier Melvin Purvis, chef des fameux G. Men (flics d'élite autrefois soldats) qui s'est juré de fumer un cigare à chacune des morts d'un membre du gang, ne sait quoi répondre au petit môme qui se prend pour Dillinger avec son pistolet en plastique à la main. Ce flic bonhomme, jamais sadique, impassible ou irresponsable comme tant d'autres, sait bien qu'il n'a pas affaire à un psychopathe brutal et balafré, mais à l'incarnation d'une Amérique épuisée par le chômage et l'inflation. Car c'est bien sur elle que Milius dirige les canons des sulfateuses de ses gredins. Une Amérique victime d'une poussée industrielle trop expéditive. Une Amérique qui balance ses pionniers dans des forêts de tubulures et d'engrenages. Une Amérique qui flingue ses derniers héros récalcitrants comme de vulgaires lapins.

Comment après cela, traiter de fasciste borné et inconscient un metteur en scène qui s'attache avec tant d'acharnement à préserver l'intégrité et la liberté originelles d'un peuple qui n'en peut plus de produire toujours plus ?

Comme de surcroît les scènes de fusillades et de poursuites, traitées dans le style Peckinpah ou Corman, ont largement de quoi ravir les amateurs des *Incorruptibles*, lâchez vite le cran de sûreté de votre magnétoscope...

Et puis les mimiques hilarantes de Harry Dean Stanton, devenu depuis un des seconds rôles les plus prisés actuellement *(Alien, Coup de Cœur)*, et qui incarne un des sbires de Dillinger, valent mieux que les poses crispées du père Eliot Ness.

"Bad Luck !" lance-t-il alors qu'une bande de miliciens armés jusqu'aux dents s'approche lentement de lui.

FRANÇOIS COGNARD ■



MESSE NOIRE



1540. Le moine Esteban, renié par sa communauté, sacrifie une jeune vierge au démon, et jure de perpétuer son pouvoir maléfique des siècles durant.

1980. Ecole militaire de West Andover, Etats-Unis. L'élève Coopersmith, dont le physique porcin et les élans de naïveté ne sont guère appréciés, subit sans broncher les brimades de ses camarades et professeurs. Mais voilà qu'il tombe un jour sur cette fameuse chambre secrète qu'on rêve tous de découvrir un jour, cachée dans le grenier d'un vieil oncle. Grimoires et gravures sataniques, calice et dague d'argent, autel poussiéreux : tout l'arsenal nécessaire pour accomplir une bonne messe noire, réveiller l'esprit d'Esteban, enseveli non loin, et châtier ainsi les impudents.

Messe Noire, fut avec le génial *Réincarnations* de Gary Sherman (dont la sortie vidéo est annoncée depuis des mois...), la révélation de l'année 1981. Réalisée par une équipe de jeunes novices, parmi lesquels Doug White aux maquillages spéciaux *(Meurtres en Relief, Parasite)*, cette variante masculine du *Carrie* de Brian De Palma choqua par sa cruauté visuelle et son propos résolument subversif et anti-religieux. Le malheureux Coopersmith, qui comme dans *Halloween 3*, canalise littéralement les forces du mal par le biais de l'informatique (il se programme ses incantations, et l'ordinateur affiche au fur et à mesure les ingrédients pour la messe noire !), trouve en effet en la personne du diabolique Esteban un allié salvateur, alors que les prêtres et militaires, font figure eux de tortionnaires institutionnalisés. L'évangile selon Satan quoi !

Malgré certaines redites (musique de messe à la Goldsmith), le spectacle infernal de ce règlement de compte prend réellement des allures de cauchemars dantesques : des porcs hurleurs dévorent dans sa baignoire une séduisante secrétaire, et lors du final, Coopersmith, possédé par l'esprit d'Esteban décapite allègrement tous les morveux, en lévitation dans l'église rougie par les flammes.

Un film tout entier dévoué à la cause du grand Belzébuth. Précipitez-vous, ce n'est pas si courant.

Au fait, l'équipe technique se serait paraît-il confrontée à des manifestations bizarres pendant le tournage (bruits étranges, chutes d'objets). Alors, si jamais, après le passage du film sur votre télé, Guy Lux se met à uriner sur les chaussures vernies de sa vedette invitée dans *Cadence 3*, ou encore à réciter en latin et d'une voix caverneuse son programme de la soirée, cherchez pas plus loin...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

MESSE NOIRE (Evil Speak). U.S.A. 1980. PR : Sylvio Tabet, Eric Weston for "Leisure Investment International". R : Eric Weston. SC : Joseph Garofalo. PH : Irv Goodnoff DEC : George Costello. MUS : Roger Kellaway. SFX MAQ : Doug White "Makeup Effects Labs" 95 mn. Avec : Clint Howard, R.G. Armstrong, Joseph Cortese, Claude Earl Johns. DIST : M.P.M. en version française. Duplication impeccable



FICHE TECHNIQUE :

Les Années du Crime/Dillinger. U.S.A. 1973. PR : Buzz Feitshans et Samuel Arkoff for "American International Pictures". SC. R : John Milius. PH : Jules Brenner. MU : Barry de Vorson. 90 mn. Avec : Warren Oates (Dillinger), Ben Johnson (Melvin Purdis), Richard Dreyfus (Baby Face Nelson), Geoffrey Lewis, Harry Dean Stanton, John Ryan, Pretty Boy Floyd. DIST : Marc Moren en V.F. Duplication impeccable.



BERT I. GORDON : GEANT !...

TROP PETIT MON AMI...

Tout comme Willis O'Brien, le créateur de King Kong, Ray Harryhausen, son célèbre élève (souvenez-vous, les squelettes coriaces de *Jason et Les Argonautes*) ou encore George Pal et sa machine à remonter le temps, Bert I. Gordon fait partie de ces magiciens un peu fous qui s'evertuent depuis 60 ans à faire apparaître toutes sortes de bestioles insensées sur les écrans de cinéma.
Sauterelles géantes à l'assaut de l'Empire State Building, araignées velues, dragons bicéphales cracheurs de fumigènes, iguanes déguisés en dinosaures, guêpes de la taille d'un rat, rats de la taille d'un dinosaure, poulets de la taille d'un humain, humains de la taille d'un. . Oui, son obsession favorite à ce bon monsieur, c'est le gigantisme. On l'a d'ailleurs surnommé "Mister Big". Que ce soit à cause de mutations radio-actives, ou de malédictions de sorcières, les humains et les animaux grandissent et rapetissent à volonté, provoquant des cataclysmes formidables dans les métropoles, bouffant par poignées des militaires courageux et des figurants empotés.
Ancien assistant de Hal Roach (le réalisateur du fameux *Tumak* avec Victor Mature), Gordon a donc été un des pionniers de la série B frétillante, filmant à toute vitesse et avec des budgets aussi réduits que les maquettes de ses buildings toutes sortes d'histoires délirantes Créateur d'une technique de transparence particulière, le Mattex 888, permettant de confronter dans un même plan des monstres énormes et des personnages normaux, et souvent scénariste, directeur de la photo et metteur en scène de ses films (beaucoup trop pour un seul homme ..), il s'est vu reprocher de nombreuses fois de ne pas savoir mettre en valeur ses trucages pourtant inventifs et de gâcher de très bonnes idées (les marionnettes vivantes de *Attack of the Puppet People*, les fourmis colonisatrices de *L'Empire des Fourmis Géantes*) par un scénario bancal, des acteurs mal dirigés, et des dialogues bêtifiants C'est vrai. La technique ne suffit pas : le lapin sort du chapeau, certes, mais manquent la musique, les éclairages d'ambiance, et l'assistante sexy Alors, ça épate moins, forcément...
Une heureuse surprise cependant : *L'Epée Enchantée*, épopée féerique à la *Jack Le Tueur de Géants*, bénéficiant de la présence diabolique de Basil Rathbone, ex Sherlock Holmes, en sorcier gâteux, et d'une débauche d'effets spéciaux et de maquillages dégoulinants A la fin des années soixante, il s'est tourné un temps vers le film d'horreur avec *Picture Mommy Dead* et *Necromancy*, où Orson Welles (!), sans doute harcelé par quelque créancier, invoquait le démon en compagnie de Pamela Franklin.

LE FOU A LA BOMBE

Avec *Le Détraqué (Mad Bomber)*, sorti récemment en vidéo chez V.I.P et réalisé en 72, Gordon s'attaque au psycho-killer, délaissant pour un temps les grosses bébêtes. Un père de famille traumatisé par la mort de sa fille droguée, dépose un peu partout dans Los Angeles des bombes meurtrières pendant qu'un maniaque sexuel passe son temps à violer les passantes. Géronimo, un policier acharné, se servira de l'un pour coincer l'autre. Soutenu par une bande d'acteurs forcenés (Chuck Connors et sa démarche de croque-mort, en tueur puritain, Neville Brand, le fou à la faux dans *Le Crocodile de la Mort* de Tobe Hooper, en américain moyen obsédé, et Vince Edwards, pionnier du film de guerre, dans le rôle du flic), Gordon brosse habilement plusieurs portraits de citoyens américains déphasés, prêts à se débarrasser par tous les moyens d'une société pervertie et aguicheuse, qui encourage sans cesse l'individu à sombrer dans la drogue, la folie ou la luxure. Un effort de psychologie donc, ce qui n'est pas rien de la part de Gordon, et puis une scène finale surprenante de réalisme : le corps du fou se déchiquetant sous l'effet de l'explosion de sa bombe La dernière...

FILMOGRAPHIE :

1955 : King Dinosaur.
1957 : The Beginning of The End.
The Cyclops
The Amazing Colossal Man (Le Fantastique Homme Colosse)
1958 : War of The Colossal Beasts
The Spider.
Attack Of The Puppet People.
1960 : The Boy And The Pirates
1961 : Tormented.
The Magic Sword (L'Epée Enchantée)
1965 : Village of The Giants.
1967 : Picture Mommy Dead
1969 : How to Succed With Sex ?
1972 : Mad Bomber (Le Détraqué)
1973 : Necromancy
1976 : The Food of The Gods (Soudain... Les Monstres !)
1977 : The Empire of The Ants (L'Empire des Fourmis Géantes)
1980 : The Coming



Araignées, sauterelles, rats, dragons : la bestiaire délirant de Bert I. Gordon.

LES DENTS AMERES...

Quant a *Soudain... Les Monstres ! (The Food of The Gods)* qui vient de sortir en video chez R.C V et qui a obtenu on ne sait trop comment, la Licorne d'Or au 7ᵉ festival du fantastique de Paris, il s'agit encore une fois d'une attaque d'animaux géants A l'honneur cette fois . d'enormes rats carnivores de la taille d'un lion qui s'acharnent sur les habitants d'une île isolee, au nord du Canada Mais là, y'a un problème : comment parler d'un film qui a traumatisé votre enfance paisible, et hante vos cauchemars des nuits durant ? Car ça s'est vraiment passé comme ça Je me souviens : y'avait un extrait à la tele .. maman repassait son linge dans la salle à manger... Et je les ai vus arriver en grognant .. même qu'y-z-ont dévoré en gros plan le copain du heros... Ah là là... Enfin, avec un peu de recul, on finit quand même par s'apercevoir que l'intrigue (c'est une sorte de potion suintant du sol qui rend les animaux ainsi : poules, abeilles, toute la faune du coin y passe !), les dialogues et les acteurs (qu'est-ce qu'Ida Lupino, une des reines du polar d'antan fait la-dedans ?) sont completement lamentables Mais les rats eux, grâce à des trucages incroyables, continuent de faire rêver. Il faut les voir s'accrocher aux parois de la ferme isolée ou se sont retranchés les survivants, sauter sous l'impact des balles du fusil à pompe des heros, briser les fenêtres à coups de museaux, assaillir de toutes parts une malheureuse voiture et s'enfuir sous les arbres en troupeaux.
Tout cela superbement photographié par Reginald Morris, l'operateur de *Meurtre par Decret* de Bob Clark
Alors, depuis ce film-là, je bourre de graines le hamster de ma petite sœur, espérant le voir débouler un matin dans ma chambre en defonçant la porte. Mais comme j'aurais un pistolet dans ma table de nuit, j'essaierai de m'en servir et de. . Enfin, merci M. Gordon.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHES TECHNIQUES

SOUDAIN . LES MONSTRES ! *(The Food of The Gods)*
U.S.A. 1976 PR . Bert Gordon, Hampton Associated Sam Arkoff (A.I.P.). R/SC Bert Gordon, d'apres une histoire de H.G. Wells PH Réginald Morris. MUS : Eliott Kaplan. SFX Bert Gordon SFX MAQ . Tom Burman. 87 mn. Avec Marjoe Gortner, Ida Lupino, Jon Cypher, Chuck Courtney, Ralph Meeker, Pamela Franklin DIST F.F.C.M (cinema), R.C.V (vidéo) en version française. Bonne duplication

LE DETRAQUE (Mad Bomber)
U.S.A. 1972 PR . Bert Gordon for "College Films inc." R, SC, PH : Bert Gordon. MUS Michel Mention 90 mn. Avec . Chuck Connors, Neville Brand, Vince Edwards DIST V.I.P en V.F Bonne duplication

Peter Graves dans "Beginning of the End"



VIDEO

LE CREDO DE LA VIOLENCE

Les mots me manquent. Voici que paraît en vidéo un film invisible en salle depuis des années, un classique de base pour tout lecteur de Starfix, une merveille du cinéma américain.
Faites-le savoir autour de vous. Il faut que l'information se repande. Et que chaque vidéoclub commande une cassette du *Credo de la Violence*, pour que chaque possesseur de magnétoscope puisse admirer ce film.
Ce film est l'ancêtre de tous les *Justicier dans la Ville* et autres *Exterminator* cent fois plus direct que *Vigilante* ou *Class 1984*. Ce film a tout inventé. Le Credo, c'est vachement sixties, mais c'est aussi pas daté du tout ! Je m'explique : formellement, les minijupes et les bikinis, les papiers muraux rouges et bleus, tout ça dénote bien 1967. Mais quand on regarde de près, il y a déjà tout *Rambo* dans le *Credo*. Le héros, c'est Billy Jack (Tom Laughlin), un demi-indien qui vit dans la forêt, un spécialiste des chevaux hors pair. Un calme, qui ne cause pas beaucoup. Un jour où il sirote tranquillement son milkshake, Billy Jack assiste à une scène de violence : un malheureux est tabassé par des Hell's Angels bêtes, crasseux, et agressifs. Les automobilistes voisins restent inertes et indifférents. Alors Billy se fâche. Et ce sera le debut d'une guerre d'usure entre lui et la bande de voyous, une guerre qui se terminera dans le sang...

Une scène au hasard : un jeune plutôt net subit une engueulade de son père, policier de son état. Comment son fils peut-il traîner en compagnie de ces Hell's de malheur, lie de la société ? Sur ce arrive le plus méchant de ces Hell's, qui offre au jeunot de monter à l'arrière de sa Harley. Le père : "Suis ce voyou et tu ne remettras jamais les pieds dans ma maison !". Après un temps d'hésitation, le teen-ager se révolte et prend place derrière le motard. Excédé, le policier crache au visage du voyou hargneux. Qui passe un doigt sur son visage, rattrape le crachat, se fourre le doigt dans la bouche avec volupté, et recrache violemment à la figure du père. Et démarre en trombe.
WOW !
Et ce n'est que quarante secondes du film ! Le reste ? Des rebondissements incessants, insoutenables de nervosité, débiles et grandioses ! Les policiers sont sadiques et inefficaces, les Hell's admirent James Dean et la croix gammée, les victimes violées se font cogner à coups de poing histoire de rire, et Billy Jack joue de la guitare près du feu de camp !
Il y a des plans géniaux où les Hell's montent de l'horizon en ligne serrée, se découpant contre un horizon embrasé. Des plans où le dynamisme non-professionnel des acteurs éclate (y en a qui sont des vrais Hell's, parait-il !). Il y a des personnages inquiétants : les Hell's qui ont des surnoms bizarres, "le chat", "gangrène" (c'est le tueur fou de *L'Inspecteur ne renonce jamais !*) ou surtout "le muet". Celui-là est gratiné. Une fois qu'il a sauvagement violé une pure jeune fille, elle doit encore subir (ô perversion du realisateur) les cris bestiaux du colosse qui resonnent dans sa tête malade ! Et lorsque "le muet" est emprisonné, il pousse encore d'horribles hurlements en se heurtant aux barreaux de sa cellule ! Malheureusement, la copie vidéo est en miettes, et les cris ne correspondent pas aux moments où il ouvre la bouche. Bon. Quoi qu'il en soit, un muet, ça n'est pas censé parler, pousser des hurlements, ou même des cris bestiaux, non ?
Il y a des dialogues déments : "j'adore ça quand ils se jettent tous sur moi !" lance finalement la victime d'un viol collectif qui reconnaît sa vraie nature. "Ce soir je regarde le ciel et j'ai l'impression que les étoiles sont en moi... Ça doit être ça la joie !" s'exclame l'héroïne au coin du feu. Et je ne vous parle pas des dialogues hystériques de Jane Russell ..
La version vidéo souffre de la vétuste de la copie, qui se retrouve amputee de plus de dix minutes, mais il reste une telle dose de sadisme et de fétichisme qu'on ne saurait se plaindre. Victimes battues, tuméfiées, saignantes ; rouge à lèvres, cuir noir, lunettes de soleil, et jeans usés .
Ah ! Jetez-vous sur ce *Credo de la Violence !* Quand on parle de profession de foi, rien ne vaut les paroles de Tom Laughlin.
Le Credo de la Violence : GOOD CLEAN FUN ! ! !

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :
LE CREDO DE LA VIOLENCE (Born Losers). U.S.A. 1967 PR Delores Taylor, Don Henderson, pour Samuel Z Arkoff & James H Nicholson R . T.C. Frank (Tom Laughlin) SC James Lloyd PH Gregory Sandor MUS : Mike Curd MONT : John Winfield 112' ramenées à moins de 96' pour la copie vidéo Avec Tom Laughlin (Billy Jack), Elizabeth James, Jeremy Slate, William Wellman Jr, Stuart Lancaster, Ruth Warshaw, Paul Napier, Susan Foster, Janice Miller, Julie Cohn, et Jane Russell
Distribué en vidéo par VPE en V.F
Copie en miettes. Duplication correcte

CAPITAINE MORGAN

Ah, les tons roses et bleus de l'aventure italienne ! Le peplum et les pirates, les mousquetaires, les belles filles bronzées, les capes chamarrées et les perroquets... De Riccardo Freda à Mario Bava, d'André De Toth à Cottafavi, une époque entière de l'histoire du cinéma nous comble de ses richesses. Ici, c'est le grand émigré borgne, De Toth, ex - réalisateur du superbe *L'Homme au Masque de Cire*, horrible classique du relief, qui nous amène au vent de l'épopée... et dans les parages de l'île de la Tortue, où les Boucaniers ont des mœurs brutales, prétextes à des ramassis de clichés incroyables et euphorisants pour le spectateur.



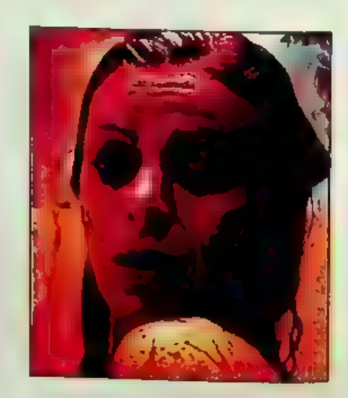
L'héroïne lève sa cravache sur Steve Reeves pour le fouetter ! Il se rue sur elle et l'embrasse sauvagement !
Tous les figurants qui jouent des soldats ont de grotesques plumeaux sur la tête. Ça leur permet de faire la poussière des plafonds, du moins à ceux qui sont grands.
Les figurants qui meurent à l'arrière-plan se contorsionnent et poussent d'épouvantables hurlements avant de rouler à terre. Scènes de sadisme du film d'aventures italien : un homme a tout l'air de devoir finir écartelé par quatre soldats ; on se fouette à la moindre occasion.
Avant le duel, les deux adversaires se déshabillent : "Prepare-toi, je vais te donner une leçon !" s'écrie l'un d'eux ! C'est louche .
De pire en pire : "Je ne savais pas que les hommes étaient si cruels .
– Les femmes les valent bien" réplique Steve. Hum.
Non ! C'est atroce : les farouches pirates de Steve/Morgan se déguisent en femmes. "Prenez-les, ça vous servira toujours" lance-t-il avec entrain. Gasp !
Et voilà ! Après ça, il y a bien sûr aussi une cargaison de prostituées en route pour les Indes, une héritière hargneuse, et des danses exotiques d'un ridicule fini, mais le ton est donné...
C'est quand même dans des films comme ce *Capitaine Morgan* qu'on retrouve tout le charme du cinéma italien des années 60, avec ses erreurs et ses attraits indéniables. Où peut-on trouver des légionnaires romains et des flibustiers porteurs de bracelets-montre, sinon dans ce genre de films ? Quant aux roses et bleus de ma première phrase, ce sont ceux du magnifique Eastmancolor passé de la copie ! Nostalgie...

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :
CAPITAINE MORGAN. France/italie 1960. R : André De Toth. SC : Filippo Sanjust, André De Toth, Primo Zeglio. PH Tonino Delli Colli MONT , Maurizio Lucidi. MUS . Franco Mannino 90'. Avec . Steve Reeves, Valérie Lagrange Chelo Alonso, Ivo Garrani, Armand Mestral, Sara Alfonsi, Giulio Bosetti.
Distribué en video par VIP
Duplication excellente V F

SOIF DE SANG

Bela Lugosi, Christopher Lee, Frank Langella... multiples incarnations de Dracula, le vampire le plus célèbre de l'univers fantastique. Au fil du temps, ils ont represente la séduction irrésistible bravant tous les tabous. Frêles victimes féminines pour les joies illicites de l'amour physique, certes. Mais aussi une volonté sous-jacente de bafouer l'ordre établi, de semer le désordre, de propager une agitation *"révolutionnaire"*. Dans "Je suis une Legende", Richard Matheson crée un monde peuple de buveurs de sang. Rod Hardy, lui, conçoit le vampirisme comme une société secrete pour le moins terrifiante.
Le "non-mort" cher a Bram Stoker et Terence Fisher a subi bien des modifications depuis les temps héroïques de Jonathan Harker ou des studios britanniques de la Hammer Films. La légende victime du progrès... Il n'y a plus ni cercueils, ni domaines seigneuriaux, ni même canines protuberantes, mais des agissements en plein jour, des véritables parcs à bétail humain, et un materiel de transfusion ultra-moderne.
De plus, cet étalage technologique, avec ses nouveaux rituels, ses cérémonies mystiques, son culte du sang, est parfaitement *crédible*. Jamais la cape doublée de rouge de Christopher Lee ne vient effleurer la blancheur clinique et aseptisée des laboratoires. Et on va même jusqu'à garantir aux visiteurs, tous membres de la "Famille", que l'hémoglobine conditionnée dans des



imitations de cartons de lait, est exempte de tout germe pathogène...
Comme quoi du vampire esthete et décadent, incompris par une populace fruste, au vampire technocrate, élitiste, qui établit sa domination comme une multi-nationale, il n'y a qu'un pas. Pour la seconde fois depuis *2001*, Byron le poète et IBM se rejoignent sur un terrain identique ! DOMINIQUE MONROCQ ■

FICHE TECHNIQUE

SOIF DE SANG (Thirst) Australie. 1979 PR : Anthony Ginnane R Rodney Hardy SC . John Pinkney PH Vincent Monton MUS Brian May SFX Chris Murray, Geoffrey Richardson, Conrad Rothmen MAQ Jose Perez 98' DIST : VIP en version française Bonne duplication. Avec Chantal Contouri, David Hemmings, Henry Silva, Rod Mullinar, Shirley Cameron, Max Phipps, Robert Thompson

LA PLUIE QUI CHANTE



Une comédie musicale MGM inédite ? Incroyable ! C'est en effet un classique du *musical* de la meilleure epoque que nous offre Cocktail Vidéo, dans une duplication superbe, en version originale sous-titrée Je dois rêver : ce film est l'une des meilleures decouvertes que la vidéo nous ait permis de faire depuis son apparition dans les foyers. La distribution de ce film est fabuleuse. On y retrouve tous les plus grands personnages de la comédie Metro : Judy Garland, Lena Horne, Van Johnson, Lucille Bremer, Van Heflin, Kathryn Grayson, Frank Sinatra, Tony Martin, June Allyson, Cyd Charisse, Angela Lansbury, Dinah Shore, et j'en oublie. C'est proprement inoui. Les numeros sont très bons, et surtout remarquablement dynamisés par la mise en scène de Vincente Minnelli, qui s'est charge de toutes les apparitions de Judy Garland. Le reste du film est signé par Richard Whorf Toutes les qualites des productions MGM sont présentes dans *La Pluie qui Chante*, traduction française assez curieuse du titre original *Till the Clouds Roll By*, qui reprend le titre d'une des plus célèbres compositions de Jerome Kern. Pas étonnant : c'est la biographie du grand auteur de chansons, interprété ici par Robert Walker, franchement magnifique, et vraiment fort pour la performance d'acteur. Oui, il vieillit de quarante ans pendant le film, ce n'est pas rien. Walker, c'etait le tueur pathétique de *l'Inconnu du Nord-Express* d'Hitchcock Il s'est suicidé à trente-deux ans. Une grande perte. . Mieux vaut se souvenir de lui, ici, regardant les milliers de points lumineux des fenêtres de la grande ville et prononçant ces mots inoubliables : "Des millions de gens inconnus chantent vos chansons et en ont besoin. La musique fait partie de leur vie..." Eh oui, *La Pluie qui Chante*, c'est un de ces films sereins où la vie coule comme un fleuve, un de ces films ou les tempes qui deviennent grises suffisent à faire sentir le passage du temps. C'est Hollywood D H ■

IL ETAIT UNE FOIS L'OUEST SAUVAGE

Compilation interessante d'extraits de westerns sortie chez MPM productions, ce film date deja de 1977 On y voit de larges extraits de *Johnny Guitar*, du *Train sifflera trois fois*, de plusieurs John Ford assez connus, de *L'Escadron Noir* de Raoul Walsh, de *Sacramento* de William McGan, de *Buffalo Bill* de Will Welman, et surtout quelques raretés : séquences tirées du *Belle Starr* de Allan Dwan, des debuts de Robert Mitchum aux côtés de Hopalong Cassidy ou Smiley Burnette, vers 1943, scenes ou Leonard Nimoy (Mr Spock de *Star Trek*, pour les incultes) est maquillé en Indien, et pas mal de moments de *sérials* ou de *programmers* des années 40 avec les vedettes cow-boys de l'époque : Lash Larue, l'homme au fouet, Roy Rogers, le cavalier chantant, Ken Maynard ou Tim McCoy . Le commentaire français est inepte, mais tous les extraits sont en version originale sous-titrée Après réflexion, disons qu'il s'agit là d'un film utile aux bibliophiles et aux archivistes, comme a ceux désireux de s'éduquer un peu .. D.H ■



LES EXPERIENCES EROTIQUES DE FRANKENSTEIN



Franco de porc

Debut des annees 70 : le petit pere Franco frappe durement. Il inflige, coup sur coup, à un public innocent, ce que d'aucuns nommerent "sa" trilogie : ces *Expériences Erotiques*. ., l'inenarrable *Dracula Prisonnier de Frankenstein* et, le pire de tous, *La Fille de Dracula*, infect patchwork compose des chutes des deux premiers, sans la moindre continuite et rigoureusement incomprehensible Pour ceux qui auraient la félicité de ne point connaître l'œuvre de ce vieux saligaud de Franco (avec un nom pareil, le petit Jésus ne pouvait que mal tourner !), qu'ils s'en réjouissent. Il leur suffit de savoir qu'il s'agit de l'un des pires gougnafiers qui aient jamais approché une camera. Incapable de faire le point, champion toutes catégories du pseudo, tournant avec les budgets les plus minables qui soient, il compense l'absence de travelings par une surabondance de zooms, avant et arrière, qui finissent par vous rendre fou. De son abondante filmographie aux titres éloquents (*La Comtesse Perverse, Journal Intime d'une Nymphomane, Le Miroir Obscene* ou autres *Celestine Bonne à tout faire*), sont à sauver de rares bandes telles *L'Horrible Dr Orloff* (bien surfait malgré tout) ou *Les Nuits de Dracula*. *Les Experiences Erotiques de Frankenstein* (ex *La Malédiction de Frankenstein*) s'intègre parfaitement à cette saga du degre moins deux du cinéma fantastico-erotique, et le personnage de Véra, fille de Frankenstein, est encore ce que l'amateur égare peut y trouver de plus cochon Quand donc certains distributeurs vidéo se décideront-ils à devenir serieux ? DANIEL BOUTEILLER ■

FICHE TECHNIQUE

LES EXPERIENCES EROTIQUES DE FRANKENSTEIN (La Maldición de Frankenstein) 1972 FR/ESP 70 mn PR CFFP et Fénix Films R/SC : Jesus Franco PH : Raoul Artigot MUS . D White Distributeur Vidéo. DIA en V.F SFX : Manuel Baquero. Avec : Howard Vernon (Cagliostro), Dennis Price (Frankenstein), Anne Libert (Mélissa, la femme oiseau), Britt Nichols (Véra Frankenstein), Alberto Dalbes (Dr Seward), Beatriz Savon, Louis Barboo, Daniel J. White

LES BRUTES DANS LA VILLE

Ce film commence par un massacre. A la suite de quoi, il y a vingt-deux (22) morts en à peine une heure et demie de cinema. C'est beaucoup. D'autant plus que ces morts sont toujours atroces, sordides, cruelles ou bêtement brutales (comme le titre l'indique). C'est un western américano-mexicain grandement influencé par le spaghetti. C'est réalisé par Robert Parrish, qui avait deja signé un western se passant au Mexique, *L'Aventurier du Rio Grande* avec Mitchum en pleine forme avachie. Ici, la distribution n'est pas mal non plus, mais les acteurs en font tous des tonnes. Surtout Martin Landau (Monsieur Cosmos 1999) et c'est donc lui qui est le plus remarquable au milieu de l'abominable ramassis de crapules qui traversent le scénario. Ce scénario justement, un peu incoherent, mais plein de bonnes idées (un peu trop souvent inexploitees) : Stella Stevens qui dort dans son cercueil, entre autres. C'est surtout par une peinture assez originale des détails, dont Parrish est coutumier, que le film prend de la valeur.

Il conserve bien sûr tous les défauts du western-spaghetti : visages grimaçants, saleté, laideur, cheveux en bataille et poitrines velues luisantes de sueur. Mais à part certaines jolies séquences, comme celle où les deux ennemis assis côte à côte sur les marches de l'autel attendent l'issue du combat entre peones et militaires, combat qui decidera de la mort de l'un d'eux, *Les Brutes dans la Ville* explose surtout par son sadisme. Egorgements, crucifixions, pendaisons, exécutions sommaires et mutilations diverses, je crois que peu de raffinements y manquent. Vaut le detour

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

LES BRUTES DANS LA VILLE (A Town Called Bastard) U S.A. 1971 PR . S. Banjamin Fisz. R : Robert Parrish SC Richard Aubrey 91' Avec Robert Shaw, Martin Landau, Stella Stevens, Telly Savalas, Al Lettieri, Michael Craig, Dudley Sutton, Fernando Rey Distribue en vidéo par VIP Duplication moyenne V F





Nos lecteurs nous écrivent

par le Colonel Kurtz

Aaaaaaaaassez! Stop! Ça suffit! Arrêtez! Je croule sous le courrier, je suis englouti par les enveloppes-réponses. Alors stop. Que ce soit clair et net : Je ne réponds plus au courrier. *Voilà. Inutile d'insister, je serai, comme d'habitude, intolérant. Et en plus je garderai les timbres...*
Attention! Il ne s'agit pas d'une déroute mais d'un repli stratégique. Je suis prêt à pourfendre le premier d'entre vous qui oserait insinuer le contraire
Je suis également prêt à massacrer tous les imbéciles qui écrivent dans le but, et dans le but seulement, *de se faire publier. Rien à dire, rien à demander, rien à signaler. Le vide. Tonnerre de Dieu! Je vous ai demandé d'être débiles dans mon premier ralliement, mais jamais d'être cons! Sachez, petits malins, que les petits malins je les casse. Jamais, jamais ne seront publiées les missives du genre vanne facile, provocation gratuite et autres...*
Ceci étant dit – et bien dit, merci! – passons aux lettres...



Cher petit groupe de *Starfix*, je suis la sœur de François, et je ne suis absolument pas d'accord avec François. Il a mis 2 (nul) à Pinocchio (J'ai été le voir).
Anne-Sophie Cognard. 10 ans. Tours.

Tu sais Anne-Sophie, ce n'est pas gentil ce que tu as fait à François. Vois-tu, il ne reçoit jamais de courrier. Alors il n'est pas content. Pour une fois qu'il reçoit une lettre, il faut que ce soit toi qui lui écrives...

Je me demande combien de gens ont réalisé (s'il en ont entendu parler!) que le son émis par les Mystiques pour se faire ouvrir la porte du palais dans *Dark Crystal*, est en réalité la syllabe tibétaine "OM", la syllabe la plus sacrée de l'univers!
Claude Boulay, Sannois (La nana de *Rambo!*)

Mais non, mais non! Claude. Tu n'as rien compris. Tu as bien entendu pourtant. Les Mystiques prononcent bien la syllabe OM mais il ne s'agit pas d'une référence tibétaine. N'as-tu pas noté la ressemblance frappante qui existe entre ces mêmes Mystiques et E.T. Ah! Tu commences à réaliser ton erreur! Eh oui, c'est bien une cabine téléphonique qu'ils cherchent! Car vu le succès de *E.T.*, les réalisateurs de *Dark Crystal* n'ont plus osé leur faire dire, comme prévu, "Mystiques phone *Home*".

Je trouve vos textes très marrants surtout quand ils détruisent les films nuls. J'ai apprécié particulièrement dans *Starfix* n° 3 la critique sur *Jungle 2000*, notamment la phrase : "Albert parviendra-t-il à asservir le monde *avec sa horde de trois gorilles?*"
Alexandre Jousse.

Là je crois que tu as gaffé, Alexandre. Dan Brady s'est vexé. Il ne voulait pas rigoler avec cette critique. Il était au contraire très sérieux car il considère *Jungle 2000* comme un chef-d'œuvre méconnu du cinéma italien. Il vit maintenant reclus dans sa chambre et vient d'acheter un billet d'avion pour le Tibet où il compte refaire sa vie dans un monastère. Tu ferais bien de lui faire des excuses avant qu'il ne soit trop tard...

***Starfix* je vous salue.**
J'ai longtemps hésité à écrire pour la simple et unique raison que ce qui va suivre va vous gâcher votre petit déjeuner. Je n'irai pas par quatre chemins...
Je n'aime pas *E.T.* Pis! Je *déteste E.T.* Non vous n'avez pas mal lu. Je n'aime pas *E.T.* Je trouve que Spielberg est un réalisateur remarquable, j'admire ses films, mais, mais, mais...
J'ai beau regarder cent fois le petit extra-terrestre, je le trouve toujours aussi profondément ridicule. Henry Thomas, son petit, aussi petit compagnon, m'exaspère encore plus! Trop mélo pour moi *E.T.?* Je considère *Elephant Man* comme un chef-d'œuvre, alors...
S. Bertrand Charleville-Mézières.

Alors là mon gars, tu oses! Je ne dirai rien personnellement. Je trouve moi-même qu'un *E.T.* ne vaudra jamais un bon *Bérets Verts*, mais j'ai le sentiment que bien des membres de la Starforce ne vont pas être aussi magnanimes. Je sens que ça va barder...

Une rubrique sur le Rock? Et pourquoi pas dans le prochain numéro des fiches cuisines et bricolages?!
Jean-Pierre Taboue. Fos-sur-Mer.

Ni fiches cuisine ni fiches bricolage dans le prochain numéro, mais des fiches "spécial survie". Comment éviter les radiations, piller l'abri anti-atomique de ton voisin, barricader un building et plein d'autres petits trucs qui te sauveront la vie à l'heure du chaos. C'est moi, évidemment qui en assurerai la rédaction. Et, fais-moi confiance petit, ça va péter!

François Cognard trouve *Le Camion de la Mort* mauvais au mois d'avril et nul le mois d'après. Je pense pas qu'il ait été le revoir! On pourrait penser qu'il y a une sorte de dévaluation, mais non! Rien. Même pire! F.A. Levy, lui, trouve *Creepshow* mauvais en mars puis honnête en avril. On pourrait s'y perdre.
Nicolas Venuti. Epinay/Orge.

Mais c'est fini oui! Tu n'as pas honte d'éplucher ton *Starfix* comme un livre cochon? Si les notes changent d'un mois à l'autre, c'est tout simplement parce que la première fois les rédacteurs en question n'avaient pas vu le film, et la seconde fois, oui. Ils rectifient par conscience professionnelle, normal non?

Trois petites remarques :
– Je trouve la page sport mal condensée : En effet, dans le n° 2 p. 58 l'article de motos est trop long alors que celui de boxe du n° 3 p. 80 est trop court.
– Je n'ai pas compris votre Bande Dessinée du n° 2 p. 33.
– Il manque à votre journal une rubrique courrier!
Vous vouliez du débile en voilà!
Mad François. 16 ans. Marseille.

Ta lettre, François, est totalement, désespérément, effroyablement *nulle*. Nulle, nulle, nulle. Mais voilà On a hurlé de rire en la lisant. Tu as sauvé ta tête l'ami! Bravo!

Pourquoi t'avises-tu de descendre en flèche tous ceux qui t'écrivent? S'ils le font, c'est bien qu'ils portent un intérêt à ta revue. Calme-toi un peu, les lecteurs veulent bien dépenser 15 balles pour un mensuel qui les respecte et qui leur offre un peu de rêve, alors passe tes nerfs sur ta femme ou sur ton chien mais pas sur ceux qui te font vivre.
G. St Gilles. Nice.

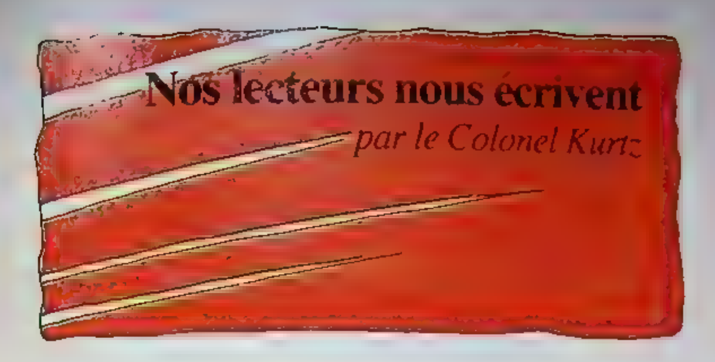
Eh, G. ris!...

Juste un petit mot pour dire à D. Monrocq que quand il voudra parler des merveilleux New York Dolls il vaudra mieux qu'il regarde plus attentivement les titres de leurs chansons. Ils n'ont jamais écrit *Out in the Jungle* mais *Stranded in the Jungle*.
Rex Philippe.

Merci Philippe pour ta rectification. Je l'aurais bien signalée à Dominique Monrocq mais il est actuellement parti aux Philippines pour tourner *Lost in the Jungle*, un remake de *Apocalypse Now*. Je dois d'ailleurs le rejoindre sous peu..

Ayant vu dans le numéro trois qu'un lecteur avait résumé une de ses nouvelles (!), je m'en vais vous dire la mienne :
Cela se passe dans un futur lointain, un mercenaire aussi chasseur de prime extra-terrestre, *Gürlk*, ramène 2 méchants terriens à un homme, *Maxwell* dit "Le Faucheux". Mais celui-ci refuse de le payer et *Maxwell* s'enfuit. *Gürlk*, flanqué de son robot *BSP* et son ami terrien *Roger* décide de se venger. Après maintes péripéties, *Gürlk*, à bord de son vaisseau *Storm* mène un combat sans merci avec *Maxwell*. Finalement, *Roger* meurt dans la bataille et *Gürlk* finit par avoir *Maxwell*. Il le tue en commençant par lui couper bras et jambes puis la tête.
Bertrand Guigou (15 ans et 1/2). Roussillon.

Pas mal, pas mal, Bertrand. Mais je crois qu'une légère variante pourrait donner plus d'impact à ton récit. Plutôt que *Roger* soit tué par *Maxwell*, il vaudrait mieux que *Roger* devienne l'*ami* de *Maxwell*. Ralliant à leur cause un autre robot, *SPF 4*, il pourrait ainsi lutter contre *Gurlk*. *Gürlk* devrait alors éliminer *Roger* son ancien camarade. Du même coup, il déconnecterait *BSP*, car il le soupçonnerait d'être, lui



aussi, un traître. Et alors là, on dirait que *BSP* il est pas entièrement mort et qu'il voudrait se venger de *Roger*. Alors *Roger* il expliquerait à *BSP* que c'est pas lui le méchant et il ferait comme si il était gentil. Et alors y se tireraient tous dessus et y seraient tous morts. Sauf moi parce que c'est moi qui ait le plus beau costume et qui suis le héros...

Colonel Kurtz - Papa (si je peux) Pour l'horreur : la tante Crayon Raci (Voir Starfix 4 NDCK). Faut pas déconner, Bo Derek dans mon lit suffirait, ainsi que N. Kinski, K. Allen, B. Hershey et mes dix dernières copines. C'est pas la peine de ramener le biscuit de Max, Stallone ou Brady, on boira notre champagne entre nous.
Et ce con dans le 3 qui ne veut que de la couleur. Que serait des films comme *Elephant Man*, *Eraserhead*, *Frankenstein Junior* ou *Le Dernier Combat* sans le noir et blanc ? Non, il faut faire la part belle à la couleur *comme* au N et B. Pour en finir, je ne vanterai pas le contenu du journal mais le contenant : J'ai fait tomber une cuisse de poulet *Chaude et Graisseuse* p. 39 et quand je l'ai essuyée, *la tâche est partie!* Bravo pour la qualité du papier.

Ph. Neisse. Faneck.

PS : Je vais essayer avec du bœuf Bourguignon mayonnaise brésilienne (la plus forte).

Beaucoup de courrier pour la lettre de Crayon Raci. On l'approuve, on le démolit. Ça chauffe dans la Starforce ! Toi-même, fiston (je n'ai pas à te demander si je peux, c'est moi qui commande) tu t'en mêles. Tu m'as pourtant l'air plus préoccupé par la bouffe que par tes camarades de front. Un goinfre dans mes rangs ! J'aurai tout vu
Continuez quand même à vous taper dessus. Ça ne coûte rien et tout le monde s'éclate. .

Coucou me revoilà, c'est encore moi "Crayon raci". Je me permets de te contacter à nouveau.
D'abord, tu n'as rien compris à mon idée de rubrique. Est-ce que j'ai parlé de phantasmes sexuels ? Non ! Bon tu t'es trompé. Je te traite donc de la pire des insultes à mon avis. Je te traite de Jean-Luc Godard !
Mettons les choses au point. Je ne me complais pas dans le vice, car Mad Max j'y pense, mais j'arrive aussi à rejeter l'idée et à me sentir aussi pur que Jeanne d'Arc. De toute façon cet acte, peut-être agréable, serait contre ma morale. Je ne pourrais aller jusqu'au bout. Tout militaire qui se respecte doit seulement tremper le biscuit dans le lait et c'est tout ! Si tu ne publies plus mes lettres, je change de style et je récidive sous un autre pseudo.
Je vous défais les ourlets de pantalon à tous et grosses bises.
Signé : Crayon raci, qui tient à son rôle de détraqué chez Kurtz et dans la Starforce.

Bon, Crayon Raci, assez rigolé ! Ça suffit maintenant le trip pervers refoulé ! Ça commence a bien faire Je t'ai déjà dit qu'on était pas *Union* à *Starfix* alors degage ! Tu n'est vraiment pas digne d'être un membre de la Starforce. Pas plus que le glouton qui te descend quelques lignes plus haut d'ailleurs... Continuez comme ça les gars, et je me verrai contraint de vous dicter les dix commandements de la Starforce. Et ils sont si sévères que je ne voudrais pas en arriver là. Alors calmez-vous avant qu'il ne soit trop tard.

Figurez-vous que, pauvre crétine, je ne voulais pas aller voir *Rambo !* Et puis, pour faire plaisir à mon mari, j'y suis allée quand même... le pauvre, s'il avait su ! A la sortie de la séance j'avais complètement craqué ! Et cela fait trois semaines que ça dure ! Je ne dors plus, je ne mange plus... Bref, je suis amoureuse ! Je vous laisse imaginer le hurlement de joie sauvage que j'ai poussé hier soir en lisant dans Starfix 3 qu'il y aurait un *First Blood II* (...). Pourriez-vous me dire où, quand, comment, chez qui, puis-je me procurer la chanson du film *It's a Long Road* par Dann Hill ? J'ai déjà menacé ma disquaire de lui bousiller son magasin à la mitrailleuse lourde si elle ne faisait pas quelque chose pour moi, mais vous pourriez sans doute lui éviter ça !

Claude Boulay, Sannois.

Alors là, ça devient flippant les gars ! Voilà que les nanas aussi se mettent à travailler à la mitrailleuse lourde ! Où va-t-on. Personnellement, j'approuve cet élan, cette volonté de puissance, de mes lectrices. Mais je ne peux m'empêcher de m'inquiéter : Et si *une* Colonel Kurtz guettait dans l'ombre le moment où elle pourra prendre le pouvoir ? Il va falloir que je commence à organiser ma défense.
Je peux quand même répondre à ta question, Claude. La chanson de Dann Hill se trouve sur le (sublime) disque paru chez Tréma.

Je voudrais vous remercier d'avoir publié ma lettre car il fallait que la Starforce sache. En lisant l'éditorial j'ai cru comprendre que l'on traitait Starfix de faf, phallo, facho, etc. La preuve que la virilité masculine fout le camp en ces temps.
Il y aurait des déserteurs de la Starforce ? Qu'on les fusille ! Mon loup attend dans son coin qu'on lui jette en pâture les ennemis de la Starforce... Wolfen vient ici !

Alain Siri. Marseille.

Et on rigole, et on rigole. A peine ouvert cette lettre voici que je tombe sur celle là :

Je voudrais répondre à la lettre d'Alain Siri de Marseille (celle du numéro 4, NDCK). Alors comme ça *Starfix* est un livre de mecs ? Pauvre malade ! Alain Siri de Marseille t'es un peu coincé dans la tête ou ailleurs : Pas de sexisme dans la Starforce ! L'édito de Headline dans le numéro 4 m'a redonné du cœur au ventre (Et du poil au menton ? NDCK) : Il m'a appris que tous, hommes et femmes, on a en nous un rêve de puissance. En plus, il affirme qu'on va le réaliser ! Et moi, qu'est-ce que j'ai à perdre en le croyant ?... Siri, débarrasse-toi vite de tes idées sexistes : Les petites idées ne font pas les héros !...

Mlle C.J. Vincent.

Stop C.J. ! Tu te trompes ! Tu as tout à perdre en croyant Headline ! Tout ! Crois-moi petite, c'est moi qu'il faut suivre. Rejoins mon élite de soldats ! Moi seul peut te sortir de ta misère, pas ce rat puant d'Headline. Néanmoins, le débat est lancé : Starfix est-il un journal sexiste ? Valérie semble le penser, elle :

J'ai la sombre impression que *Starfix* est un journal créé exclusivement par des mecs pour des mecs... Je ne pense pas être la seule représentante du sexe féminin à lire *Starfix*... A moins que... serais-je la seule ?

Valérie.

Alors les femmes de la Starforce, bougez-vous ! Ne laissez pas la question angoissée de la petite Valérie sans réponse ! Un peu de nerf que diable ! Répondez en masse et tranchez : *Starfix* est-il phallo ? J'attends les réponses avec impatience, car une grave question se pose à moi aujourd'hui : Dois-je former une troupe de femmes choc dans la Starforce ?

Une remarque : beaucoup trop de photos du numéro 2 sont à l'envers.

G. Siki, Reims.

eiov ennob al rus cnod tnos egassem ec rerffihcéd à issuér tno iuq xueC. snoitautis serip xua retpada's sroujout tiod ecrofratS al ed erbmem nU ?srevne'l à sotohp sel et egnaréd aç srola tE

Il faut bien l'avouer, comme de nombreux récents adeptes de la Starforce, j'ai lâchement déserté les rangs de l'*Ecran Fantastique* pour combattre à vos côtés les forces du mal. Oh, et puis finalement, si je vous écris, c'est pour vous dire : "Non, rien de rien, non je ne regrette rien !". Que la Starforce soit avec vous ! Nous vaincrons !
Ma letre doit être publiée pour l'exemple.

Sylvain. Chantilly.

Tenez bon les gars on les aura !



Et sur cette belle conclusion, qui démontre le patriotisme de nos membres, je vais vous quitter. Mais, comme chaque mois, je ne vais pas manquer de vous doner l'erreur des nouvelles brèves. La gagnante (Ça y est ! encore une nana !), la premiere à l'avoir découverte ce mois-ci, est Krystiane Dubosq de Boulogne :
Le canular du numéro 4 de Mai est *Mata-Hari* de John Derek avec Bo Derek.
Une surprise (de taille !) gagnée par Krystiane. En effet le film avec Bo Derek ne s'appelle pas *Mata-Hari* mais *Bolero*.

Je sais les gars, c'était pas facile. Mais a la guerre, l'ennemi n'est pas toujours désarmé c'pas ? Allez les kids, l'heure de se quitter est arrivée. Trop vite sans doute, mais ne manquez pas pour autant notre rendez-vous du mois prochain. Je me fâcherais (pour une fois) tout rouge en cas contraire...

COLONEL KURTZ

LES BONNES ADRESSES DU COLONEL KURTZ :
- Pour les livres revues, affiches, photos : *Temps Futurs*, 8, rue Dante, 75005 PARIS. Tél. : 325.85.19 ou *Contacts*, 24, rue du Colisée, 75008 PARIS. Tél. : 359.17.71 ou *Movies 2000*, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS
- Pour des matériaux divers (latex, etc.) : *Chez Adam*, 11, bd Quinet, 75014 PARIS. Tél. : 320.68 53.
- Pour des musiques de film : *Le Club Filmusic*, 16, rue de la Folie-Méricourt, 75011 PARIS. Tél. : 805.28.37.



BD

SUICIDE COMMANDO

Gauckler & Imbert.
Humanoïdes Associés.
Premier album de ce tandem talentueux, spécialisé dans les histoires courtes et (le plus souvent) à chute. Une sorte de tradition de la nouvelle de science-fiction qu'on retrouverait en BD, quoi. Le graphisme est le principal attrait de cet album. On y retrouve bien sûr des tas d'influences (Chris Foss et l'inévitable Moebius, entre autres), mais le résultat final est assez séduisant. Et surtout très lisse, d'une finition exemplaire dirons-nous. La seule chose qui cloche, c'est que de temps en temps, les visages des personnages sont bizarres. On ne les reconnaît soudain plus d'une case à l'autre. La raison chavire.
Enfin, si Gauckler a certains problèmes de dessin pour les têtes des héros masculins, il est résolument à l'aise avec les formes féminines. Le meilleur moment de l'album reste la découverte de l'identité du super-soldat féminin. J'ai toujours eu un faible pour les filles en uniforme...

D.H. ■

GREEN ARROW MINI SERIE

Peut-être un comics sans prétention tout comme son dessinateur qui lui, à l'encontre d'autres artistes, n'a pas pris la grosse tête. *Green Arrow* est tout simplement excellent; rien que l'expression des visages exprime tout ce que Von Eeden, son dessinateur, peut apporter aux comics. Ne parlons pas de la mise en page fantastique qui s'inspire de Krigstein et de Toth.



RED SONJA nº 1

Marvel Comic Group. Ça alors ! encore un *Red Sonja* numéro un .. De quoi s'y perdre. Belle couverture à la Miller, on ouvre l'objet et l'horreur commence. Un travail nul, et sur le plan objet sexuel si Sonja a des seins conséquents, elle a toujours une jambe plus courte que l'autre, fait l'amour en gardant sa culotte, et atteint le comble du ridicule lorsqu'elle monte à cheval. Il semble que depuis que le comic est devenu un objet de placement et que par ailleurs les numéros un sont toujours des pièces de collection et souvent prennent de la valeur avec le temps, l'équation se constitue d'elle-même, et on voit tout de suite l'intérêt de l'éditeur qui bientôt ne sortira plus que des numéros un. Pour nous lecteurs et amateurs, ce *Red Sonja* serait mieux numéroté par un zéro que par un as.

RONIN

Un très beau comic book, 48 pages couleurs, sans publicité. C'est l'événement de l'année dans le monde des amateurs de comics.
Frank Miller qui l'a écrit et dessiné est actuellement le numéro un dans ce domaine. C'est une histoire de SF du type "après la IIIᵉ guerre mondiale" dont un des personnages rêve et concrétise l'histoire d'un "Ronin", en Japonais "homme sur les vagues", qui doit venger son maître tué par un démon. L'histoire est excellente; mais la nouvelle évolution de Miller va faire couler beaucoup d'encre et user bien de la salive. En effet, si les séquences "Ronin" montrent un développement normal du style éblouissant de Miller, les séquences SF font apparaître un style nouveau qui nous rappelle quelque chose. Will Eisner parle "d'expériences courageuses" au niveau du style et de l'encrage de Miller. Mais il est évident que ces expérimentations viennent en droite ligne du travail de Moebius ou de Druillet.
Miller, s'il utilise ces influences et rend hommage peut-être involontairement au grand Jean Giraud, confirme cependant l'énorme talent qui est apparu dans la saga de Daredevil contre Electra. Sa force d'expression, son style flamboyant, ses découpages, restent la marque d'un authentique créateur. On réalise en épluchant tous les comics parus après son Daredevil que pas un artiste n'omet de reprendre à son compte une des innovations de Miller. Une œuvre splendide.

SILVER STAR

Pourquoi la firme de Comics la plus intéressante à l'heure actuelle est-elle Pacific Comics, en Californie? Peut-être vous le demandez-vous? C'est très simple : cette compagnie bouillonnante regroupe dans ses rangs des dessinateurs tels que : Kirby, Adams, Grell, Stevens, Wiliamson, Wrightson, Conrad, Jane Russel, non, là je m'égare, Craig Russel, et Steve Ditko ! mais oui, peu de gens actuellement apprécient son art mais n'oubliez pas que c'est lui qui créa *Spiderman, Doctor Strange, The Question, Mr. A*, et bien d'autres. Dans Silver Star Nº 2, Ditko après un passage à vide de quelques années revient là à son top niveau. C'est superbe. Le Kirby aussi vaut le déplacement.

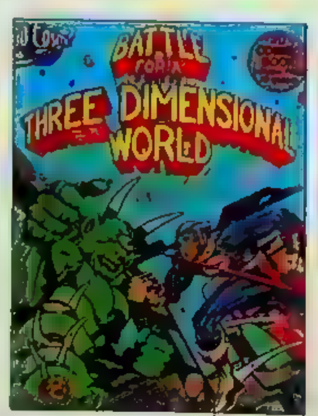
THE FLY

Deux histoires; l'une du super-héros *The Fly*, vestige exhumé de temps révolus. L'autre *Mr. Justice* est l'œuvre d'un nouveau venu dans les comics qui ne tardera pas à faire du bruit : Trevor Von Eeden, qui déjà dessine pour DC. En prime vous aurez droit à une couverture de ce monstre sacré des comics des années 60 qui se nomme Jim Steranko. (Souvenez-vous de *Nick Fury* et de *Captain America*.)



BATTLE FOR A THREE DIMENSIONAL WORLD Nº 1

Depuis les années 50 et la grande mode des comics en 3D, à part quelques tentatives plus ou moins heureuses, le relief en bandes dessinées a été oublié. Il faut donc attendre 1983 et une nouvelle maison d'édition pour se lancer dans l'aventure. Le dessin est signé Jack Kirby, pas à son plus haut niveau. Quant au scénario, il est inintéressant au possible. On en vient à regretter le Captain 3D qu'il réalisa magnifiquement en 1953. Mais tout ça est loin.



L'ENFANT TRONC

Dessin de Arno.
Scénario de Jodorowsky.
La saga d'Alef-Than, être aux multiples pouvoirs étranges, est une nouvelle histoire du futur mélangée de sorcellerie et d'héroïc-fantasy, publiée au Humanoïdes Associés. Les Dhariens sont armés de lances et de flèches alors que les buveurs de fluide vital sont armés de pecolts (je pense que ce sont des "flingues"). Aidés par l'homme tronc, les Dhariens combattront les bandits et les extermineront. Il y a bien longtemps il y avait un scénariste du nom de Jodorowsky qui malgré tous ses efforts ne parvenait pas à écrire un script qui ne soit pas complètement hermétique. Tout d'un coup un beau jour de 82, il réussit l'impossible : écrire un scénario à la portée de tous. Car dans *l'Enfant Tronc* il y a une histoire pleine de rebondissements et qui se laisse lire avec une incroyable facilité. Le dessin d'Arno bien que très inspiré par Moebius promet l'éclosion d'un nouveau talent. Encore une nouvelle vedette en perspective pour les Humanos, pépinière de talents légendaire.

STAR SLAMMERS

Quel beau titre pour une BD de space-opera ! Tous les fans (comme moi) d'Hamilton, de Wiliamson, de Poul Anderson, ou de Doc Smith ne pourront que se délecter de cet album de chez Marvel. Un album aux Etats-Unis, eh oui, nos amis d'outre-Atlantique se mettent à la présentation Franco-Belge; ils ont malheureusement encore beaucoup à apprendre car leurs couleurs sont hideuses et le prix exorbitant. Le dessin de Walt Simonson (Thor, Star Wars) nous fait penser à tout instant à nos dessinateurs nationaux Bilal et Moebius avec malgré tout une touche bien de là-bas. J'en redemande !

GORDON & ROGERS ■

LIVRES

L'INEXORABLE ENQUETE

Samuel FULLER. Série B
(Christian Bourgois).

Vous vous souvenez de *The Big Red One?* A un moment Robert Carradine, cigare au bec, lit un livre... *son* livre, écrit et publié en pleine guerre. Le titre : *The Dark Page*. Son auteur : un certain Samuel Michael Fuller, et oui, c'est bien lui, car le génial auteur du *Port de la Drogue* a été journaliste et écrivain avant de faire la guerre et de se lancer dans le cinoche (son film Park Row était autobiographique par plus d'un côté et un vibrant hommage au monde du journalisme). Publié en France en 1950 chez Morgan, sous le titre *Eh bien ! Dansez maintenant*, il ressort sous ce nouveau titre (celui du film qu'il a inspiré, réalisé par Phil Karlson, avec Broderick Crawford et John Derek) dans cette *série B* qui nous a permis de redécouvrir bien des chefs d'œuvre, du cinéma et de la littérature. Il est dommage que Fuller n'ait pas réalisé lui-même ce film, car ces "pages noires" sont bourrées de talent et dénotent un excellent auteur de roman "noir". Charlotte Faith s'est mariée en 1920 à John Grant. Il l'a abandonnée et a changé de nom. Trente ans après, elle le retrouve au bal des



Cœurs Solitaires. Il est devenu Mark Chapman et est redacteur en chef de *La Comète* Il la tue accidentellement. Dès lors il est partagé entre sa peur d'être découvert et le désir de profiter de ce "scoop" pour faire monter les tirages de son journal. Son reporter, Steve McCleary mène "l'inexorable enquête" et le piège se referme lentement sur Chapman/Grant. Une histoire menée à cent à l'heure, à un rythme trépidant, qui traverse le monde du journalisme et l'univers des clodos du Bowery... une petite merveille que je vous invite à redécouvrir. Au fait, n'existerait-il pas une ressemblance entre ce livre et *Le Grand Horloger* de Kenneth Fearing (chez NéO)? Pour découvrir la solution, lisez l'excellent dossier de François Guérif! Et... good hunting!

C'EST PAS DANS MES CORDES

James Hadley CHASE.
Carré Noir (Gallimard).

Un repas simple. Saumon fumé, carré d'agneau et fromage. Ils ont un Margeaux 61 qui devrait être buvable... Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'un article culinaire des célèbres duettistes, mais de l'un des nombreux menus qui émaillent le dernier polar de Chase, comme tous les autres d'ailleurs. A l'instar de ses personnages, Chase est un gourmet et un jouisseur, et il le prouve. Seulement c'est aussi un paresseux, et certaines fois il ne se donne pas la peine de faire monter la mayonnaise. Heureusement, d'autres jours, il est plus inspiré et nous concocte de petites merveilles dont nous nous régalons. Vous êtes tombé sur un jour faste, car ce roman se passe à Paradise City, lieu de prédilection et d'inspiration pour Chase. Paradise City ou la grande Babylone. Qu'est-ce qui fait courir les personnages de Chase? L'argent, la bouffe et l'arnaque. Sherman Jamison, milliardaire sans scrupules, veut se débarrasser de sa femme, qui refuse de divorcer. Il engage un tueur à gages, qui travaille pour la Mafia. Tout semble réglé. En fait, tout ne fait que commencer... lisez vous-même la suite! Chase s'y entend à merveille pour camper chacun de ses personnages, donner leurs motivations et leur "background". Dès lors, chacun d'eux continue sur sa lancée et va jusqu'au bout de ses ambitions (argent, femmes, pouvoir, réussite, etc.) et tout ce joli monde se retrouve à la dernière page en un règlement de comptes final et sanglant. La morale est (presque) sauve et Chase, reclus dans sa somptueuse propriété de Vevey (en Suisse) continue d'être fasciné par le fric et la volonté de puissance qui pourrit l'espèce humaine. Au fait, saviez-vous que personne n'a vu Chase depuis des années et que l'on murmure que... certains fantômes (des nègres, quoi!) se glisseraient chez lui la nuit pour se relayer à sa machine à écrire et perpétuer son œuvre. Une centaine de bouquins sur la Comédie Humaine Ce serait sa plus belle intrigue (posthume ou non), vous ne trouvez pas?



LE DEMON NOIR

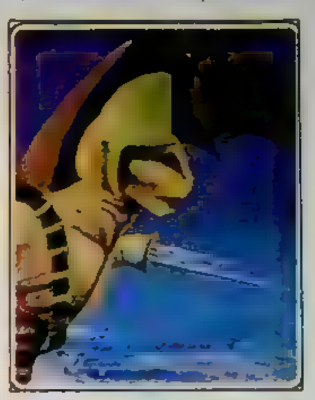
Robert BLOCH
Clancier-Guénaud.

"Dans sa demeure de R'lyeh la ville morte, Cthulhu attend, plongé dans ses rêves"... une phrase qui hantera pour longtemps tous les admirateurs et fans gâteux de Lovecraft et les adorateurs de sa créature abominable, Cthulhu. Un mythe qui a la vie dure et qui n'en finit pas de renaître, par le biais de nombreux écrivains, plus ou moins inspirés, mais toujours fascinés. Robert Bloch fut sans doute l'un des plus fascinés et l'un des plus doués de ces écrivains appartenant à ce que l'on a appelé le "cercle lovecraftien". Dès l'âge de dix ans, il découvre la célèbre revue *Weird Tales*, spécialisée dans le fantastique, la science-fiction et le merveilleux. Cette revue publie notamment les textes de Lovecraft. C'est le choc. Enfant précoce, Bloch a un goût prononcé pour la lecture. A l'âge de quinze ans, passionné par le monde de Lovecraft (le cinéma muet lui a également fait une grande impression), il écrit à ce dernier pour lui faire part de son admiration et lui demander où l'on peut se procurer d'anciens numéros de la revue. A sa grande surprise, Lovecraft lui répond. C'est le début d'une longue correspondance. Le maître l'encourage à écrire. En juillet 1934, la chance sourit au jeune Bloch : il vend sa première nouvelle, *Le Secret de la Tombe*, à *Weird Tales*. Il assure lui-même : "Farnsworth Wright, le rédacteur en chef, ne devait pas être tout à fait lui-même le jour où il accepta mon manuscrit" Un exemple de la modestie de Bloch dont il a toujours fait preuve. Dès lors, d'autres nouvelles se succèdent à un rythme accéléré, car Bloch est un auteur prolifique. C'est le début d'une longue carrière et d'une passionnante relation épistolaire avec Lovecraft, jusqu'à sa mort. Mais le souvenir est resté intact. Bloch parle du "solitaire de Providence" avec la même émotion et lui rendra un perpétuel hommage, tout au long de son œuvre, jusqu'à son dernier roman fantastique : *Retour à Arkham* (Nouvelles Editions Oswald) ou une interprétation du mythe inattendue! Plongez-vous au plus vite dans ce recueil de nouvelles "écrites pour le plaisir"... les toutes premières du jeune Bloch Par delà les naïvetés, les redondances, le style outré (boursouflé!) "à la Lovecraft", on assiste à la naissance d'un écrivain de tout premier ordre : tout est déjà présent et dit, Bloch n'a plus qu'à se trouver et à ordonner son œuvre. La suite le démontre amplement Découvrez au plus vite ces premiers textes de l'auteur de *Psychose* (et de *Psychose 2*) du fantastique à l'état pur, dans un monde gothique et lovecraftien rempli de goules, de dieux sans visage, de démons d'autres univers et de rêves indicibles. C'est le premier volume d'une nouvelle collection, *Au Troisième Œil*, dirigée par l'ami Stéphane Bourgoin, libraire distingué et connaisseur de la "chose" fantastique et policière Une collection qui s'annonce passionnante : d'autres anthologies de Bloch, des romans, des nouvelles de Fritz Leiber et de grands auteurs (dont je tairai le nom) sont prévus Rassurez-vous, la fête du fantastique est assurée et Bourgoin vous concocte d'autres surprises, avec le sérieux qui le caractérise. Pour preuve cette anthologie, dûment preparée, avec annotations et commentaires de Lovecraft (pour *Les Serviteurs de Satan*), préface et postface de Bloch himself. Un régal... et de la belle ouvrage, comme on disait au cours "d'étranges éons"! *Le Demon Noir* vous hantera durant bien des nuits, hehé!



LE PEUPLE DU VENT

Paul ANDERSON. Temps Futurs.



Voici que commence la saga des "Marchands Interplanetaires" qui comprendra quatre volumes, vaste cycle ecrit par Paul Anderson, routier de la SF et de l'Heroic Fantasy! Rappelons qu'Anderson s'est attaqué, parmi tant d'autres, à la saga de Conan et qu'il a écrit *Conan le Rebelle*, publie chez France-Loisirs, et publié en poche dans la collection *Superlight* (aux Presses de la Cité), ouvrage traduit par un certain... Dough Headline! Revenons à nos moutons, ou plutôt à nos créatures ailées de la planete Diomede. La guerre fait rage entre les deux races qui s'affrontent pour la suprématie. Survient Nicolas Van Rijn, ventripotent mais rusé directeur de la Compagnie Solaire des Epices et des Alcools (nous sommes en 2426 et l'univers exploré est régi par la Ligue des Etoiles). Accompagné d'Eric Wace et de la belle et douce Dame Sandra Tamarin, sa navette s'ecrase dans les flots. Ils doivent rejoindre au plus vite Port-Jeudi, la station de la Ligue, mais celle-ci se trouve à des milliers de kilomètres, de l'autre côte de ce monde en grande partie aquatique. Van Rijn fulmine, éructe, se goinfre et tire des plans. C'est le depart d'un roman des plus dépaysants, souvent truculent parfois ennuyeux et un peu longuet, mais toujours intéressant et savoureux Diviser pour régner... le vieil adage est vérifié à l'envers... puisque Van Rijn doit faire cesser cette guerre rapidement, s'il veut survivre! A noter la belle histoire d'amour, sans espoir entre Eric Wace et Dame Sandra et vous conviendrez qu'Anderson a composé un cocktail original qui vous procurera de longues heures d'évasion et de plaisir. N'est-ce pas la definition même de l'Heroic Fantasy? Merci, docteur Space Fiction! Signalons que le troisième tome de Lloyd Biggle Jr. *Qui a éteint l'Univers?* est paru et que le mois prochain je vous parlerai longuement de Lord Darcy et de Randall Garrett, pour *Tous des Magiciens*. A suivre!

FRANÇOIS TRUCHAUD

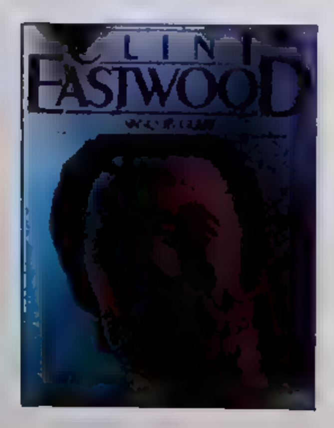


LIVRES

CLINT EASTWOOD
François Guérif
Editions Veyrier

Un livre nécessaire à tous ceux qui vouent une admiration justifiée à l'un des plus grands héros cinématographiques de notre époque C'est encore un coup de l'excellent François Guérif, érudit de première classe et, au physique, équivalent français de l'Inspecteur Harry. Son bouquin est rempli d'informations intéressantes sur les périodes les moins connues de la carrière d'Eastwood, ses débuts dans de petits rôles par exemple. Tout bon amateur de fantastique se doit en effet de savoir que Clint apparaît en blouse blanche, l'éprouvette à la main, dans *Revenge of the Creature* de Jack Arnold. Il y a également une partie très bien documentée sur la période télévisée d'Eastwood et ses prestations dans la série (célèbre aux USA) *Gunsmoke*, avec une liste exhaustive de tous les épisodes. Voilà qui est véritablement précieux. Et le livre se poursuit en survolant tous les films d'Eastwood. On le découvre comme un auteur complet, le plus souvent totalement investi dans ses projets, qu'il en soit ou non le réalisateur Le bouquin s'achève avec le dernier film d'Eastwood, *Honky Tonk Man*, ballade nostalgique où il incarne un chanteur country dans les années 20. Un film qui ne sortira sûrement jamais en France. Encore une bonne occasion de remercier nos distributeurs nationaux, non? S'ils s'attaquent même à Dirty Harry en personne, où allons-nous?... De toute façon, vous ne m'avez certainement pas attendu pour vous procurer ce livre (j'espère pour vous!) si vous êtes un tant soi peu lucides Et donc vous n'avez plus qu'à le *lire*. Parce que je suis certain que jusqu'ici vous n'aviez fait que regarder les images...

DOUG HEADLINE ■



VIDEODROME,
by Jack Martin. A Novel based on a Screenplay by David Cronenberg. Zebra Books. New York.

Suite du grand feuilleton "J'habite en France, donc je n'ai pas vu *Videodrome*, mais j'en ai entendu parler". Après la musique du film - signalée dans *Starfix* n° 4 - quelques mots sur le livre.
Littérairement, il ne vaut pas grand chose – c'est une *novelization* écrite visiblement à la va - vite, mais il permet de se faire une idee assez précise du film et de comprendre ce qui a pu déterminer son échec aux Etats-Unis. On connaît le point de départ de l'histoire : un producteur de télévision qui s'amuse à pirater des programmes privés



diffusés par câble découvre par hasard une bien étrange émission nommée *Videodrome*, qui présente des scènes de tortures réalisées sans trucage sur des êtres humains. Répulsion du producteur, bien sûr, mais aussi, malgé lui, une certaine fascination, ne serait-ce qu'à cause des possibilités commerciales qu'il entrevoit pour un tel programme Deuxième temps · en enquêtant, il finit par découvrir qu'en fait, *Videodrome* ne diffuse pas ces scènes de torture, mais une espèce de drogue électronique hallucinogene qui lui fait voir de telles scènes
Ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'il a une part de responsabilité dans un tel programme; plus généralement, que c'est autant le public d'une chaine de télévision que les dirigeants de celle-ci qui détermine le choix des images présentées sur l'écran. Et lorsque le spectateur finit par créer lui-même ce qu'il voit, la folie est proche, puisque plus rien ne distingue le réel de l'imaginaire.
Cronenberg a déclaré un jour dans une interview : "La majorité des films d'horreur s'appuie sur des peurs enfantines. Les miens traitent de peurs *adultes*". Or, si le public est prêt à s'enthousiasmer pour un petit E.T. tout à fait improbable, est-il capable d'accepter une remise en question de ses valeurs les plus quotidiennes? Faire exploser les têtes *(Scanners)*, concrétiser la colère sous la forme de petits gnomes *(The Brood/Chromosome 3)* faire jaillir une pieuvre d'un écran de télévision *(Videodrome)*; tout cela n'est peut-être pas du meilleur goût. Mais chacune de ces visions touche au vieux fantasme humain qui serait précisement la réalisation des fantasmes, la transformation d'un désir spirituel en élément materiel. Visions trop brûlantes pour permettre au spectateur de rester confortablement dans sa position de spectateur. Or, ce spectateur, s'il accepte bien des choses, n'admet jamais qu'on lui enleve ce confort

MORTELLE RANDONNEE,
par Marc Behm
Carre Noir n° 473

LA LUNE DANS LE CANIVEAU,
par David Goodis
Livre de Poche n° 5753

Il y a bien longtemps que le cinema français a puisé son inspiration chez les auteurs de la *Série Noire*, mais il avait généralement accorde sa préférence à des auteurs français. Or, en l'espace de quelques semaines, trois films sortent qui s'inspirent de romans americains. Si le *J'ai epousé une ombre* de Robin Davis n'était en aucune façon l'adaptation ideale de l'œuvre de William Irish, Claude Miller a mieux réussi avec la *Mortelle randonnée* de Marc Behm, et l'on attend beaucoup de *La Lune dans le caniveau* que Jean-Jacques Beineix a adapte du celebre récit de David Goodis et qui representera la France à Cannes Les puristes s'offusqueront peut-être de toutes ces adaptations qui ne craignent pas de transposer dans quelque Bécon-les-Bruyères bien gaulois des intrigues pourtant si americaines à l'origine *Mortelle randonnée* par exemple repose sur une succession d'identites chez un même personnage qui n'est concevable qu'aux Etats-Unis, où l'on sait que la parole des gens a souvent plus de valeur légale que leurs papiers. Ce n'est pas encore en France que l'on peut téléphoner d'une cabine sans payer, en indiquant seulement à l'opératrice son numero d'abonne
Il faut aussi se garder de mettre dans le même sac "Série Noire" des œuvres qui sont forcément très différentes, ne serait-ce qu'à cause de la période à laquelle elles ont été écrites. Que l'on songe que trente ans séparent *La Lune dans le caniveau* (1953) du très contemporain *Mortelle randonnée!*
Pourtant, réussis ou non, tous ces films français contribuent paradoxalement à dissiper quelques malentendus sur ces romans américains. On a dit, avec raison, que tous ces polars étaient comme une réaction contre l'univers théâtral et fabriqué de Dame Agatha Christie



et de ses collègues britanniques L'intrigue n'est plus dans ces maisons de la haute bourgeoisie où la degustation du thé est un acte social. Elle descend dans la rue, dans la misere, et dans la crasse Si riche qu'elle soit, la meurtriere psychopathe de *Mortelle randonnée* ne dedaigne pas les motels les plus minables Et *La Lune dans le caniveau* se passe bien, comme le dit le titre, dans les caniveaux d'un port misérable
Mais ce réalisme est trompeur Au-dessus du caniveau, il y a aussi la Lune. Et progressivement, toutes ces histoires basculent dans le fantastique. Significat'vement, elles n'ont jamais, ou presque, de conclusion dans le sens traditionnel du terme : s'il y a un assassin dans *La Lune*, il ne sera jamais vraiment



identifié. S'il y a une dangereuse criminelle dans *Mortelle randonnée*, on ne connaîtra jamais les raisons de ses actes. Bien plus qu'aux faits, toutes ces histoires s'attachent aux rêves, aux craintes, aux hallucinations de leurs personnages. La réalité n'est plus une donnée objective : le détective de la

Randonnée croit et veut retrouver sa fille dans la meurtrière qu'il poursuit ; le héros de *La Lune* recherche un coupable qui, dans la meilleure tradition de la tragedie antique, pourrait bien être, au moins symboliquement, lui-même. Comme on le voit, cette littérature commerciale n'est pas aussi commerciale qu'elle en a l'air

SEUL AU MONDE DANS LE WESTERN ITALIEN

Volume 1 - Une poignee de thèmes, par Gian Lhassa, avec la collaboration de Michel Lequeux. Editions Grand Angle. Mariembourg (Belgique)

Si les romans-photo tires de westerns italiens ont ete legion dans les annees soixante et soixante-dix, si les ouvrages faisant allusion aux westerns italiens sont multiples (a commencer par les diverses biographies de Clint Eastwood), peu d'etudes serieuses ont ete entierement consacrees au genre Jusqu'a present, la bibliographie se limitait à peu pres a un livre anglais, *Italian Western - The Opera of Violence*, au titre plus éclatant que son contenu, et, en France, à cinq fascicules d'Alain Petit très vite introuvables, à cause de leur presentation et de leur production tres fanzinardeuses (certains n'ont pas été tirés à plus de cinquante exemplaires)
L'ouvrage de Gian Lhassa et Michel Lequeux vient donc combler quelques lacunes. Seul le premier volume est paru pour l'instant. Sont annoncés "pour bientôt" un volume 2 intitulé *Des hommes seuls*, et un volume 3 qui sera un *Dictionnaire du Westen Italien*. Comme son titre - *Une poignée de thèmes* - l'indique, le premier volume se présente plus comme une série de fiches que comme une analyse d'ensemble. Cependant, ces fiches sont suffisamment bien organisees et suffisamment variees pour que tout amateur de spaghetti y trouve son compte Ce parti pris de présentation peut d'ailleurs se justifier par le fait que les westerns italiens - et ceux de Leone en particulier - se sont toujours énormement attachés aux details. Et les auteurs montrent bien comment, au-dela du genre, ces films ont révolutionné le cinema tout entier en faisant vivre les objets sur l'écran, en apportant une nouvelle vision du monde La botte n'était plus simplement une chaussure Un long manteau ou un poncho n'etaient plus simplement un vêtement, mais un objet doué d'une valeur symbolique. Et même la mort, souvent traitee en termes chorégraphiques, perdait sa valeur existentielle. Certes, la parodie n'etait pas loin, comme l'histoire l'a montre, et le genre du western italien etait celui d'une décadence, mais celle-ci rimait, au moins dans ce cas-là, avec intelligence
(Cet ouvrage n'étant pas largement distribué en librairie, il est conseille de le commander directement chez l'editeur - Grand Angle, Rue Reine-Astrid 16, 6370 MARIEMBOURG, Belgique - pour la modique somme de 350 francs belges - environ 50 francs français. Payer par mandat-poste international.)

LA PIN-UP OU LA FRAGILE INDIFFERENCE,

par Bertrand Mary Fayard.

Peu de photos et beaucoup de texte. Ce nouvel ouvrage sur la pin up semblait devoir compléter idéalement le *Screen Dreams* de Tony Crawley - signalé dans *Starfix* n°3 -, qui était construit sur le principe inverse. Malheureusement, ces quatre cents longues pages apportent moins dans l'analyse que quelques legendes pertinentes sous des photographies bien choisies En fait, elles ne parlent que tres accessoirement de la pin-up Elles en parlent dans la mesure ou elles traitent absolument de tout et de rien Cela commence par la petite enfance de l'auteur, racontee ô combien pudiquement à la troisieme personne - ses courses dans le metro, sa premiere seance de cinema... Vingt-cinq pages D'autres viendront les completer au fil du livre, pour aerer (?) les chapitres essentiels, qui sont comme une histoire du monde contemporain Ni plus ni moins ! Ainsi, pour avoir quelques lumieres sur les pin-up ornant les camions, le lecteur devra avaler dix pages sur le développement du reseau routier europeen et americain
Comme toutes ces derives ne sont pas trop mal ecrites, il faut bien le reconnaître, on a envie de suggerer a l'auteur de se lancer dans la redaction d'un roman, ou il pourra sans doute mieux satisfaire ses instincts de Claude Lelouch de la litterature

FREDERIC ALBERT LEVY ■


12:00
E-180
JVC
VHS
VIDEO CASSETTE
TIME 180min 120min 60min
COUNT 0
CASSETTES JVC :
DES ÉTOILES
DANS L'UNIVERS VIDÉO.
Pour enregistrer les étoiles du spectacle, ou pour revivre vos vacances passées sous d'autres cieux, vos cassettes vidéo doivent être d'une grande qualité.
Le revêtement magnétique développé par JVC vous assure une reproduction sonore et visuelle exceptionnelle.
JVC à travers ses cassettes vidéo vous fait bénéficier de son expérience en tant que créateur du standard VHS
Avec les cassettes vidéo JVC vous côtoierez l'univers du spectacle, les étoiles du sport et enregistrerez les féeries familiales, toujours avec la pureté des images et du son JVC
JVC
VIDEO VHS
E-30
E-120
E-180
E-240
VIDEO CASSETTE
E-240



VIDEO CLIPS

RANDY NEWMAN : "I Love L.A." (Warner/WEA). Randy Newman n'aime pas New York parce qu'il trouve que ses habitants sont habillés comme des singes. Il déteste également Chicago, qu'il faudrait "laisser aux Eskimos". Que lui faut-il donc ? Dans un éclair de génie subtil, il a habilement dissimulé la réponse à cette question dans le titre de ce morceau. . Attendez, je réfléchis. C'est dur ! Philadelphie ? Non Zuidcoote, Shangri-La ? Non, non .. Ça y est, j'ai trouvé : Los Angeles ! Et comme tout homme civilisé, il enfile sa chemise hawaïenne, agrippe sa petite amie par le bras, l'installe dans sa Dodge rutilante, se met au volant, et hop ! Les voilà partis pour le tour du propriétaire, dans un clip qui paraît financé à 98 % par le Bureau d'Aide Touristique de Los Angeles . Les boulevards sont désespérément déserts de toute circulation, les ondines de Long Beach ont emporté leur bikini le plus minuscule, elles se laissent faire la causette par le paumé du coin, et même les policiers poussent la chansonnette avec l'ami Randy. Trop c'est trop ! Los Angeles ne se résume pas à quelques palmiers, le Chinese Theater, les chromes des pare-chocs, et Disneyland... Et n'importe qui entonne le refrain, les vieux, les jeunes, les Mexicains, à Beverly Hills, à Santa Monica.. y compris l'équipe technique. "I Love L.A." C'est sympathique, mais vraiment débile.



GREG KIHN BAND : "Jeopardy" (WEA) Il serait vain de nier l'une des lois les plus manifestes de la physique : les contraires s'attirent. Essayez d'écrire un traité sur le magnétisme autrement, vous allez vous amuser... Et dans cet ordre d'idées, quoi de plus naturel donc que de situer les puits infernaux chers à Dante sous les églises... et même sous chaque église !
Dans cette réalisation, l'enfer du mariage n'est pas une simple histoire de conflits personnels, de belles-mères mielleuses, ou encore de vaisselle fracassée contre les murs On prend tout au pied de la lettre. Et l'attente angoissée du futur marié se transforme en cauchemar... En un éclair, la réalité bascule Un cadavre pourrissant se substitue à la jeune fiancée toute de blanc vêtue, recevant avec un rictus décharné le don de l'alliance. Des invités qui, un instant plus tôt, traduisaient leur union en messages subliminaux sous forme de menottes, de mains irrémédiablement soudées, il ne reste qu'une horde de morts vivants belliqueux. L'appendice tentaculaire d'un monstre innommable crève le sol, jaillissant de tréfonds inconnus que n'aurait pas désavoué Lovecraft, et tente de happer l'époux de ce marché de dupes .



La fuite est désespérée, frénétique, réussie A moins que... "Le mariage tue l'amour" dit-on. Que penser alors de ce film d'amateur, avec une limousine qui ressemble fort à un corbillard, projeté pour deux spectateurs solitaires, un couple momifié aussi uni dans la mort que sur l'écran ?



Une fausse fin de plus pour une vidéo sans prétention, aux effets spéciaux fauchés et sympathiques, qui conte à renforts de mouvements de caméra avec ellipses (!), les joies du concubinage Avec du champagne et un peu de soleil, que demander de plus ?

JOAN ARMATRADING : "Drop the Pilot" (CBS). Tout comme "Flight 19" de B.A. Robertson, ou "New Frontier" de Donald Fagen (cf Starfix n° 4), "Drop the Pilot" se présente sous la forme d'un petit film classique, avec un générique de début qui donne immédiatement le ton de ce qui va suivre. On retrouve le charme surrané des films muets montrés à un public enthousiaste Et Joan Armatrading et ses musiciens remplacent le pianiste chargé de l'accompagnement sonore Mais contrairement aux deux exemples cités plus haut, la narration n'a plus qu'un lointain rapport avec les paroles de la chanson Et l'intérêt se dégage de l'interaction entre ce qui se passe à l'écran et dans la salle, entre le rêve et la réalité. Mais la ligne de démarcation entre les deux est bien fine. A peine moins



solide que la toile de projection...
Dans un univers en noir et blanc, une jeune femme préfère la romance d'un pilote d'aéroplane, coincé dans un arbre avec son parachute, aux exploits boueux et salissants d'un joueur de football
Dans l'autre, le nôtre, habité par le parfum des chocolats de l'entracte et la douceur du velours cramoisi des fauteuils de cinéma, une ouvreuse attend son prince charmant Le regard baigné des amours factices qui se déroulent sur l'écran à longueur de séances, elle sait qu'elle le trouvera un jour... Et surtout quand le sportif émérite fera valoir ses droits, offrant un futur solide, tangible, et détruisant l'illusion du parfait amour romantique Déçu, le pilote crève l'écran, et tombe dans les bras de la belle ouvreuse
Elle, au moins, sait que la vraie réalité ne se situe pas dans la salle, mais sur une bande de celluloïd qui défile à vingt-quatre images par seconde

DOMINIQUE MONROCQ ■

SEX MACHINE

Hep ! Attention jeunes gens ! Surveillez vos fiancées ! Et vous, faites-vous toutes petites, mesdemoiselles ! Les deux loups de la télévision française sont de retour ! Ce sont évidemment nos joyeux duettistes, Manœuvre et Dionnet, les pères-fondateurs de *L'Impeccable*, l'émission de bande dessinée télévisée la plus controversée du monde
Leur nouveau show a pour cadre une somptueuse boîte de nuit, le Sex Machine, point de rencontre de toutes les musiques que les gens normaux écoutent Qui définira ce qu'est la musique moderne normale ? C'est celle dont tous les humains moyens s'assourdissent les tympans à longueur de soirées imbibées : rap, soul, funky, disco, et pas mal d'autres aberrations dans ce genre-là
Et l'émission se consacre à tous ces avatars d'une musique syncopée, allègre, artificielle au possible, mais tentatrice pour ceux qui se laissent piéger par la facilité ! Ce qui n'est d'ailleurs pas désagréable de temps à autre..



Rendons quand même justice aux harmonies essentiellement noires qu'on trouve dans l'émission. Le premier numéro nous a permis de voir James Brown faire une démonstration de danse stupéfiante et chanter un ou deux morceaux, Marvin Gaye dans sa dernière vidéo très sympathique, le jeune inverti Prince dans son numéro de clown bondage/sado/maso/homo/pitral avec deux pouliches lubriques, les bandantes Vanity Six qui en réalité sont trois, et surtout Michael Jackson, ah, Michael Jackson
Le plus beau clip que j'ai vu ? C'est bien possible En tout cas l'un des plus magiques, une sorte de rêve La v lle est bleue et noire, luisante et étoilée. Michael danse sur les trottoirs qui s'illuminent sous ses pas En regardant autour de moi à la fin du clip, je voyais aussi la chaussée se transformer en plaques de lumière éclatantes... Un peu comme ce clochard touché par la grâce lorsque Michael gratifie sa sebile d'une pièce ensorcelée, ou comme ces étranges transformations félines, c'était un instant de féerie
Ce qui me fournit une transition idéale pour en revenir à *Sex Machine* puisque dans le numéro 2, qui passe ces jours-ci, il doit y avoir le petit Michael Jackson à l'âge de huit ans et un tas d'autres vidéos palpitantes (j espère), sans oublier la version mensuelle du morceau de James Brown qui donne son titre à l'émission. Ici, vous le verrez interprété par Serge Gainsbourg et La Horde. Tout ça est d'un ésotérisme complet



DOUG HEADLINE ■

U2 : "New Year's day" Phonogram. U 2 étonne, U 2 dérange. Ils ont un propos, des idées, leur musique dénote une certaine intelligence et renouvelle des valeurs que l'on aimerait bien voir plus souvent. Une rigueur et une fierté qui s'opposent au n'importe quoi surgissant de toute part. Période de crise, de doute propice à l'épanouissement d'un tel groupe. Pour faire une comparaison bête et hasardeuse, U2 ce serait un peu comme les Doors d'aujourd'hui. Pour promouvoir leur nouvel album, nos Irlandais se sont dotés d'une superbe vidéo illustrant une des perles de leur nouvel album "War". "New Year's Day" est incontestablement une grande chanson et l'image qui lui est offerte ne fait qu'accentuer les gerbes électriques et la puissance émotive qui émanent de cette composition.
Sur la steppe enneigée, les mem-



bres du groupe jouent pour se protéger du froid laissant éclater des accords tendus, surgissent alors des cavaliers chevauchant à travers bois dans des tourbillons de neige. Cavalcade soutenue par une guitare rythmique déchainée suivie par une mélodie bouleversante au piano. Les naseaux des chevaux soufflent leurs vapeurs sur les touches d'un clavier en une judicieuse superposition d'images, puis, la caméra retourne vers le groupe rassemblé autour d'un feu dans la nuit glaciale.
Sur un ralenti final, les étranges cavaliers aux allures de samourais polaires s'en retournent vers de nouveaux horizons. Le réalisateur Maiert Avis a tourné en Suède cette vidéo majestueuse aux tons flamboyants qui fait parfois penser aux images empourprées de Kurosawa.
Du beau travail, parfaitement adapté à la violence étouffée et au lyrisme exacerbé qui se dégagent des textes et musiques de U2.
Un univers qui peut vous appartenir, à vous aussi, - You too.

HERVE DEPLASSE ■

OU VOIR LES VIDEOCLIPS ? (petit guide rédigé à la demande générale)

Dimanche Martin, A2, le dimanche à 11 h 20. De temps en temps, et disséminés au hasard de l'émission. Peu recommandé pour ceux qui sont allergiques à "l'amuseur public n° 1".

L'Echo des Bananes, FR3, le Dimanche à 18 h 45. En règle générale, deux à chaque émission. Pas toujours très récents (un des deux), mais un grand soin est apporté à la sélection. Vincent Lamy a le mérite de donner les auteurs des titres.

Platine 45, A2, le mercredi à 17 h 10. Entre deux et trois chaque semaine (des vrais, pas les délires vidéo produits spécialement pour l'émission).

Jack Spot, TF 1, le mercredi à 18 h. Une nouvelle émission produite par Marie-France Brière et (Gasp !) Stéphane Collaro. Surtout du funk, et tourné dans une discothèque avec un "vidéo D.J."... La réalisation ? Méfiance.
A la suite de ça, notez le nouvel horaire de *La Friture dans les lunettes*, vers 16 h 15.

Sex Machine, le jeudi vers 21 h 50, une fois par mois. Voir article à côté. On serait néanmoins reconnaissant au réalisateur de passer les clips *en entier...*

Haute Tension, A2, le jeudi vers 22 h 30, une fois par mois. Les spécialistes des clips "ésotériques".



DISQUES

MUSIQUE DE FILMS

Vos voisins vous gênent ? Je vous comprends, avec ce cloisonnement des grands ensembles, ces appartements empilés les uns sur les autres, aux murs ultra-fins que transperce le moindre son ! Le claquement du fouet de la dominatrice d'à côté, les injures avilissantes du locataire du dessus, les soirées "spéciales" en face, ou encore les râles amoureux mêlés au rythme assourdissant d'une musique tonitruante un peu partout dans l'immeuble... A cela, une seule solution : sévir !!
Tout comme les Bland, ce couple ordinaire, moyen, presque médiocre, qui se décide à trucider le plus grand nombre de dévoyés sexuels pour retrouver le calme et concrétiser son rêve : s'offrir un restaurant



à la campagne. Paul Bartel, un des cinéastes les plus originaux formé à l'école de Roger Corman, a bâti autour de cette intrigue sa dernière œuvre, **EATING RAOUL**. Il s'y est offert le rôle principal au côté de Mary Woronov, transfuge d'un temps du fameux Velvet Underground. Et Arlon Ober, le compositeur, retrouve à la fois dans le film et le disque (Varèse Sarabande Records STV 81164) le même style débridé, la même approche iconoclaste, la même optique rénovatrice, qui caractérisaient ce groupe patronné par Andy Warhol. Quand sa partition ne fait pas appel à "Exactly Like You", une vieille chanson des années 30 interprétée par Jon Beres, il joue alors sans emphase la carte de la démesure. Les assassinats à coups de poêle à frire se font tantôt au son d'une musique guillerette, tantôt soulignés d'un tempo haletant ("Screamin' Demon", "Trashin' Em"), le tout débordant sur les mises en bière dans des sacs poubelle. Des paroles en espagnol se greffent sur des morceaux divers ("Diablo con Vestido"), et appuient l'hispanisme de Raoul, le héros du titre, maître chanteur à la petite semaine aussi malhonnête serrurier que fourgueur de cadavres...
Mais surtout, Ober esquisse en musique le contraste dramatique qui existe entre la joie de vivre factice des "swingers" ("Hollywierd, U-S-X") et le quotidien triste de Paul Bland (le générique). Et tous deux sont aussi dissemblables que le tapage des uns et l'ours en peluche en forme de bouteille de vin de l'autre !! Gageons qu'on reparlera sous peu d'Arlon Ober...
Histoire de se conformer quelque peu à l'évidence, Jerry Goldsmith est un de ces compositeurs exceptionnels sans lesquels l'art cinématographique ne serait pas tout à fait ce qu'il est aujourd'hui. A l'égal des plus grands, son style personnel demeure aussi identifiable film après film. Et son travail de musicien ne se cantonne pas à un simple exercice gratuit et dispendieux, mais ajoute une indéniable force émotionnelle aux images qui en bénéficient.

Quoique l'on puisse penser de **RAMBO** *(First Blood)* de Ted Kotcheff, les opinions ne peuvent être qu'unanimes concernant la partition de Jerry Goldsmith (Regency Records RY 9505 et Trema RCA 310 139). Conjointement au jeu tonique de Sylvester Stallone, elle porte le film pratiquement à bout de bras (façon de parler), gommant la moindre faiblesse de narration, escamotant dans un moule sonore cohérent les erreurs d'un tournage problématique en extérieurs. Ici, il n'est point question de "couleur locale", de musique en rapport avec le lieu de l'action... Goldsmith a beau affectionner ce type d'approche (l'accordéon de *Papillon*, les valses viennoises de *Ces Garçons qui venaient du Brésil*), il laisse la pureté d'âme de l'Amérique profonde à Ry Cooder. Et excepté un thème chanté pas très palpitant, la musique bâtit dans la plus pure tradition de *Capricorne One* une trame à orchestre symphonique toute en *suspense* et en rebondissements... Que ceux qui se sont escrimés contre vents et marées à louer la prestation "sans égal" de Stallone écoutent avec attention "The Tunnel", ou "Mountain Hunt". Quoique ce transfuge des rings de boxe fasse, la musique de Goldsmith est toujours avec lui, accentuant son moindre geste, transcrivant en thèmes mélodiques son silence. Elle établit ses états d'âme, ses pensées, sa volonté farouche. Et ce n'est pas Bill Conti qui pourra dire le contraire...
L'apocalypse n'est plus une affaire d'actualité, mais un simple élément d'un passé plus ou moins éloigné. C'est du moins le sujet que traite Luc Besson dans son film **LE DERNIER COMBAT**, dans la lignée directe de films comme *Le Monde, la Chair, et le Diable*, *Apocalypse 2024*, ou encore *Malevil*... Par contre, la partition d'Eric Serra (Ciné Music RCA PL 37760) puise plutôt ses sources d'inspirations dans une optique qui tient plus du jazz actuel que des techniques plus courantes de composition pour le cinéma. En quelque sorte, un croi-



sement curieux, mais presque parfaitement réussi, entre les tentatives de Duke Ellington et autre Miles Davis pour le grand écran, et les délires électroniques de Goblin pour Argento. A l'instar des musiques d'*Autopsie d'un Meutre* ou d'*Ascenseur pour l'Echafaud*, la musique du *Dernier Combat* ne cherche aucunement à suivre les péripéties de l'action point par point. Son unique rôle consiste à refléter une ambiance éthérée, visant à rendre la féerie de "Envol", ou "Blessure", complainte désabusée pour piano, basse et claviers, aussi unique que les volutes aériennes de la trompette de Miles Davis. Mais là, ce rapport osmotique n'est pas aussi parfait que dans les œuvres de Preminger ou Malle précitées, ce qui rend l'écoute de certains passages du disque assez étranges ("Le Monstre"). Ceci, en fin de compte, n'est pas déshonorant, puisque seuls Johnny Mandel (*Je veux vivre* de Robert Wise) et Oscar Peterson (*L'Argent de la Banque/The Silent Partner*) ont accompli la transition de leur univers musical à celui du 7e Art. Pour eux, l'histoire avait autant d'importance que l'atmosphère proprement dite...
Ici, nous sommes au niveau du Gerry Mulligan de *La Menace*. Somme toute un excellent résultat...

DOMINIQUE MONROCQ ■

ROCK

DAVID BOWIE
Let's Dance
Pathé Marconi/EMI

Mesdames et Messieurs, la grande réunion va commencer... Et ils sont tous là, les vieilles connaissances, les amis d'hier, d'aujourd'hui, et de demain, les idées d'un jour, les reflets d'une vie, les projets à venir... Tout le monde est au rendez-vous : les araignées de Mars, Mr Lawrence, l'Iguane, George Orwell, les frères Bewlay, l'homme des étoiles, Joe le Lion, Bob Dylan, le major Tom et ses pilules, Brian Eno devant le Mur, l'acteur au bout du rouleau, John Merrick et son âme, Tony Day, sans oublier Janine, la servante de Bond Street, Emily, la belle (et sa bête), Lady Poussière d'Etoiles, Rosalyn, la petite Chinoise, et aussi des centaines, des milliers d'autres...
Ils attendent, patients, calmes, impassibles, de le retrouver. De se retrouver. Ils ont l'éternité pour eux, mûris de leur mémoire...
Voilà le moment tant annoncé ! Le rideau du théâtre s'ouvre, et laisse entrevoir un monde criminel inverti, où on essaye de dire adieu, où il n'y a pas de fumée sans feu, où on éteint les brasiers avec de l'essence...
Et, éclairé de mille projecteurs, David Bowie monte sur scène, égal à lui-même, aussi caméléon et déroutant que par le passé...
Et bien, dansons maintenant...
Les temps froids ne sont pas encore arrivés, mais rien n'a changé. Pas encore. Bowie est là.

DOMINIQUE MONROCQ ■



LE CHEMIN DU ROCK

Le disque-choc de ce mois, vous ne pourrez que l'admettre, c'est ce fantastique brûlot des **REAL KIDS** enregistré au Bataclan, lors de leur récente tournée française. Les Real Kids représentent tout un courant mythique du Rock Urbain fait de concerts sauna, de gueules de bois infernales et de passion illusoire. Ces gars-là font exploser une sauvagerie biblique avec une foi qui fait trembler de peur les fades apôtres de la musak actuelle. Les Kids, c'est surtout John Felice, ce héros bostonien qui influence déjà des générations de garage bands et qui a pondu des hymnes dont la surface du rock sera à jamais empreinte. Pour vous en convaincre, découvrez ou redécouvrez ici, les perles du genre que sont *"She don't Know" "Can't Talk to that Girl"* ou le célèbre *"All Kindsa Girls"*.
Les Real Kids possèdent la ferveur du rock et la joie de jouer pour un public qui considère la sueur comme une sécrétion saine et qui se fait fort de reconnaître des presque inconnus comme les plus grands. En effet, les Kids ne bouleversent ni les structures, ni le grand public, mais ils sont néanmoins un maillon indispensable de la grande chaîne de l'Energy (Real Kids "All Kinds a Jerk Live" New Rose).



Avec *"Teenage Kicks"* les **UNDERTONES** faisaient le break dans le punk naissant, une mélodie imparable, la fureur juvénile et l'Irlande comme terre d'origine. C'était en 1977 et depuis les Tones ont évolué, menant un chemin cahotique, d'espoir et d'oubli. Aujourd'hui, *"The Sin of Pride"* (Pathé) apporte la maturité à ce groupe important injustement méconnu. La voix chevrotante de Fergal Sharkey détient tous les atouts pour digérer les influences du groupe (Tamla Motown pour cette fois). Ils sont revenus à un style plus pop que sur leur précédent Lp *(Positive Touch)* en perdant l'aspect austère qui aurait pu les enfermer dans un cercle de références qui ne convenait pas à leur simplicité naturelle. Les Undertones sont à vous et je vous laisse le choix entre deux hits de grande valeur *"Got to Have You Back"* ou *"Love Parade"*.
CHRISTOPHE J. est pour l'instant inconnu, mais ce jeune homme érudit et Français s'est adjoint les services de deux *Inmates (Ben Donelly* et *Pete Gunu)*, de *Eddie* (batteur des *Vibrators*) et de *Jiri Smetana* (programmateur du Gibus) pour son 1er disque. *"Sons of Waterloo"* est l'exemple type de ce que peut créer quelqu'un qui a aimé toutes sortes de musiques (du rythm'n blues d'*Otis Redding*, au rock décadent des *Dolls*, en passant par la pop nerveuse de *Nick Lowe*) et sait en restituer l'intérêt, tout en restant très personnel. Voici en fait un disque racé et pur, rockant avec force et intensité, voici un personnage vrai qui dépasse les frontières de l'artiste solo faisant son album entouré de guest stars. *Christophe J.* a signé sur le label international fort prometteur *"Light"* distribué par RCA. Je vous conseille en priorité les délices musicaux que sont *"The Girl I Want"*, *"Wall of Kampa"*, *"Sunny Side of the Moon"* et me permet de me demander si *Christophe J.* ne serait pas une sorte de *Ray Davis* français. Un génie en somme.
Stiff Records enfin distribué en France par Arabella vous permet de découvrir le nouvel objet de **MADNESS** *"The Rise and Fall"*, admirable succession de chansons agréables et bien ficelées. La finalité de la pop anglaise c'est évidemment Madness, bien plus que les défunts Squeeze. Madness qui a su synthétiser un cocktail pop et une crédibilité de vrai groupe rock populaire (cf le film qui leur est consacré "Take It or Leave It") tout en sachant préserver un humour inébranlable. De plus, leurs concerts se déroulent toujours comme de vraies fêtes et leurs vidéos sont souvent de purs chefs-d'œuvre. N'en déplaise aux mauvaises langues, Madness s'est parfaitement sorti du carcan ska.
Les **BELLES STARS** (Arabella) qui firent leurs premières armes au sein du renouveau ska, également, sous le nom de Body Snatchers, se tournent vers un courant "variété emplumée" qui emplit les hit-parades anglais en ce moment, c'est nul, fadasse, grotesque, sirupeux, niais, c'est sans nom.
Venu du Royaume-Uni, voici un groupe sympathique et réjouissant, **LES MAISONNETTES** (Polydor) ; c'est frais et ça respire un parfum délicieusement sixties, les minettes qui chantent ont des jupes très courtes et des coiffures d'époque il y a des cuivres partout, on rigole vite un bon coup parce que ça va pas durer longtemps.
Retournons chez les Ricains, en compagnie du **GUN CLUB** et de son Révérend Jeffrey Lee Pierce qui repart à l'assaut avec un nouveau mini-missel cinq titres et un support band remanié. Chris Stein (Blondie) produit ce disque et ce cuistre a mis de l'eau dans le feu. C'est encore du très bon rock satanique mais les incantations de Pierce perdent ici de leur vigueur et le fusil tire mou. *"Death Party"* (RCA) confirme la mauvaise pente amorcée par "Miami". Processus normal car il semblait difficile de succéder avec autant d'impact, de rage et d'énergie au fantastique album de Gun Club "Fire of Love". Attendons encore un peu pour voir si cette party est bien la dernière.
Dans le genre allumés, **PHAST FREDDIE & THEE PRECISIONS** (Disc A Z) assument bien leurs rôles. Les 6 titres de ce mini-Lp (une mode-escroquerie décidément très en vogue) nous assènent 20 mn de folie où un jazz sale de club se mêle à un rock furibond digne des Unknowns ou des Fleshtones. Les guitares ratissent le public et le sax fait décoller le tout sans problème. Il y a Dave Alvin des Blasters qui apparaît sur un morceau et J.L. Pierce est remercié par le groupe. L'album dédicacé au célèbre et défunt rock-critic Lester Bangs nous est livré live sans remix ni overdub. Pour tout dire, l'esprit d'un rock furieux et urgent émerge ici avec autant d'authenticité que chez les Real Kids. Le bras de la platine dérape et je plonge le nez dans les mégots trempés d'alcool.
Dans le même ordre d'idée, il faut absolument signaler le premier maxi des **JO BOXERS** (RCA) et leur



monstrueux *"Boxerbeat"* ponctué à chaque refrain par des claquements de rangers et de pintes de bière. Un hymne à l'usage des "Street Kids" du monde entier.
Pour finir, je vous parlerai du nouveau disque de **GLORIA JONES**, *"Reunited"* (Vogue) et du premier album de Berlin. Gloria Jones écrivit dans le passé de nombreux tubes pour de grands artistes Tamla Motown (Diana Ross, Commodores, Four Tops...), collabora à la grande tournée de Joe Cocker "Mad Dogs and Englismen" et devint l'amie de Marc Bolan avec qui elle travailla pour T. - Rex. Elle revient aujourd'hui avec ce Lp splendide sur lequel nous retrouvons une version nouvelle de "Tainted Love" dont elle est l'auteur.
BERLIN vient de Californie et *"Pleasant Victim"* (Phonogram) risque



de connaître un heureux avenir. Groupe résolument pop et moderne, Berlin possède un atout certain en la personne de Terri Nunn, l'excitante chanteuse. Les textes d'une sexualité déroutante (Sex, I am...) conviennent très bien à cette pop sucrée. Mon dieu, c'est diablement revigorant. Je terminerai cette moisson prolifique par une nouvelle de premier ordre – **LITTLE BOB** a signé chez Pathé et le prochain album, qui sera vraisemblablement enregistré cet été, a toutes les chances d'être produit par Southside Johnny – j'espère que vous êtes contents.

THE ACTION MAN ■